

FC

2917.4

B456

1910





Bibliothèque Nationale du Québec

8(71)

AU PAYS DE QUÉBEC

ERNEST BILODEAU



# AU PAYS DE QUÉBEC

—  
CHRONIQUES  
—

PRÉFACE DE M. L'ABBÉ EUGÈNE LAPOINTE

*Vicaire-général honoraire du Diocèse  
de Chicoutimi.*



ÉDITIONS CASTERMAN

PARIS (VI<sup>e</sup>) 66, Rue Bonaparte  
TOURNAI (Belgique)

—

FC

2917.4

B456

1910

## PRÉFACE

---

Il avait huit enfants, dont cinq garçons, tous pleins de vie. Les plus âgés allaient à l'école et, aux heures libres, pêchaient des truites dans le ruisseau clair qui courait sous les aulnes. Les autres, en attendant leur tour, prenaient tout le jour leurs ébats au soleil, dans l'air pur, croissant comme les blés en juillet.

Quant à lui, grand, sec, un peu pâle, l'air méditatif et bon, apparemment sans grands soucis, il administrait et cultivait avec profit et contentement une belle ferme, dans une paroisse du « bord de l'eau », en bas de Québec, une ancienne paroisse, remarquable par la beauté de ses paysages, la fécondité de son sol et l'honnêteté de ses habitants. Il faisait bon y vivre et, quand on y était né, on voulait y mourir.

La maison qu'il habitait n'était pas à la mode d'aujourd'hui, mais elle était spacieuse, solide, chaude en hiver. Elle avait été bâtie par son arrière-grand-père et, dans ce temps-là, on bâtissait bien, pour des siècles.

Or voici qu'un jour ses concitoyens, qui l'estimaient, apprirent avec surprise et regret qu'il avait vendu le bien paternel et s'en allait fonder un nouveau foyer dans les terres neuves du Lac Saint-Jean.

De sa part ce n'était pourtant pas un caprice.

« Le sacrifice fut grand, me racontait-il lui-même. Je tenais à ma paroisse natale par toutes les racines de mon être. Mes ancêtres y étaient nés et y étaient morts. J'étais l'heureux héritier de tout ce qu'un siècle et demi de labeur honnête peut apporter à un foyer de bien-être et de jouissances intimes dans la sécurité et l'indépendance.

» Mais, précisément, en regardant mes cinq gars, je

me disais que, pour leur transmettre intégralement ce patrimoine, il me fallait aller planter ma tente ailleurs, acquérir de plus grands domaines, qui leur assureraient la même indépendance, la même sécurité dans le bien-être, et garantiraient la pérennité des traditions familiales.

» J'aurais pu, comme d'autres, en faire des artisans, des fonctionnaires, des avocats peut-être. Je n'eus point cette ambition. Que voulez-vous? Dans ma lignée, si haut que je remonte, je ne vois que des terriens. Quand le domaine était devenu trop étroit pour leurs nombreuses familles, ils s'en taillaient d'autres dans la forêt vierge. J'ai comme eux la fierté du grand propriétaire. Il faut que ma vue se repose sur des champs plantureux, sur de beaux troupeaux et de grands bâtiments qui m'appartiennent. Quand mon pied foule ce sol qui est à moi, je me sens plus grand, plus noble. L'air même que je respire, il me semble que je ne le partage avec personne ».

Tels sont les hommes qui ont ouvert, défriché et peuplé le riche territoire du Saguenay et du Lac Saint-Jean. Tous n'y sont pas venus dans les mêmes conditions et avec les mêmes ressources, loin de là. Mais tous y ont été poussés par des exigences analogues, ont fait les mêmes sacrifices, ont eu la même ambition, et, à mettre ensemble les trésors d'énergie, d'endurance, de vertus familiales et sociales qu'ils avaient hérités de leurs pères, en moins d'un siècle, ils ont fait de ce pays, l'une des plus admirables choses qu'on puisse voir.

Celui dont je parle est mort il y a quelques années, dans la joie de voir son rêve réalisé. Ses fils, moins un qui est religieux et missionnaire, continuent la tradition : tous habitants, heureux propriétaires de beaux

et grands domaines qu'ils cultivent avec amour et fierté.

Du vivant de leur père, sa maison était mon lieu de repos favori. Elle l'est encore, surtout l'été, quand les prés verts sentent si bon. J'y jouis toujours de la même hospitalité large et accueillante. Quand j'ai dit la messe dans l'oratoire privé, dont le privilège s'est transmis du père au fils héritier, je flâne délicieusement à l'ombre des arbres qu'il a plantés, laissant aller ma rêverie, en écoutant chanter les oiseaux.

De la falaise où la maison est assise, du côté du midi, le regard embrasse un large horizon de verdure gracieusement découpé par une bordure de collines boisées de sapins, d'érables et de peupliers. C'est le contrefort de la chaîne des Laurentides, au delà de laquelle on devine la Malbaie, l'Île-aux-Coudres, l'Île d'Orléans et Québec. Ce sont les étapes où s'arrêta successivement la famille dans sa migration vers le nord depuis le premier ancêtre venu de France avec le Régiment de Carignan.

Dans une vallée étroite et profonde, la Rivière-des-Aulnais, qui porta si longtemps sur ses eaux calmes le léger canot des sauvages et des missionnaires, déroule ses capricieux méandres à demi-enfouis dans les fougères et les hautes herbes de la prairie.

De tous les autres côtés, au nord, à l'est, à l'ouest, c'est la plaine immense, avec ses grandes fermes rectangulaires, bien alignées et bien clôturées; avec ses routes larges et unies, bordées de belles maisons peintes et de bâtiments blanchis à la chaux, la grasse plaine, silencieuse et recueillie, palpitante de vie, d'où monte, avec les parfums pénétrants des trèfles en fleur, le ronflement des autos qui courent follement sur la route régionale, soulevant un flot de poussière.

Quand vient le dimanche, tout travail est suspendu, hommes et bêtes se reposent. La nature elle-même semble se recueillir davantage et se faire plus silencieuse encore. Seules les cloches rompent ce grand silence et, pendant qu'elles carillonnent à toute volée à l'heure de la messe, voici que dans tous les rangs de la paroisse une longue procession de voitures se dirige vers l'église.

L'église, pour ces cultivateurs opulents, grands seigneurs terriens, c'est encore comme au temps jadis la maison du bon Dieu. La grande famille paroissiale s'y retrouve chaque dimanche autour du Père commun, le Père qui est dans les cieux, sans doute, mais qui est là aussi, au centre de la paroisse, au milieu de ses enfants.

Telle est la paroisse-type du Lac Saint-Jean. Parcourez toute cette région, vous en trouverez cinquante autres toutes semblables.

Tel est aussi l'habitant de chez nous. Ne cherchez son pareil nulle part, ni dans le paysan européen, ni dans le fermier d'Ontario et des États-Unis.

L'habitant canadien n'est ni un rustre ignare et borné, ni un éleveur de bêtes, rivé à la matière et à l'argent.

Il regarde le ciel et s'intéresse aux choses de l'esprit. Plus instruit, plus habitué à réfléchir et à raisonner que l'ouvrier des villes, il a, plus que lui, un jugement sûr, des idées générales. Au surplus, éminemment sociable, causeur, enjoué, il reçoit dignement. Il a des manières. Ses ancêtres, dont beaucoup ne savaient pas lire, ont cependant mérité qu'on les appelât « un peuple de gentilshommes ».

L'habitant du Lac Saint-Jean spécialement, plus moderne, plus homme d'affaires, plus à l'aise, aime

le bien-être et le confort. Il n'est pas généralement économe, ce qui est un défaut, mais il n'est ni ladre, ni routinier. Il n'épargnera rien pour améliorer son genre de vie, rendre son foyer attrayant et y retenir ses fils. Ainsi il ne puisera pas à la source voisine si l'aqueduc, même à prix élevé, peut lui apporter l'eau pure des montagnes. Sa maison, bien meublée, est le plus souvent éclairée à l'électricité. On y trouve une baignoire, un piano, quelquefois un « radio », toujours le téléphone. Pour la culture de ses terres, il se sert abondamment de machines. Son outillage agricole est considérable. Il reçoit les journaux, des périodiques. Il est au courant des événements mondiaux. Il s'informerait même des délibérations de la Société des Nations. Avec cela, religieux comme ses pères; comme eux aussi, il a l'orgueil de la paternité féconde, la douzaine d'enfants ne lui fait pas peur.

A voir cela de plus près et avec les yeux d'un croyant, Louis Hémon eût pu faire un livre très beau. Il a passé, distrait, au milieu de ces incomparables beautés morales et physiques et en a rapporté « Maria Chapdelaine », une décevante idylle, vraie caricature, très artistement composée, d'ailleurs, sur quelques types disparus et légendaires, ou vivant en marge de la société civilisée.

On écrit avec son âme et pour son public.

L'auteur des chroniques qui forment ce volume, Ernest Bilodeau, a beaucoup voyagé. Jadis il signait ses chroniques : « Un Canadien Errant ». Mais aucun contact, aucune ambiance n'a pu atténuer dans son esprit les sereines clartés de sa foi primitive, ni arracher de son âme l'amour du sol natal. D'un long séjour à Paris il a rapporté, avec un peu plus de culture et un sentiment plus aigu du beau artistique, une

âme et des mœurs peut-être encore plus profondément canadiennes. Peut-être n'a-t-il pas écrit encore le livre qu'il rêve, son livre; mais ses chroniques nous révèlent ce que serait ce livre.

Quand il voyage, il regarde avec les yeux d'un catholique et d'un artiste, il observe, note des faits, recueille des impressions, puis il cause, sans prétention, toujours agréablement, au fil de ses souvenirs, comme contaient nos pères à la veillée, avec des lecteurs qui l'aiment pour l'élévation de ses pensées, la délicatesse de ses sentiments et son esprit si foncièrement canadien.

Qu'il s'agisse d'un voyage à travers l'Europe ou d'une excursion de quelques jours autour du Lac-Saint-Jean, c'est un guide attachant, renseigné, spirituel, toujours prêt à sourire ou bien à s'émouvoir.

Dans la première partie de cet ouvrage, c'est surtout au Lac-Saint-Jean qu'il conduit son lecteur. Du paysage, il ne fait qu'indiquer d'un geste les variables et multiples aspects. Du peuple heureux qui l'habite, il esquisse à peine, en courant, la physionomie attachante. Telles quelles, cependant, ces indications sommaires, ces touches justes et brèves, suffisent à nous faire entrevoir dans sa simple et pure beauté l'un des chefs-d'œuvre de l'Eglise Catholique, la paroisse rurale canadienne-française.

La grande industrie, qui a déjà gâté tant de choses, menace de défigurer ce chef-d'œuvre.

Les lecteurs d'Ernest Bilodeau lui sauront gré d'avoir si heureusement contribué à en fixer les traits.

MGR LAPOINTE, *prêtre*  
*Vicaire-général honoraire.*

POINTE-AUX-ALOUETTES  
*Diocèse de Chicoutimi.*

# I

## AUTOUR DU LAC SAINT-JEAN

### EN ROUTE!

« Les millions américains ont pu harnacher le lac Saint-Jean, mais nous, nous l'avons bouclé ». Ainsi s'est exprimé l'un de nous, au moment de nous séparer à regret, après avoir roulé pendant deux jours autour de la grande nappe d'eau quasi circulaire. Puis nous nous sommes serré la main et séparés en gare d'Hébertville, deux compagnons continuant vers Chicoutimi dans la chère « roulante », les deux autres revenant par le train vers Roberval et Québec. Mais si la tournée prenait fin, elle n'était pas pour cela oubliée et ne le sera de si tôt, si remplie d'amitié, d'intérêt et de renseignements. Aussi voudrais-je en consigner dans ce carnet quelques notes abrégées qu'il fera bon revoir plus tard.

Le premier miracle a bien été de nous voir réunis à Chicoutimi le matin du 6 juillet, comme il avait été espéré plutôt que formellement convenu. Comme les mages Melchior, Balthazar et Gaspard, nous sommes venus de loin, l'un partant d'Ottawa, l'autre de Montréal, et le pauvre Gaspard — on fait ce qu'on peut — des Trois-Rivières, humblement. L'étoile qui nous devait réunir était le carburateur de la *Buick* obligeante du prince des chauffeurs, Antoine Dubuc, fils de l'éminent financier et député fédéral de Chicoutimi, M.-J.-E.-A. Dubuc. Par l'influence occulte de Baltha-

zar, homme de chemin de fer et de bateaux qui vont sur l'eau, M. Dubuc voulait bien ajourner pour quelques jours ses soucis d'administrateur-propriétaire de cinq cents milles de fils téléphoniques et de Directeur des demoiselles du Central, et nous conduire autour du Lac Saint-Jean par monts et par veaux...

« Et les p'tits veaux disaient : « Maman,  
Tout doux, tout doux, tout doucement,  
Vois donc c'qu'y-z-ont l'air bête là-dedans,  
Tout doux, tout doucement ».

Cette citation... littérale n'ayant pour but que d'indiquer un peu le « climat » d'amicale gaieté qui a imprégné ce voyage, entre les étapes plus sérieuses qu'amenait la visite des vastes usines ou des importants monastères rencontrés en cours de route. Mais foin des longues descriptions ou des rapports techniques; les ingénieurs en ont tant fait depuis dix ans que nous prendrons le luxe d'ignorer tous les millions et de dédaigner les plus fringants chevaux-vapeur. Et que la bonne roulotte *Albanel* nous conduise, sur les pas de son homonyme, à la re-découverte du Lac Saint-Jean agricole et industrialisé.

Mais avant d'aller au Lac Saint-Jean, il convient de se rendre compte que nous n'y sommes pas encore. Nous sommes à Chicoutimi-ville et dans Chicoutimicomté, ce dernier avoisinant l'autre, auquel il a, du reste, en bonne partie donné naissance, la colonisation ayant procédé de Charlevoix à la Grande-Baie, comté de Chicoutimi, et de la Grande-Baie vers les belles terres du Lac; il est vrai que celles-ci étaient déjà appréciées et « attaquées » bravement par les vaillants colons du curé Hébert de la Rivière-Ouelle, auquel on inaugure juste aujourd'hui à Hébertville un

superbe monument. Vous y étiez, Gaspard, et nous en parlerez.

Chicoutimi? Le chemin de fer y arrive à rebours de l'histoire, c'est-à-dire après avoir tout d'abord longé le Lac Saint-Jean, alors que les missionnaires découvreurs et les premiers colons arrivèrent plutôt par la rivière du Saguenay, via Tadoussac. Plus récemment, il y a cinquante ans à peine, Arthur Buies racontait être arrivé sur les hauteurs de Chicoutimi aux sons du tonnerre tout exprès déchaîné sur sa tête, et la foudre est sonore dans ces rochers sauvages qu'adoucit un peu des eaux profondes. Notre convoi d'acier débouche à peu près comme l'équipage du chroniqueur, mais sans le tyran romain — Néron — et le penseur grec — Horace (Dumais) — qui accompagnait celui-ci. Savoir si je suis beaucoup mieux nanti, avec une digestion fort compromise hier soir par les sables insidieux de Joliette, et un associé qui s'appelle comme le funèbre nautonier des rives du Styx. « Ombre de Pete Mac-Leod, revenez-vous encore? » Mais seul le vent du Nord erre dans la rue Racine à niveau traversée, et nous voici en gare au pied de quelque côte ardue et dépourvue de numéro ainsi que d'ascenseur.

Mais si la nature a fait de « Chek-8-timi » un nid d'aigle accroché à un cataclysme, ses habitants y ont apporté les plus belles vertus d'hospitalités : la *Buick* et son auteur étaient là tout prêts à nous enlever vers les plus hautes considérations. La tasse de café salvatrice que l'un de nous réclamait à grands cris depuis Arvida et le rang des Mathias, s'approchait à chaque tour de roue et fut bientôt humable et dégustable, après quoi la conversation cessa d'être unilatérale. Peu après, d'ailleurs, l'on pouvait se rendre compte

que vraiment ce grand projet de voyage se réalisait, que la session parlementaire avait pris fin, et que nous étions bel et bien à Chicoutimi, cette ville à laquelle il faut bien rendre justice, même si l'on a pu nourrir un jour contre elle quelques préjugés, nés du voisinage et d'une certaine émulation. Ils étaient du reste bien superficiels et tenant plutôt d'un amical esprit de taquinerie réciproque.

Chicoutimi offre en tout cas au visiteur un visage plein d'une énergique noblesse, quelle que puisse être la rudesse de certains de ses traits. La ligne forte des rochers et celle des rues qui les gravissent, les maisons perchées sur les plus hautes pointes, l'altitude impérieuse où se posent la cathédrale, le séminaire et l'hôpital, tout concourt à donner une impression de vigueur naturelle, de force cosmique, acceptée, utilisée et mâtée par une énergie prête à toutes les luttes et à toutes les victoires. La ville capitale du royaume saguenayen a résumé dans son attitude la vertu essentielle de sa forte population. Et dans cette physiologie rien n'est plus essentiel, plus logique et plus expressif que la masse robuste de la cathédrale assise sur le roc immuable, avec les deux clochers puissants qui soutiennent l'austère façade avant de s'élaner vers le ciel infini. Car ce peuple de cent mille âmes en cinquante paroisses et davantage est accroché au catholicisme comme cette église-mère au rocher cyclopéen du Saguenay, et c'est ce qui donne à tous deux leur trait distinctif de force inébranlable.

#### CHICOUTIMI

Pour quiconque se souvient du Chicoutimi d'il y a

vingt-cinq ou trente ans, incroyable est le progrès réalisé entre le somnolent village d'alors et l'ambitieux groupe urbain d'aujourd'hui. Nous n'étudierons pas cependant l'histoire industrielle de Chicoutimi, laquelle s'apparente largement, du reste, à la carrière d'un homme remarquable dont nous aurons sans doute à reparler. Poursuivant donc notre programme, nous montons en auto après un déjeuner réconfortant, et le même guide obligeant nous annonce qu'il tourne sa proue roulante vers Port-Alfred et Bagotville. Et comme notre compagnon trifluvien est resté en passant aux fêtes d'Hébertville où il nous représente dignement, nous sommes enchantés de faire partager notre hospitalité à un non moindre compagnon de rencontre que le distingué contrôleur général des finances du Canada, M. Georges Gonthier, qui, ne pouvant évidemment rester indifférent aux grands faits économiques qui s'élaborent ici, est venu leur jeter un regard analytique et expérimenté.

C'est une course d'une vingtaine de milles dans la direction générale du Saint-Laurent ou de Québec, en suivant le Saguenay, par conséquent une sorte de retour sur nos pas. Autrement dit, Port-Alfred est sur la Grande-Baie, où les bateaux touchent avant d'atteindre Chicoutimi; c'est un port à eau profonde admirablement situé et aménagé pour remplir son rôle de débouché maritime de cette vaste région. Avant d'y atteindre, cependant, nous traversons, sur une route superbe, un pays agricole des plus intéressants. Car l'agriculture ne le cède pas volontiers à l'industrie, dans Chicoutimi-comté en particulier. C'est le pays des belles fermes établies sur des terres quelque peu accidentées mais d'une grande fertilité, et méthodi-

quement exploitées. Les familles fondées ici jadis par les vingt et un pionniers légendaires se sont agrandies, multipliées et accrochées au sol, qui les en a richement récompensées. Le temps et la prospérité aidant, on a pu s'instruire davantage des besoins de la terre ou des méthodes meilleures de culture; ce sont aujourd'hui en bien des cas de véritables dynasties qui règnent sur les fermes et constituent les municipalités. Je le savais de vieille date, mais certains exemples précisent encore le tableau que je m'en faisais, particulièrement à la suite d'entretiens avec l'ancien député fédéral, feu le docteur Edmond Savard, qui ne tarissait pas sur ce sujet.

Ainsi, par exemple, de trois frères qui s'établirent, vers 1870, sur des terres neuves et boisées, avec leur seule hache de défricheur, et quelques centaines de piastres que leur prêtait leur frère l'arpenteur, M. Elzéar Boivin, aujourd'hui shérif de Chicoutimi et l'un des plus estimés citoyens de la région. Trente ans plus tard, devenu chef d'une grande maison d'affaires dont il s'agissait de prendre le contrôle, M. Boivin eut besoin d'emprunter cent mille dollars à la banque; et celle-ci accepta en principe l'endossement de ses trois frères sur un billet de cette somme. On me pardonnera, j'espère, cette indiscretion à propos d'un incident qui m'a toujours émerveillé. Le chiffre de cinquante mille dollars pour une ferme n'étonne personne dans le territoire que nous traversons en ce moment. Cela tient en partie à l'industrie laitière et à l'élevage du bétail de race pure, dont on voit ici des troupeaux superbes. On me cite en passant le cas d'un père de famille, j'ai toujours envie de dire d'un « chef dynastique » qui, ayant besoin d'établir l'un de ses fils, acheta la ferme

de son voisin, au prix de quarante mille piastres et la paya comptant, sans se déranger ni emprunter de qui-conque. Il est ici commun et ordinaire pour un cultivateur de posséder un capital disponible allant facilement de vingt-cinq à cinquante mille dollars en plus de sa propriété immobilière.

— Mais les fils, ai-je demandé, restent-ils sur la terre ou deviennent-ils commis de magasins et piliers de cinéma?

— N'ayez crainte, m'a répondu notre aimable cicerone, les fils succèdent au père, il s'en trouve toujours un, parfois le plus jeune, pour prendre la succession et la maintenir fermement, tandis que les autres ont été pourvus et organisés en quelqu'autre paroisse. Il y a huit localités nouvelles ouvertes à la colonisation depuis une dizaine d'années; demandez-en plutôt des nouvelles à M. l'abbé Jean Bergeron, missionnaire-colonisateur.

Ce dernier prononçait justement le même jour, à Hébertville, à l'occasion du dévoilement d'un monument au fondateur du Lac Saint-Jean, M. l'abbé N.-T. Hébert, un discours claironnant et charpenté où nous puiserons en effet de fortes idées et de bons renseignements. Mais ces propos hâtifs nous ont amenés déjà en vue de la Grande-Baie, autour de laquelle s'échelonnent les villages de Bagotville et de Port-Alfred, ce dernier marqué surtout par la haute silhouette de la pulperie chimique qui l'anime, entourée de montagnes de billes de bois à pâte « qui invitent, a-t-on dit quelque part, la comparaison avec les pics élevés des Laurentides voisines ». En même temps, on nous fait remarquer la beauté du spectacle offert par la baie, grande échancre liquide où vingt transatlantiques tiendraient à l'aise, tandis que sept

d'entre eux, par jour, pourront être « manutentionnés » selon le terme courant. Ce matin cependant une brume épaisse et chaude rétrécit l'horizon et retient le regard sur les coteaux, la verdure et les troupeaux pâturent avec placidité. Je ne sais pas pourquoi j'aime mieux cela encore, comme plus près de l'âme des ancêtres colonisateurs, que le triomphe de la mécanique qui se dresse ici à côté des champs, récompense de l'obscur et lent labeur des travailleurs de la terre. La récompense, c'est le sol généreux et le pain assuré, le confort obtenu et les enfants instruits; la misère éloignée et l'horizon plus grand, le cadet qui est prêtre et la fille au couvent. C'est, de toute façon, les âmes soutenues par la grâce du ciel et les faveurs d'En-Haut, fréquentes pour chacun et dans chaque foyer. Il règne en ce pays une piété intense, aussi bien chez les dirigeants que dans l'ensemble populaire; une organisation sociale multiforme, prévoyante, détaillée, s'étendant à tous les besoins ou pouvant s'adapter à tous éventuellement; mais avant tout religieuse, catholique, croyante et confiante. Le Saguenay agricole, et jusqu'ici l'industriel, est un réseau serré, une structure solide de catholicisme social; et c'est l'explication de sa vigueur actuelle et de ses chances d'avenir, au point de vue de la conservation morale. Car il offre bien des dangers, l'énorme développement industriel qui se poursuit ici.

#### PORT-ALFRED

Qu'est-ce que Port-Alfred, que nous avons sous les yeux? Jetons pour le savoir un regard rapide sur une étude parue récemment dans le *Progrès du Saguenay*,

publié deux fois la semaine à Chicoutimi, et qui deviendra bientôt quotidien sous la direction éclairée de M. Eugène L'Heureux :

« La grande guerre de 1914... eut quelques conséquences heureuses. En 1916 l'Angleterre dut tourner les yeux vers le Canada pour s'assurer la pâte de bois dont elle avait besoin pour fabriquer le papier de ses journaux. M. J.-E.-A. Dubuc, qui était pour l'Angleterre un grand fournisseur de pâte mécanique en sa qualité de directeur-gérant de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi, fut invité par des capitalistes anglais à organiser au Canada une vaste usine de pâte chimique.

« Deux ans plus tard la *Ha! Ha! Bayt Sulphite Company* était lancée, l'usine demandée mise en opération, puis la ville de Port-Alfred (appelée ainsi en l'honneur de son fondateur M. Julien-Edouard-Alfred Dubuc) était organisée.

« La surintendance du moulin fut confiée dès le début à M. Eugène Bergeron, ci-devant surintendant de la construction et de l'entretien des usines Price à Kénogami et Jonquières, après avoir été forgeron pendant une quinzaine d'années. L'usine produisit d'abord 120 tonnes de pâte chimique par jour et en produit maintenant 175. Elle a toujours été considérée comme l'une des mieux organisées et des plus économiques du genre. Quatre cents hommes y travaillaient à l'année jusqu'à cette année; il y en a présentement 500, à part les 700 employés à la construction. Dans six mois, quand la construction sera terminée, 1000 hommes travailleront aux usines de la *Port-Alfred Pulp and Paper Corporation*. Un certain nombre de ces ouvriers résident à Bagotville et à Saint-Alexis, deux localités contiguës à Port-Alfred.

« La production quotidienne va passer à 250 tonnes

d'ici à six mois. Une moitié de cette pâte chimique sera vendue, et l'autre utilisée à la fabrication du papier, dont on produira 450 tonnes par jour, hiver comme été, les dimanches et les fêtes d'obligation étant seuls exceptés.

« La coupe annuelle du bois sera de 125.000.000 de pieds ou 250.000 cordes. Elle occupera 2.000 bûche-rons et 1.000 chevaux dans les chantiers. Environ 1.600 hommes feront le flottage du bois durant une couple de mois. Une fois rendus dans les eaux de la Baie des *Ha! Ha!* les billots en sont tirés par une chaîne sans fin, à raison de 80.000 par jour, et déposés près du moulin. Ces billots sont immédiatement sciés en bouts de quatre pieds, puis ils sont envoyés aux quatre écorceurs-tambour. Après l'écorçage, ils sont empilés en un amas dont la perspective invite le spectateur à comparer ces montagnes de bois avec les vieilles Laurentides qui bornent l'horizon »

Arrêtons un instant cette instructive citation pour nous rappeler qu'il n'est question ici que d'une seule des grandes usines du Saguenay, créée du reste longtemps après celle de la *C<sup>ie</sup> de Pulpe de Chicoutimi*, également en pleine exploitation, sans parler des grandes usines Price à Jonquières, Kénogami, « River-Bend », puis de la Grande-Décharge, d'Arvida et de la Chûte-à-Caron, lesquelles donnent ou donneront aussi de l'emploi à des milliers d'ouvriers et artisans de toutes catégories. Mais essayons maintenant de comprendre quelque chose à la fabrication comparée de ces deux produits un peu mystérieux : pâte mécanique et pâte chimique.

« L'usine de pâte mécanique de Port-Alfred, continue l'écrivain du *Progrès du Saguenay*, est quelque chose de magnifique à voir, et ce que l'on peut trouver

de plus moderne. Les meules, du type *Magazine*, permettent de réduire la main-d'œuvre et de tenir l'usine dans un état de propreté et d'ordre parfait. Il y a peut-être à cela un inconvénient pour le visiteur : c'est qu'il ne voit pratiquement rien de l'opération, et doit accepter comme vérité de foi tout ce que le guide lui rapporte de ce qui se passe à l'intérieur de ces belles machines fermées, ou *Magazines*. Mais pour aider sa foi il peut toujours voir, à l'étage supérieur, jeter du bois dans le magazine, tandis que la meule, au-dessous, laisse échapper un jet constant de belle pâte mécanique, c'est-à-dire non traitée chimiquement. Quand cette usine sera terminée, on verra alignées, deux par deux, vingt-quatre énormes meules à l'aspect compliqué, activées par douze moteurs, puissants de 1.600 forces, placés chacun entre deux meules, dont chacune peut moudre seize tonnes de pâte par jour... Cette pâte est ensuite transportée par des tamis à 500 pieds plus loin, où l'attend l'épaississeur, qui lui donne une consistance de trois pour cent. Nous l'y laisserons momentanément pour nous intéresser maintenant à la pâte chimique, d'une fabrication plus compliquée et d'un prix plus élevé.

« Deux éléments sont à considérer dans la fabrication de la pâte chimique : le bois et l'acide sulfureux, qui sont préparés séparément. Les billots de quatre pieds arrivent de la « chambre à bois » et sont passés au hacheur, qui les coupe en copeaux, de trois-quarts de pouce de longueur. Un ingénieux dispositif de tamis ramène les copeaux à ce hacheur aussi longtemps qu'ils n'ont pas la mesure uniforme.

« Un convoyeur-courroie élève ensuite ces copeaux jusqu'à un immense réservoir, situé à 125 pieds au-dessus du sol. Ce réservoir laisse tomber dans les

quatre — et bientôt cinq — énormes lessiveuses, dites « digesteurs », une alimentation de copeaux proportionnée à la production que l'on veut obtenir.

« En même temps que le bois, mais dans un endroit différent, se prépare l'acide sulfureux. On obtient d'abord le gaz sulfureux en brûlant du soufre dans une certaine proportion d'oxygène, au moyen de trois énormes brûleurs. Puis on fait réagir ce gaz sulfureux sur la pierre à chaux, et l'on forme ainsi le bisulfite de calcium, qui est soluble dans l'eau. Cette opération emploie ici 40.000 livres de soufre par jour et 44.000 livres de pierre à chaux. La fabrication d'une tonne de pulpe chimique, consomme environ 250 livres de soufre, 350 livres de pierre et nécessite la combustion de 350 livres de charbon. »

Voici donc nos copeaux de bois et l'acide sulfurique qui vont se rencontrer dans l'énorme réceptacle appelé *digesteur* dans le langage du métier, et qui contient non moins de vingt-deux tonnes de ce mélange. La cuisson en dure dix heures et se fait au moyen de la vapeur et de l'acide; puis la lessiveuse se vide par le bas et la pâte chimique passe par une série de réservoirs et de tamis, où elle se lave et se débarrasse de ses moindres impuretés. (Disons qu'elle fait son purgatoire...) Puis elle se partage, une certaine quantité allant à la papeterie, l'autre subissant un séchage qui en facilite le transport vers le marché mondial auquel elle est destinée. On en remplit à Port-Alfred quatre chars par jour, à destination des Etats-Unis surtout.

Pour terminer le chapitre Port-Alfred, je voudrais consigner ici quelques notes sur la fabrication du papier, puis sur la main-d'œuvre canadienne et les qualités dont elle fait preuve.

Ainsi par exemple, le papier à journal est un

mélange d'environ vingt pour cent de pâte chimique et quatre-vingts pour cent de pâte mécanique, la première constituant la chaîne, avec ses fibres longues et la seconde la trame, avec ses fibres plus courtes. On compare en effet le papier à un tissu, dans lequel l'entrelacement des fibres se ferait par simple pression.

Une fois les deux pâtes réunies en une seule, on y ajoute une certaine quantité d'alun, qui apporte de la consistance et un peu de matière colorante, un bleu violet. Puis cette pâte entre dans la dernière phase de la fabrication en touchant la machine à papier, une affaire monumentale n'ayant pas moins de 250 pieds de longueur. La pâte arrive sur un premier tamis sécheur, traverse un réservoir, atteint un second tamis, appelé Fondrinier, du nom de son inventeur, et prend alors l'apparence générale d'une feuille de grande dimension. Six boîtes de succion et un rouleau à succion continuent d'extraire l'eau de cette pâte, qui va ensuite se faire presser, trois fois, entre un rouleau de granit et un rouleau de caoutchouc. Elle est ensuite séchée au moyen de quarante-deux immenses rouleaux chauffés, et termine son voyage par les sept rouleaux dits « calendres » qui lui donnent le poli nécessaire, après quoi des couteaux automatiques réduisent, à la largeur voulue par la clientèle, cette nappe blanche de 234 pouces de largeur. Ajoutons que lorsque la compagnie — dont le capital et les actionnaires sont maintenant à peu près exclusivement canadiens — aura installé les trois autres machines auxquelles on travaille, elle pourra expédier non moins de dix-huit wagons de papier par jour, aux journaux de Montréal, de New-York et d'ailleurs.

Pendant l'agréable trajet que nous venions de faire entre Chicoutimi et Port-Alfred, nos regards avaient

été attirés par une chaîne aérienne de fils de transmission, courant sur les coteaux dans la même direction que nous. Evidemment, il s'agissait d'énergie électrique pour l'usine de Port-Alfred; mais d'où venait cette énergie et où commençait bien cette procession de pylones métalliques élevés et impressionnants?

— De la *Grande-Décharge*, nous fût-il répondu. C'est en effet le Lac Saint-Jean, à plus de quarante milles d'ici, qui nous envoie sa force — 36.000 forces plutôt, car tel est le chiffre du contrat — transformée et disciplinée, au taux de 156.000 volts, par la C<sup>ie</sup> Duke-Price, qui a barré la Décharge. Rendue à la porte de notre usine, la force électrique entre dans les transformateurs aériens que vous voyez d'ici et qui ressemblent quelque peu à des antennes réceptrices de « radio ». Ils ramènent le fluide à 2.200 volts seulement, telle une bête féroce entravée et mâtée, et il entre dans l'usine par « escouades » de 2.200, de 550 ou de 110 volts à la fois, selon les tâches qui l'attendent.

Et tout cela, ou presque, pour faire des journaux américains! Enfin, nous en sommes payés en dollars de même provenance, et rien n'est plus légitime que cette utilisation combinée de nos possessions naturelles et des amoncellements d'or monnayé que la guerre et les circonstances ont accumulés dans les voûtes de nos trépidants voisins. Cette nouvelle invasion demande de notre part une réception aussi ferme et raisonné que les visites militaires d'autrefois. Comme la force électrique, la force financière a besoin d'être arrêtée, maîtrisée, « transformée » en courants moins orgueilleux, ramenée en un mot à sa plus simple expression, qui est celle d'un serviteur obligeant et soumis, au lieu d'un maître arrogant et brutal. Et pour

répondre à cette préoccupation essentielle, nous ne saurions mieux trouver que le paragraphe suivant emprunté encore au grand numéro spécial déjà cité de l'étonnant *Progrès du Saguenay*, auquel on serait tenté de décerner ici des compliments interminables... si le papier ne coûtait pas si cher.

« Il est peut-être bon de mentionner ici qu'au cours des travaux de construction et d'opération, à Port-Alfred, on a toujours respecté les droits de Dieu et des ouvriers, sur le dimanche et sur les fêtes religieuses d'obligation, tout travail cessant à minuit pour ne reprendre qu'à minuit. Seuls, quelques travaux qui ne souffrent aucun délai s'exécutent le dimanche, à Port-Alfred ». (Il en est de même, comme on sait, aux usines construites par M. Dubuc à Chicoutimi, etc.).

Et il s'agit d'un placement approximatif de huit millions, qui n'a rencontré jusqu'à présent que les progrès et les succès les plus constants. Au reste, n'est-il pas reconnu et établi, hors de toute discussion que les grandes industries de ce genre reposent moins encore sur leurs bases matérielles d'or, de granit et de ciment, que sur la valeur morale des ouvriers qui les mettent en œuvre? Quelle plus mortelle menace aux dividendes et à la sainte *maintenance*, cauchemar des surintendants, que l'esprit de rouspétance et de sabotage des « ouvrieriers conscients et organisés » de certains pays, ou encore le *ca'canny* des mines de charbon insulaires d'ailleurs, où la main-d'œuvre ne cherche qu'à fournir un minimum d'effort et d'honnêteté en échange du salaire reçu?

Dieu merci, les ouvriers du Saguenay en particulier ont plus de fierté et ne permettraient pas qu'on touchât à leur droit sacré du repos dominical, avec la dignité de citoyen qui s'y rattache. Car qu'est-ce qu'un

pauvre hère se traînant le dimanche matin vers le travail coutumier, tandis que son patron se prélassait au logis, et que son frère cultivateur échange devant l'église des propos cordiaux avec ses concitoyens, venus comme lui, prier presque d'égal à égal? Les grands industriels devraient être les premiers à redouter l'abaissement de la valeur morale de l'ouvrier canadien privé de sa journée hebdomadaire de récréation et de « relèvement moral ». Dignes et fiers comme ils sont aujourd'hui, qu'on en fasse un troupeau morne et révolté comme on a fait ailleurs en les traînant à l'usine le dimanche par menaces, promesses et autres moyens insidieux et bas, et gare avant longtemps à la production baissée, aux machines faussées, voire aux brigues homicides et aux fusils partis tout seuls! Ce capital canadien inestimable qu'est l'âme chrétienne de l'ouvrier de chez nous, faudra-t-il le voir baisser et disparaître par la faute de financiers étrangers, ignares et aveuglés par un faux lucre, pour faire place aux plaies purulentes de l'Europe déchristianisée?

Consolons-nous en attendant par l'énumération de quelques noms de dignes et brillants techniciens qu'on voit à l'œuvre ici. M. Eugène Bergeron est surintendant général, avec un M. Hogan comme assistant. Ingénieur-mécanicien en chef : Marius Doye; maître-mécanicien : Egide Tremblay; chef des réparations : Antoine Riverin. Au laboratoire, M. W. Watson est chef chimiste avec M. Edgar Durant comme assistant et quatre aides. Disons en passant que la chimie semble un peu négligée par nos jeunes, beaucoup y trouveraient de belles carrières. Comptabilité : Chef, J.-A. Marier; assistant : Jean-Louis Tremblay et trois aides; chef du trafic : Charles-A. Bernier; inscription du temps d'ouvrage : Jos.-C. Lévesque; chef du

bureau pour le bois : Simon Larouche; garde-magasin : L.-P. Grenier. N'oublions pas que le service médical est confié au docteur Camille Simard, et que les ouvriers bénéficient d'un système d'assurance-vie collectif dont la Compagnie paie plus de la moitié des primes. Bref, c'est de la grande industrie intelligente, humaine, et d'une large inspiration sociale, où se reconnaît l'influence salutaire des hommes d'œuvres remarquables du diocèse de Chicoutimi, dont le moindre représentant n'est pas celui qui a donné son nom à la « *Port-Alfred Corporation* ».

#### INDUSTRIE

Revenons donc de Port-Alfred et de Bagotville par la même route pittoresque, que notre auto franchit d'un trait. Longtemps nous conserverons le souvenir de la grande baie argentée, aux reflets calmes, atténués par une brume qui les fait ressembler à certains paysages anglais ou bretons. Ligne courbe et molle du rivage, groupement serré des maisons autour de l'église, haute et rigide silhouette de l'usine à pâte sur l'horizon, fumées et halètements de vapeur, course mystérieuse des fils porteurs d'irrésistible énergie... Tout cela se grave en notre mémoire comme les pays étranges et imprécis qu'on aperçoit parfois en mer, et qui rentrent dans leur brouillard, presque irréels et un peu inquiétants. Avons-nous vraiment aperçu d'étonnants miracles de réalisation mécanique et industrielle, ou tout cela ne fut-il qu'une vision projetée sur un écran par quelque pouvoir magique? Mais nous verrons au cours de notre voyage bien d'autres spectacles merveilleux.

Et d'abord, comment pourrions-nous revenir dans

Chicoutimi-ville sans nous rappeler qu'elle doit largement son importance actuelle, ses belles constructions, ses rues actives et les autres indices de sa prospérité, à la grande entreprise industrielle dite *Compagnie de pulpe de Chicoutimi*, née en 1887 de l'initiative de quelques hommes avisés et courageux, sans parler des nombreux ouvriers qui leur sont restés fidèles? Mais avant de jeter un regard sur ces usines, mères des autres de la région, j'ai voulu me renseigner un peu sur la mentalité, l'état d'esprit populaire relativement au mouvement d'industrialisation qui sévit tout autour et, rencontrant un brave artisan établi dans la ville, j'ai demandé si les affaires sont bonnes à Chicoutimi, à quel point elles bénéficient des constructions importantes qui se font, entre autres à Arvida, à quelques lieues d'ici. La réponse mérite d'être reproduite textuellement.

— Je pense bien que les magasins de gros en profitent pas mal, répond le brave garçon, mais nous autres, les petits commerçants et gens de métier, ça ne nous donne pas grand'chose de surplus. Voyez-vous, ces compagnies américaines-là ne paient pas de « grosses gages » comme on pensait, guère plus de quarante ou cinquante sous de l'heure, et comme la vie est chère...

— Oui, la nourriture et l'habillement sont chers, ainsi que le logement?

— Ah! Vous n'avez pas idée comme c'est cher, c'est *full Peg Top* (1) partout, on ne peut rien mettre de côté...

Evidemment, si c'est *full Peg Top*, il n'y a pas d'argent à faire pour l'ouvrier; mais à qui la faute?...

(1) *Peg Top*, variété très connue de cigare à cinq sous.

Et quelle complication que ces enquêtes économiques ambulantes!

Je crois bien que le fait principal du moment ici, c'est la remise en œuvre des usines de l'ancienne C. P. C. mentionnée plus haut, arrêtées quelques mois par des complications financières imprévues et regrettables, dont la faillite d'un correspondant à Londres n'était pas la moindre. Les ayant déjà visitées naguère et quelque peu décrites, nous nous contenterons aujourd'hui d'un regard extérieur, non dépourvu de respect envers ces vénérables ancêtres de tant d'autres, nées depuis.

On aperçoit de haut la plus ancienne, dite « Usine Saint-Joseph », et comprenant les moulins un et trois, qui produit environ 150 tonnes par jour de pâte « mécanique », c'est-à-dire non traitée chimiquement. Par conséquent, il s'agit ici d'une usine de simple défibrage, dépourvue de la haute tour contenant le réservoir à acide et les « digesteurs » élevés. Cela fait une construction plus humble, longue, basse, modeste, encore que massive et solide, car elle est construite en rude pierre naturelle et donne l'impression d'une force trapue et ramassée. C'est la première fabrique de pulpe de Chicoutimi et elle mérite bien notre lointain coup de chapeau. M. Dubuc et ses associés lui adjoignirent plus tard l'usine dite « Sainte-Marie », ou moulins deux et quatre, produisant 180 tonnes. Le premier moulin est actionné par quatre turbines hydrauliques donnant 8.000 chevaux-vapeur, et le numéro quatre, par cinq moteurs électriques installés à 3 milles plus haut, sur la même rivière Chicoutimi, à un endroit nommé Pont-Arnaud. Il me souvient encore de l'ingéniosité de cette idée, de l'incrédulité qu'elle rencontra, de la persévérance qu'il fallut

apporter à sa réalisation, presque envers et contre tous. Il n'y a pas que les Anglais qui sachent voir loin et juste, ni que les Écossais qui sachent s'accrocher à une entreprise et ne la lâcher qu'une fois réalisée. On serait surpris d'apprendre combien de fois « nous » avons évité des erreurs de jugement et d'appréciation, impliquant l'emploi maladroit de fortes sommes, erreurs dans lesquelles sont tombés tambour battant des capitalistes plus puissants que judicieux, se réclamant d'autres races que la nôtre. Ne croyons jamais être les seuls à subir des mécomptes ou des erreurs de tactique; nous sommes loin d'en avoir le monopole et c'est l'une des leçons de notre présente tournée.

Les lignes précédentes donnent une bien faible idée de ce qui a été fait sur la rivière Chicoutimi, soit deux fortes usines à pâte et une source d'énergie électrique. Ceux du pays, et les banques en particulier, savent que tout cela ne s'est pas exécuté tout seul. Il ne suffisait pas en effet de l'effort quasi surhumain d'un homme pour concevoir et exécuter de pareilles entreprises, encore fallait-il que les ouvriers et les matériaux fussent payés à mesure. Associés, actionnaires et banquiers, surtout la bonne vieille *Nationale* qui a tant fait et rien perdu pratiquement dans cette région, soutinrent M. Dubuc de leur confiance et les usines furent mises à pied d'œuvre. Mais ce n'est pas tout, il y avait encore Val-Jalbert, sur la rivière Quiatouan, à quelques milles de Roberval. Bâtie par un groupe de cultivateurs non plus de Chicoutimi mais du Lac Saint-Jean, et fort bien bâtie du reste, la « pulperie » de Val-Jalbert périssait faute d'un fonds de roulement suffisant et l'on fut heureux de la vendre au spécialiste de Chicoutimi, dont la réputation était déjà grande alors, vers 1910. Située au pied d'une chute

admirable, haute de 250 pieds, l'usine de Val-Jalbert (du nom de son initiateur, feu Damase Jalbert) est une bâtisse longue de 230 pieds, large de 100 pieds et haute de 20 pieds; elle est construite en pierre, avec fondation en béton et charpente métallique. L'eau est canalisée dans un tuyau du diamètre de 6 pieds et demi et elle actionne quatre turbines hydrauliques d'une capacité de 6.300 chevaux, pour la pâte, et une turbine hydro-électrique pour les divers moteurs nécessaires, entre autres, pour l'éclairage et le chauffage des maisons du village, l'un des mieux situés, et des plus pittoresques du Lac Saint-Jean. Ayant ainsi tracé un rapide aperçu de l'industrie-mère de Chicoutimi-Lac Saint-Jean, et n'oubliant pas celle qui les précéda toutes deux, Péribonka, dont les reins étaient trop faibles pour durer plus de deux ou trois ans, nous nous contenterons de donner quelques chiffres globaux et d'indiquer la composition canadienne-française qui distingue la direction et le personnel de la « Fabrique de Pâte et de Papier de Québec, Ltée », ainsi que s'appelle maintenant l'ancienne *C<sup>ie</sup> de pulpe de Chicoutimi*.

Souvenons-nous que le point de départ financier fut de \$10.000 souscrit par une demi-douzaine de citoyens de l'endroit en 1897. Le capital actuel, en chiffres ronds, est de quatorze millions, dont la moitié en actions privilégiées cumulatives à sept pour cent et le reste en actions ordinaires. Le capital autorisé est de vingt-deux millions, laissant un solde de huit millions disponibles pour les besoins futurs. Les quatre cinquièmes de ce capital sont entre les mains canadiennes-françaises, et ce sont exclusivement des nôtres qui figurent dans la direction, l'administration et les divers services du personnel. Prenons au hasard quelques

noms dans le département forestier de l'exploitation :

Gérant : Ernest Ménard; assistant : Charles Gosselin; comptable en chef : Rosaire Grenier; assistant : Albert Dufour; chef mesureur : Arthur Robin; service de protection : Osias Larouche; chefs contre-mâtres : Ludger Savard, Joseph Simard, Théodore Gagnon, Joseph Larouche. On en peut citer des centaines, des milliers d'autres, car en hiver on a vu jusqu'à quatre mille hommes à l'emploi de la compagnie. Elle a coupé l'an dernier quatre-vingt-deux millions de pieds de bois, dont quatorze au Lac Bouchette, vingt sur la Rivière du Moulin, sept, rivière Cyriac, trente-deux, rivière Shipshaw et neuf, rivière (saluez) Ashuapmouchouan, qui débouche à Saint-Félicien du Lac Saint-Jean. Du reste, il y a beau temps que nos gens l'ont baptisée la *Saint-Mâchoïne*.

\*  
\*\*

La première journée chicoutimienne avait pris fin, après une charmante soirée en famille au foyer de l'ami Eugène L'Heureux, patriarche digne et directeur du *Progrès du Saguenay*, qu'une Québécoise aimable et cultivée encourage en sa tâche laborieuse. On ne saurait dire que la réunion ne s'était pas tenue à un niveau élevé, car la maison de M. L'Heureux est située sur l'un des pics les plus élevés de Chicoutimi, et l'auto pour y atteindre avait dû s'accrocher tenacement au roc de la constitution. La soirée finie, nous dégringolâmes par le même chemin, Antoine Dubuc négociant des coins menaçants avec un calme tout atavique, et le globe-trotter trifluvien cherchant des analogies de paysage avec le Mont-Blanc ou la

Jungfrau, tandis que le Batelier, séide d'une grande Compagnie qui enceint le globe dans tous les journaux, lorgnait les côtes avec angouisse et s'accrochait à son siège comme à un dividende de dix pour cent.

— Où allons-nous? murmurait le Plumitif avec une ombre d'inquiétude. Mais on était arrivé au pied de l'hôtel, où les romans finissent et l'histoire commence, et l'on se sépara. le Trifluvien allant cependant passer la nuit au Séminaire afin d'y célébrer sa messe le lendemain. Il faut croire que les deux autres y assistèrent fidèlement, mais ce n'est pas inscrit dans les archives. Et que les crêpes matinales sont délectables à l'hôtel Chicoutimi, quand on y a rêvé toute la nuit et qu'elles se matérialisent enfin, fumantes et nutritives! Le Batelier en parlait encore deux jours après, au milieu des délices différentes de *La Pipe* et de *Mistouck*, noms anciens de deux belles paroisses du bas du lac.

Car nous étions maintenant invités à faire le tour du Lac Saint-Jean proprement dit, non sans jeter cependant des regards rapides sur les grandes industries de Jonquières, de Kénogami et d'Arvida, situées comme Port-Alfred dans le comté de Chicoutimi. Le départ ayant eu lieu de bonne heure, il n'était pas neuf heures du matin que nous étions déjà rendus à Jonquières, gros bourg populeux, actif et ramassé, qui se souvient à peine des années de somnolence qu'il a connues pendant un demi-siècle sous le nom de Rivière-au-Sable. Ici comme à Val-Jalbert, la population locale peut revendiquer l'honneur d'avoir pris les devants avec courage, ayant construit elle-même son usine à pulpe, au capital versé par les cultivateurs de l'endroit et autres citoyens. L'idée-mère de l'entreprise était juste, et celle-ci eût dû réussir, puisqu'elle le fait

aujourd'hui sous un vocable anglais. Mais le capital de roulement fit défaut aux premiers directeurs, et le contrôle passa à la maison *Price*, établie depuis longtemps dans la région et dont la puissance n'a fait qu'augmenter depuis un quart de siècle en particulier. Elle agrandit l'usine première et en bâtit une autre à une couple de milles de là, à l'endroit appelé Kénogami sur la rivière du même nom; elle y fabrique du papier au taux maximum de 500 tonnes par jour, ce qui est dix fois plus environ qu'à l'usine de Jonquières, et 400 tonnes de pulpe mécanique. On se souvient peut-être que la maison *Price Brothers* a retenu par contrat un « contingent » d'énergie électrique de 100.000 c.v. qui lui sera fourni par la *Duke-Price Power Company*, au barrage de la Décharge du Lac Saint-Jean.

— C'est notre destin, soupire le Plumitif, qui est quelque peu originaire des bords du lac, d'être toujours roulés par les gens de Chicoutimi. Dans les premières années de défrichement, il fallait voyager une semaine de temps pour aller leur acheter leur farine et laisser là notre argent. Aujourd'hui ils ont « jusqu'arrêté » les eaux de notre beau Lac, et les font travailler à leur profit. Heureusement, j'ai émigré sur l'Outaouais...

Et l'écho de Chicoutimi répondit « Ouais! » sans lâcher le symbolique volant de sa *Buick* enchantée, qui nous roulait tous trois, ainsi que lui-même — par un juste retour des choses. Et nous allions maintenant à franche vitesse vers Arvida, qu'on ne voit guère, et la Chute-à-Caron, qu'on ne voit que de loin. Mais essaierons-nous de comprendre quelque chose à ce qui se passe ici?

Ce nom d'Arvida, qui est bien aussi intelligent que

celui de *Riverbend*, dont s'affuble en plein pays français la nouvelle usine de Saint-Joseph d'Alma, provient des syllabes premières du nom de M. Arthur Vining Davis, président de la Compagnie d'Aluminium américaine. L'endroit s'appelait « rang des Mathias » à l'époque agricole, puis « Ha! Ha! Baie jonction » depuis la construction d'un chemin de fer entre Chicoutimi et Port-Alfred par les intérêts Dubuc, il y a une douzaine d'années. Les voyageurs du chemin de fer National y voient peu de chose au passage, de même que ceux qui peuvent venir en automobile : un pays plat et étendu à un endroit duquel s'élève une banale structure métallique, à demi terminée apparemment. C'est la première « unité » de la fabrique d'aluminium projetée; on assure que neuf autres semblables l'entoureront graduellement, en même temps que s'élèveront les constructions destinées à l'administration ainsi qu'aux ouvriers et à leurs familles. De ce côté-là, c'est à un premier établissement pour loger 7.000 âmes qu'on travaille présentement, et trois autres semblables s'élèveront ensuite, ce qui donnera une ville de 28.000 âmes environ.

— Voilà comme nous sommes, nous autres, au Lac Saint-Jean, hasarde une voix timide.

— Pardon, 28.000 pardons, gronde à l'avant le chauffeur appuyé par la basse puissante du Batelier; mais Arvida est dans Chicoutimi, pas ailleurs que dans Chicoutimi, et appartient à Chicoutimi.

— Ainsi soit-il, fait le Trifluvien, en achevant son bréviaire. Et il fallut bien se résigner à l'aveuglement de la majorité. Mais qui ne voit que si Arvida n'est pas tout à fait dans les limites du Lac Saint-Jean, elle devrait y être, comme tant d'autres choses? Mais voici le Batelier qui parle encore de bluets...

Le chauffeur voulut faire diversion pour mieux assurer sa victoire et prononça le nom harmonieux de la Chute-à-Caron, en soulevant son chapeau à l'adresse de son voisin qui prenait déjà des airs de propriétaire. « C'est cela, allons voir ma Chute, déclara celui-ci, et gare à eux s'ils l'ont changée de place ».

Il n'en est rien encore, heureusement, et les eaux puissantes nous apparurent au bout de deux ou trois milles du site d'Arvida, à peu près. Ici l'on doit renoncer à décrire et à comprendre tout à fait, tellement est grande la hardiesse des ingénieurs dans cette affaire. Pour en donner une idée, une comparaison s'impose avec le barrage *Duke-Price* fait plus haut, à la sortie même des vastes eaux du Lac Saint-Jean. On les a captées tout entières et attelées à la production de 540.000 chevaux-vapeur, ce qui, soit dit en passant, nécessite une élévation des eaux du Lac qui rend celui-ci fort beau à voir mais assez délicat à manœuvrer.

Des dommages ont déjà été causés un peu partout autour de l'immense circonférence — plus de 150 milles de tour — et il faut que les eaux s'élèvent encore de deux pieds pour que les turbines donnent tout le rendement qu'on en attend. Le grand Lac sauvage et chantant qu'a connu le Père de Quen en 1647, et qui servait de point de rassemblement aux sauvages chasseurs de l'extrême-nord et de Tadoussac, a perdu aujourd'hui sa fière liberté et se plie en frémissant à la rude maîtrise de l'homme. Aussi fallait-il voir sa rage l'autre jour, par un vent de nord-est à Roberval, alors qu'il lançait son écume au-dessus de certaines maisons, et brisait comme des fétus le quai en béton du Collège et le brise-lames du gouvernement. Mais n'anticipons pas et revenons à la Chute de notre compagnon. Elle

est faite des mêmes eaux, libérées depuis quelques milles et de nouveau prêtes à travailler, du haut d'une descente nouvelle plus impérieuse et plus grondante encore. Cette fois elles développeront 800.000 forces ou notre ami changera de nom. Nous apprenons toutefois que cette immense entreprise est ajournée à quelques années plus tard, car la Décharge suffira tout d'abord à la production d'aluminium des usines d'Arvida. Lorsque celles-ci ne suffiront plus à la tâche, c'est-à-dire que les marchés du monde absorberont toute sa production et en demanderont davantage, on se tournera vers la Chute-à-Caron et l'on donnera le dernier coup de pelle au canal énorme dont le tracé est esquissé ici. Il est d'une longueur et d'une hardiesse incroyables, car il faut changer le cours de la rivière au prix d'immenses travaux. Mais ce sera fait, et une nouvelle ville-champignon surgira comme par miracle dans la vapeur soulevée par la cataracte.

#### VERS LE LAC

Il y a bien trente milles entre Jonquières et Saint-Bruno, et c'est à peu près au milieu de cette distance qu'intervient la ligne imaginaire séparant le comté du Lac-Saint-Jean du comté de Chicoutimi. De part et d'autre on tient à indiquer l'existence de cette démarcation, Chicoutimi-ville et comté n'aimant guère être flanqués sur les bords du Lac, pas plus que les riverains de celui-ci n'aiment être confondus avec des voisins dont une semaine de voyage les séparait jadis. Pour nous quatre aujourd'hui, roulant avec confort en digérant des crêpes et des mots d'esprit dont *quelques-uns* de haute valeur, nous filons présentement en ligne

droite, comme une flèche qui traverserait le lac en son juste milieu, si la route nationale ne nous arrêta à Saint-Bruno. Ici l'on a le choix entre deux directions pour faire le tour : à gauche vers Roberval, à droite par la Décharge, Mistassini, Normandin, etc... et finalement Roberval, après avoir contourné la grande nappe d'eau et traversé une trentaine de municipalités.

Saint-Bruno est une belle paroisse agricole où le sol est d'une grande fertilité, et les moins connaisseurs ne peuvent s'empêcher d'admirer les belles étendues de terrain presque plat, couvert de moissons déjà fort avancées par comparaison avec ce que nous avons vu ailleurs en chemin de fer. L'agriculture est ici fort en honneur et il faut souhaiter qu'elle le reste toujours, tellement elle est généreuse en récompenses individuelles et sociales. Des terres « ouvertes » il y a vingt-cinq ans se vendent couramment de vingt à quarante mille piastres, et parfois au delà. Cela fait une population satisfaite et stable, en marche vers l'état d'aisance plus avancé encore que nous avons noté ailleurs, et donne toute la force d'une preuve formelle aux réflexions faites hier à Hébertville, la paroissière des autres, à l'occasion du dévoilement d'un monument à l'abbé Hébert, fondateur du Lac-Saint-Jean. C'est un autre prêtre missionnaire, M. l'abbé Jean Bergeron, qui prononçait là des paroles pleines de sens et de justesse et que la foule a justement applaudies. « Il ne faut pas, a-t-il dit en substance, que le prestige de l'industrie nous fasse perdre de vue la supériorité de l'agriculture, qui est à sa rivale ce que le bon pain est à la pâte de bois ». Il est certain que la colonisation et l'agriculture ont accompli dans cette région de véritables miracles; plus de quarante

paroisses au chiffre moyen de 2.000 âmes établies en un quart de siècle, et formant un ensemble social heureux, paisible et se multipliant dans la paix religieuse et sociale. Un Frédéric Le Play en eût eu les larmes aux yeux d'attendrissement, comme l'a fait du reste M. François Veillot visitant à Val-Jalbert une famille de dix ou douze enfants.

Ces réflexions nous trottaient en tête à tous comme nous volions sur la route qui contourne le grand Lac comme le C. P. R. encercle le globe de ses bras... pacifiques. Nous eûmes vite fait de rejoindre, après Saint-Bruno et sa coquette église — pourquoi ai-je oublié de mentionner celle de Jonquières, si grande et si belle? — de rejoindre un autre fort village aux allures chicoutimiennes, c'est-à-dire populeux, actif et accroché à des pentes diverses, et qui n'était autre que Saint-Joseph d'Alma, sur la Décharge du Lac-Saint-Jean, quoique à bonne distance de celui-ci encore.

Alma, l'ancienne « Slide » de la maison Price des premiers temps, qui y avait construit une dalle où flottaient les billots, Alma, humble village devenu une sorte de métropole du bas du Lac, c'est un fait et un coup d'œil bien étonnants pour les « vieux de la place ». Il est vrai que le point culminant semble atteint maintenant, que les travaux de barrage de la Décharge sont chose faite et les ouvriers partis. Ils furent bien quinze cents par moment, et la construction de magasins et d'hôtels fit florès pendant deux ou trois ans. On continue de bâtir aujourd'hui, moins fiévreusement, des habitations de famille que le mouvement général de prospérité environnante ne saurait manquer de tenir remplies. La Grande-Décharge est enfin matée et n'exige plus l'effort d'un millier d'hommes ou davantage, puisqu'elle laisse docilement couler ses torrents

grondants dans les tuyaux et les turbines qui actionnent les dynamos énormes. On a bien cru parfois que les ingénieurs y perdraient leurs trains de béton, entre autres un wagon plein genre Pullman, c'est-à-dire très long et tout en acier, qu'on remplit de ciment et de métal pour bloquer un passage relativement étroit, où l'eau se précipitait comme une bête enragée. Si cette masse coûteuse eût pu s'engager entre les parois rocheuses et bloquer sur place, on l'eût ensuite renforcée et assujettie, mais non... : l'eau était irrésistible et emporta ces milliers de tonnes comme un copeau ordinaire. Il fallut parlementer avec la nature, user de diplomatie, c'est-à-dire s'y prendre ailleurs et détourner adroitement ce qu'on ne pouvait arrêter brutalement. Aujourd'hui les turbines tournent et le Lac travaille, frémissant comme un cheval sauvage à la première pression du mors...

« *Mon pauvre lac! Quel odieux outrage  
Où ta grandeur avec ton flot puissant  
Ont accepté de l'homme, l'esclavage.  
Mon lac Saint-Jean!* »

(MES VERS ÉCOLIERS, 1885).

On aperçoit cette usine de haut, d'une berge élevée, surplombant une vallée profonde où le grand barrage s'étend, arrêtant les eaux et les refoulant, si bien qu'on peut maintenant venir ici en canot à partir de Saint-Gédéon où l'ami Georges Lindsay reçoit les visiteurs à bord de son superbe yacht le *Saint-Elme*.

Naviguer de la « Slide » d'Alma aux Iles de Saint-Gédéon, voilà encore qui aurait effaré les prédécesseurs de la génération actuelle. Ces îles sont nombreuses et pittoresques et les colons s'y rendaient jadis

le dimanche pour prendre du poisson et jouir de leur beauté. On y rencontre plutôt aujourd'hui des groupes joyeux venus d'Arvida et Kénogami passer la fin de semaine dans les villas discrètes et la bonne hôtellerie qu'on y trouve. « L'an prochain à Saint-Gédéon », avons-nous crié.

Mais la faim de nos viscères s'unissant à celle du moteur, nous quittons Alma sans être descendus dans la grande usine où tournent des machines énormes ce qui nous dispense de les écrire. Une dynamo ressemble tellement à une autre dynamo! Et roulons maintenant vers les belles étapes de Péribonka et de Mistassini.

#### SITES ENCHANTEURS

— La prochaine fois que je viendrai pour voir le Lac-Saint-Jean, grommela le Batelier dans les côtes de *Mistouck* ou Saint-Cœur-de-Marie, j'emporterai un télescope. Voici presque un jour entier que nous roulons sans répit, excepté pour manger et changer des cinq piastres au guichet des hôtels; mais le Lac-Saint-Jean en vue, pas plus que de dividende pour les actionnaires du *Grand-Tronc* désincorporé. Nous traînons avec nous un enfant du comté, trouvé comme Moïse sur les bords de ces eaux, mais il faut qu'il les ait bues ou détournées de leur cours naturel, car tous les villages que nous traversons lui étaient inconnus, et je commence à douter fortement de la véracité des six ou huit volumes de description qu'il a écrits en sa belle jeunesse. Car dites-nous, Plumitif, où sommes-nous en ce moment?

— Ne vous ai-je pas dit, répondit l'interpellé, que c'est toute une province que le comté du Lac-Saint-

Jean? Sans doute, nous le parcourons depuis un temps qui commence à vous paraître éternel et nous ne voyons partout que de la terre féconde, contrairement aux matelots de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et sans doute de l'*Herminette*, qui ne voyaient toujours que de l'eau et jamais de paysage. Mais patience, nous serons tantôt à Saint-Henri-de-Taillon d'où nous apercevrons, de loin il est vrai, quelques prairies inondées par la crue des eaux; puis nous courrons vers Péribonka et Mistassini, chacun avec une belle rivière à nous montrer, à défaut des eaux du lac lui-même. Celles-ci se déroberont encore jusqu'à Saint-Méthode où elles apparaîtront discrètement et sous forme d'irrigation causée par l'arrêt des eaux de la Décharge. Mais attendez la surprise, la merveille, la révélation de la Pointe-Bleue. « Trois jours, disait Christophe Colomb, et je vous montrerai la terre! » Je n'en demande qu'un seul pour recevoir vos excuses avec douceur et longanimité.

Et l'auto roulait toujours, traversant des paroisses coquettes, aux champs fertiles et étendus, aux beaux troupeaux rêveurs à portée de granges souvent neuves et de grandes dimensions. C'est encore un pays de récente colonisation, Sainte-Jeanne-d'Arc, par exemple, ne comptant guère plus de dix ans d'existence, et les autres moins du demi-siècle sans exception. Ce sont les fils des « vieilles » paroisses de trente ou quarante ans, Saint-Gédéon, Hébertville ou Saint-Jérôme, par exemple, qui les ont « ouvertes » et établies peu à peu. « Des colons Lévesque » comme dans le récit émouvant du Fr. Victorin, on en trouve là par douzaines, qui font de l'histoire sans s'en douter, et agrandissent généreusement le patrimoine de la race. Mais qui dira le charme des terres neuves, et le

souvenir profond qu'on en garde? On voudrait s'arrêter, questionner, computer, admirer, comme devant tout ce qui est noble et courageux, et aussi tout ce qui est pleinement accompli et réussi. Ce que les écrivains et même certains artistes des villes appellent « scènes du passé » est d'occurrence courante et quotidienne dans tout le « nouveau Canada », où qu'il se trouve, à Hearst, Cochrane ou à Légal comme à Senneterre ou à Péribonka : les fils de la terre s'accrochent à la terre dans un esprit de courage et de ténacité joyeuse qui n'a rien de l'atmosphère de misère et de cataclysme que le jeune français Hémon a jetée autour des créatures de son imagination. Vous l'avez vue, mes compagnons de voyage, la saine population solidement établie en ce beau pays. La virile cordialité des hommes et la grâce modeste des jeunes femmes aux « trâlés » d'enfants rubiconds; la bonne humeur de tous et l'arc de sapins dressé sur le passage de Monseigneur, voyageant devant nous en visite pastorale? Ces fins visages de jeunes « colonnes » qui vous ont rappelé, vieux voyageurs d'outre-mer, certains types fréquents à Nantes ou à Douarnenez, ainsi qu'à Caudebec et à Mortagne du Perche. Ce langage pur, mais dont les inflexions diffèrent parfois de ce qu'on observe ailleurs, ce qui lui donne un « goût » tout particulier; l'air de contentement et de dignité individuelle du cultivateur-proprétaire, qui a du bien sous les pieds grandissant en valeur et promettant d'établir, ici ou un peu plus loin, ces enfants qui poussent à l'ombre du couvent et du collège des Frères. Admettons-le, mes amis, nous pensions rencontrer ici un comté comme les autres du « pays de Québec », mais il faut ouvrir l'esprit et élargir la formule : c'est tout un pays, différent et nouveau, qui se révèle à nous, une province

dans la Province, une âme locale toute personnelle, pleine de saveur et d'originalité, ainsi que de vigueur...

— Voire, dit le Trifluvien en sortant de l'église de Taillon, laquelle est sur un « cran » et s'aperçoit de loin, vous parlez bien, et nous avons vu en effet depuis ce matin des troupeaux soignés, des fermes cossues et des rangs serrés de population agricole aux solides vertus, au charme inoubliable pour le prêtre et l'analyse. Mais justement, que deviendront toutes ces belles qualités de fierté, de droiture, de noblesse agricole en un mot, lorsqu'un réseau serré d'industrialisme se sera abattu sur elle comme un filet d'oiseleur sur un nid d'alouettes? Je crains bien que la réponse ne soit dans les mots de la chanson : « Alouette, je te plumerai... »

— Notre révérend ami, fit observer le Batelier, se révèle sous un jour tout nouveau dès qu'il remise son kodak et cesse de « frapper » des fours immobiles et des veaux en ballade. L'opinion de Chicoutimi *notwithstanding*, ou nonobstant si vous y tenez, je voudrais savoir comment notre Plumitif va se tirer de là, et je propose qu'on vide la question à l'hôtel, ainsi qu'une bouteille ou deux des liqueurs — oh! combien inoffensives! — de ce vertueux pays.

Le chauffeur ayant en effet appuyé sur la gauche et « stoppé » comme à Versailles, on mangea de bon cœur et de bon appétit, le service étant fait par une voisine obligeante, en l'absence de l'hôtelier-marchand. Bien entendu, des fillettes de huit ou dix ans nous apportaient soupe ou ragoût, en tenant leur petit frère serré sur elles de l'autre bras. Au Lac-Saint-Jean, une petite fille a toujours un bébé ou deux dans les bras et s'en acquitte, dit le proverbe, « comme si ce n'était pas de ses affaires ». Et le Plumitif n'eut pas

besoin d'autre réponse à la question insidieuse, encore que légitime, qu'on lui avait posée.

Des bras pour l'industrie, il s'en trouvera au besoin, mais la terre gardera toujours l'élite et la gardera pure et saine. Que si un trop grand nombre de jeunes têtes tournent volontiers, comme les meules à défibrer, le prêtre et les vieux sont là — je n'oublie pas les bonnes Sœurs, déjà partout installées et à l'œuvre — pour veiller au grain et garder le troupeau. Voilà plus de vingt-cinq ans que l'essor industriel du Saguenay était escompté et prévu par les esprits les plus clairvoyants du monde religieux et laïque. Croit-on qu'ils n'auront pas étayé les points les plus faibles et fortifié la défense? Cette grande force, la foi active nourrie depuis cinquante années chez ce peuple croyant, croit-on qu'il suffira de quelques cheminées d'usine pour la déraciner? Non, sans doute, c'est un tournant d'histoire, une page nouvelle à écrire au livre du destin, mais nous avons bon pied, bon œil, et les vigies sont au clocher, disant : « Bon quart! » comme jadis à Verchères aux ordres de Magdeleine.

— A ta santé, Chauffeur, disait le Batelier en levant poliment un verre plein d'une liqueur mousseuse autant qu'innocente.

A la nôtre plutôt, répondit l'excellent chevalier téléphonique, à la santé du plus beau royaume qu'il y ait sous le soleil, celui du Saguenay, et que jamais milliard américain ou britannique ne lui fasse perdre un sillon de ses charrues, un bras de ses colons, un sourire de ses femmes aux yeux clairs!

PÉRIBONKA

Pour atteindre Mistassini, il fallait passer d'abord par Péribonka où d'intéressantes rencontres nous attendaient. Comment en dire assez sans en trop dire, je vous le demande, ô compagnons d'aventures imprévues et si savoureusement canadiennes? Redirons-nous le souci qui barrait d'un pli profond, depuis quelque temps, le front pensif de notre guide? Souvenez-vous, dans Châteaubriand, de l'inquiétude du chamelier devant les souffles chauds s'élevant tout à coup sur la plaine de sable du désert : « Je crains, dit-il, les vents du midi, fuyons. » Il n'y a pas de vent, ni de gelée, ni de torrent pour faire retourner un Dubuc une fois lancé, et d'ailleurs nous étions là pour soutenir son courage... en courant plus fort que lui au besoin; mais vraiment le temps devenait sombre, et la pluie menaçait de gêner. En avant de nous, un bout de route de quelques milles dont la réputation est indécise. Puis l'orage éclata soudain, en nappes abondantes, et les roues glissèrent comme parfois celles du char de l'Etat; le sable qui nous portait présentement ne faisait qu'en rire, mais plus loin nous attendait une glaise, traîtresse comme bien des choses en glaise... et la prudence s'imposait. C'est alors qu'avisant une ferme et sa grange, le chauffeur donna un savant coup de barre dans la direction de la remise et nous mit à l'abri en un tour de main. Nous voyant arriver, un jeune homme obligeant était sorti de la maison et nous avait ouvert toute grande la porte de la *batterie*. Geste symbolique de l'hospitalité canadienne. « Figurez-vous que nous soyons plutôt dans tel coin d'Europe savam-

ment laïcisé, dit l'un, voyez-vous plutôt le chien de garde lâché à nos trousses! » Heureusement nous n'en sommes pas encore là, malgré le travail du dimanche imposé à nos gens en certains lieux, comme au Mexique. En tout cas, pendant que le chauffeur s'enquérirait et que le *Pacifique* encerclait le globe en spirales de *Peg-Top*, nous les intellectuels supposés inaptes aux grandes besognes, nous mettions aux roues les chaînes qui les font moins glissantes, oui, nous les mettions, puisque celui qui dirige fait autant que celui qui... fait, et que nos sages directions verbales, unies aux gestes obéissants des deux autres, accomplirent en peu de temps la délicate tâche. Et la pluie ne durant pas...

Un peu avant d'arriver au Grand *Pari* comme s'appelle familièrement le bras principal de la rivière Péribonka — près d'un mille de largeur à son estuaire — on tarverse le petit *Pari*, où subsistent des vestiges de la première entreprise de « pulpe » de la région, il y a vingt-cinq ans environ. Société locale comprenant des actionnaires québécois, mais trop éloignée du chemin de fer et insuffisamment argentée, elle ne dura que trois ou quatre ans en dépit de plusieurs tentatives de réorganisation. Elle possédait même un bateau sur le lac, qui transportait les ballots au quai de Roberval, ainsi que des nuages de maringouins qui suivaient la mâturation et dont l'arrivée faisait tenir aux ouvriers du port un langage qu'on nous permettra de ne pas reproduire ici. Des maringouins qui font trente milles pour assaillir d'honnêtes pères de famille suant sang et eau pour deux piastres par jour! Enfin, la *Compagnie de Pulpe de Péribonka* fut liquidée un jour et les maringouins restèrent chez eux; c'est peut-être pour cela que Louis Hémon en fait mention dans son livre célèbre...

— Mais la voici, la maison de *Maria Chapdelaine*, fit tout à coup le Guide, en nous montrant une ferme abandonnée, du moins en ses bâtisses, car la terre était en ordre et bien cultivée. On entra par la porte ouverte, car cette petite maison est maintenant inutilisée et abandonnée, et le passant y est chez soi, pour visiter, regarder et méditer, si le cœur lui en dit. Espérons cependant qu'on en prend soin quand même et qu'on ne la laissera pas se détériorer, le propriétaire en habitant une meilleure au village voisin. Quoique l'on pense du livre du jeune Français énigmatique et incomplet qui passa ici, ce livre a fait époque et le lieu où ce roman fut écrit, ou tout au moins préparé, gardera longtemps un halo de célébrité qui attirera voyageurs et curieux. D'ici peu de temps, aussi, une route classée sera ouverte entre la ville de Québec et le bas du Lac Saint-Jean, permettant au tourisme américain de déferler vers ce pays nouveau pour lui, et dont la renommée l'attire fortement. La maison de *Maria Chapdelaine* deviendra alors une sorte de Mecque pour les types innombrables genre *Babbitt* et *Main street*, et cette seule raison pourrait justifier le soigneux entretien de la petite maison un peu négligée aujourd'hui.

\*  
\*\*

En tout cas, nous l'avons vue, explorée, visitée en détail, et la discrétion seule nous empêche de relater au long certaine découverte faite par l'un de nous dans un coin, et dont certains, plus tard, se trouvèrent tout émerveillés, peut-être à tort. Il faut bien admettre cependant que de se voir apporter un livre d'école

ancien et fort respectable, quelque peu crayonné de noms d'élèves qu'on a connus, puis de découvrir soudain sur une page, son propre nom, en regard — le dirai-je? — de celui de sa « petite blonde » d'il y a plus de vingt ans, et pareille trouvaille après le passage de tant de gros messieurs écrivains qui ont rempli les pages de l'*Illustration* de commentaires et de koda-keries, sans seulement découvrir la caisse aux vieux livres cachée quelque part... Il faut admettre qu'il y avait de quoi mettre en verve les passagers du « Buick » et d'autres qui se trouvaient là, au retour des fêtes d'Hébertville. Mais jetons un voile discret sur un incident qui eût pu faire chavirer une humilité que personne ne voudra mettre en doute. Seuls le Trifluvien et le Montréalais continueront-ils peut-être à douter des ravages qu'un de leurs compagnons sut causer, jadis, dans les cœurs féminins de sa génération et dont la preuve... mais quels pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir?

J'ai oublié de mentionner, avant cet incident, notre passage à Honfleur, la vue d'une chute superbe au pied de laquelle, sur une île boisée, se trouve encore le chalet *Roquépine*, bâti naguère par le parisien Broët, capitaliste français fort sympathique, élu député provincial du Lac Saint-Jean et qui fut emporté par un accident de chemin de fer peu de temps avant sa première session. Esprit charmant et orateur d'une exceptionnelle valeur, ce Français eût été fort intéressant à entendre au parlement québécois; la population locale le regrette encore et garde son souvenir avec une déférente reconnaissance. Nous entrâmes plus loin saluer M. Charles Lindsay, nommé au long dans *Maria Chapdelaine* et l'un des principaux citoyens de l'endroit, après avoir été le plus gros marchand de

Roberval, où son père fut le premier notaire et l'un des plus utiles citoyens. Mais le temps nous pressait, et nous fûmes vite rendus au village de Péribonka proprement dit. Je voudrais laisser ici la plume à mes compagnons, pour qui tout cela était nouveau et dont la satisfaction était vive lorsque nous en repartîmes après quelques visites. Il n'est pas ordinaire, en effet, de traverser un village coquet et une paroisse étendue, qui n'étaient que de la forêt sauvage au moment où le premier colon vint s'y risquer, et d'y trouver ledit premier colon, encore vivant, octogénaire alerte, cordial et accueillant. Et nul ne peut dire que M. et M<sup>me</sup> Edouard Niquette représentent le type conventionnel du « colon », estimable mais un peu rustique, car ils appartenaient à la meilleure société de Drummondville et jouissaient d'une confortable aisance, lorsqu'ils arrivèrent au Lac Saint-Jean, au commencement du siècle, poussés par une ferveur colonisatrice et patriotique que leur ami, le célèbre curé Labelle n'avait pas contrariée. Femme distinguée autant que courageuse, épouse et mère dévouée, M<sup>me</sup> Niquette nous a reçus aujourd'hui avec toute sa gaieté d'antan, bien que nous la dérangions dans ses préparatifs de voyage avec un petit-fils qui verra Montréal pour la première fois. Je leur connaissais trois ou quatre enfants mariés, et j'en trouve d'autres, ainsi que leur progéniture qui fait autour des deux « fondateurs » une couronne vivante et remuante, que le « koda-keur » du parti a quelque peine à mettre en rang. Puis nous prenons congé, ainsi que de la non moins aimable famille Samuel Bédard, toute voisine — revoyez Hémon — et, pendant un mille au moins, mes deux Montréalais, ou semi-Montréalais, ne cesseront de s'exclamer sur la rare qualité des belles visites que

nous venons de faire là. Bien entendu, le Trifluvien s'était fait photographe auprès du monument Louis Hémon, qui s'élève tout de même à l'ombre de l'église et de la statue du Sacré-Cœur.

### LA TRAPPE

Le Guide et le Batelier se tenaient à l'avant, l'un par vocation, l'autre pas ostentation, et les deux autres venaient en arrière avec fidélité, échangeant des propos philosophiques au son alterné des deux chaînes des roues d'arrière, qui puisaient le sable de la route et l'envoyaient grincer sur le garde-boue métallique. La pluie avait cessé et le soleil reprenait son empire dans un ciel rafraîchi; l'auto roulait dans un pays forestier peu habité, au sol couvert de plants de bluets alléchants. Mais il était trop tôt pour la cueillette; et c'est en vain que nos Montréalais se pourléchaient en cherchant des yeux des *talles* mûres. Cette année encore il leur faudra se contenter des fruits tout déconçus qu'on détaille au *Bonsecours Market*, ainsi que se désigne le fronton de ce grand établissement métropolitain, qui n'est pas un fronton bilingue.

— Pas de bilinguisme à l'arrière! grogne le Batelier, tout comme s'il n'arborait pas sa décoration du royaume de Belgique, pays bilingue comme pas un; et quant aux bluets, s'il vous en faut absolument avant le temps, on vous en fera servir de la dernière récolte, conservés à l'abbaye de Saint-Michel où nous arriverons tantôt.

C'est pourtant vrai que nous courons maintenant vers la Trappe de Mistassini. Et voilà bien mon destin,

de ne jamais rien faire comme les autres. Avoir grandi dans un endroit d'où l'on ne pouvait atteindre Péribonka par terre qu'en passant par Mistassini, et se trouver aujourd'hui en route vers Mistassini après avoir traversé Péribonka, c'est-à-dire faisant le voyage à l'inverse, ayant pris terre à Chicoutimi, touché à Saint-Alphonse et contourné le lac à rebours sans seulement l'apercevoir. Je serai entré dans Mistassini par l'autre côté de mes projets de vingt ans, tel le jeune Bonaparte rentrant à Milan par la route du nord avec son armée, ayant détruit deux armées ennemies en deux jours, après être sorti par la porte du sud. Les grandes carrières se ressemblent toujours par quelque point. Mais qu'est-ce qu'on peut bien manger chez les Trappistes?

— Noble préoccupation, commente le Trifluvien de sa voix lente et grave.

— Je suis sûr qu'elle est silencieusement partagée à l'avant, sur les banquettes ministérielles, à moins toutefois qu'on n'y ait pas encore fini de digérer vos derniers calembours...

\*  
\*\*

— *Mistachini!* annonça le Chauffeur en donnant un coup de volant décidé vers la gauche, comme l'exigeait la route. Un magasin propre se trouvait là, marqué au front : *L.-W. Gingras*, et j'eus le regret de ne pouvoir descendre serrer la main à mon vieil ami Wilfrid, en souvenir des anciens jours et des premières bicyclettes. Mais la Trappe était proche et nous attirait fortement, non sans un peu d'appréhension cependant. Le Batelier surtout s'inquiétait de la Règle de

Saint-Benoît et des austérités qu'on pourrait nous imposer en son nom. Est-il vrai, demandait-il, qu'on y est nourri chichement comme sur les trains de l'« autre » Compagnie?

— N'ayez crainte, répondit le Trifluvien, et ne soyez pas obsédé par le souvenir de quelque traversée que vous fîtes sans doute sur certains bateaux à monogramme, où l'on a au moins la ressource de se reposer du pudding au riz avec des pruneaux, en mangeant, au repas suivant, des pruneaux avec du pudding au riz, ce qui fait varier agréablement le programme, lequel, sans cela... Mais revenons à nos Trappistes, ou plutôt continuons de nous en rapprocher de cœur, ainsi que d'action. Que parlez-vous de pénitence et d'austérités? Comme si les bons Pères n'allaient pas être envers nous tout empressement et toute hospitalité. Mais voyez plutôt le monastère qui se profile enfin, pour demeurer à jamais inscrit dans nos âmes ambulantes.

La Trappe de Notre-Dame de Mistassini nous apparaissait en effet et il faut dire qu'elle se présentait sous des dehors avantageux en attendant d'être invitants. Une haute construction de pierre surmontée d'un clocheton, percée de nombreuses fenêtres, toute moderne, encore que sérieuse d'aspect; située à peu de distance d'une rivière aux eaux noires et abondantes, coulant sur de lisses rochers; entourée de bosquets et de champs cultivés, ainsi que de dépendances bien ordonnées. Un chemin de sable nous conduisit à l'entrée, franchie d'un tour de roue rapide. Jadis, je serais arrivé par l'autre bout du terrain, traîné par quelque *Blond* ou *Charles-Eugène* indolent et traînard; au lieu de cela, c'est en voiture fermée, presque en « retraite fermée » roulante que j'arrive céans, entouré

d'un séminaire, d'une usine à pulpe et d'un chemin de fer soi-disant pacifique, qui est en même temps un monteur de bateaux à « tirants » variés, assemblage inquiétant et dont j'ai bien du mal à faire un tout homogène, comme disait M. Mackenzie King à la fin de la session. Mais pas de politique et mettons pied à terre avec d'indignes compagnons pour tâcher d'obtenir leur admission à la table des bons Pères.

Il est vrai que le Chauffeur y avait déjà pensé et qu'il mit une bonne grâce indiscutable à nous présenter tous au P. Hospitalier qui avait ouvert la porte toute grande. Toutes les arrivées se ressemblent lorsqu'on est bien reçu; mais le bon accueil religieux a quelque chose de plus complet, de plus achevé, que les meilleures fêtes de famille. Nous le sentîmes vivement lorsque le révérend Père Supérieur nous fit l'honneur de venir lui-même nous souhaiter la bienvenue, avec une bonne grâce et une dignité souriante qui nous mirent tous à l'aise. Il n'y avait plus qu'à attendre le signal de passer au réfectoire, et l'on attendit dans un petit parloir, le Trifluvien retournant à son bréviaire et le Batelier à sa méditation, tandis qu'un troisième chantonnait pour la centième fois :

*« Batelier, dit Lisette,  
Je voudrais passer l'eau,  
Mais je suis trop pauvrete  
Pour payer le bateau... »*

— Monsieur l'abbé, fit l'interpellé d'une voix meurtrière, veuillez me passer la portative machine à écrire dont il nous afflige depuis la gare de la rue Moreau et priez pour le repos de son âme, s'il prononce un mot de plus, car je la lui ramène sur l'occiput, nonobstant

tout contrat préalable allant à l'encontre; il y a des limites à la patience humaine et je ne puis plus supporter cette chanson-là. Au moins, s'il en avait deux, on pourrait faire la différence avec les maringouins qui nous pourchassent jusque céans...

— A table, Messieurs, ainsi que les journalistes, prononça le Chauffeur, diplomate exercé, et à qui le bon Frère hospitalier venait de faire signe; et nous nous trouvâmes bientôt devant un repas digne de nos plus belles espérances. Œufs frais, patates rondes et fermes, beurre exquis, fromage... mais gardons le silence sur les déportements de l'un de nous au chapitre fromage des Pères, fabriqué sur place et dont un bon quart de meule fut mangé ce soir-là. Bref, on fut vite restauré, et rassuré s'il y avait lieu, tandis que les plus bavards — il y en a toujours — tenaient avec le bon Père Supérieur une conversation pleine d'intérêt et féconde en renseignements sur la vie cistercienne dont nous faisons momentanément partie.

#### NOTES CISTERCIENNES

Quand le Batelier eut fini de manger du fromage, on nous invita à passer à la chapelle, où l'office du soir allait commencer. Nous dirons ici peu de choses de cet office, qui ne nous retint pas longtemps et où nous remarquâmes surtout la présence, au milieu des moines austères et graves, d'une trentaine de petits novices âgés de douze à quinze ans environ, également en robe de bure et capuchon. Ces jeunes gens récitaient aussi l'office, ou tout au moins suivaient ses gestes extérieurs, et il était amusant de les voir se plier

en deux, littéralement, les bras étendus en avant, au moment du *Gloria Patri*. A la vérité, les plus rapprochés en profitaient bien un peu pour tourner la tête de notre côté, et regarder curieusement au banc des étrangers. Mais qu'est-ce qu'un péché de désobéissance qui ne dure que le temps d'un *Gloria Patri*?... Le Père Supérieur ne dut pas leur en tenir un compte bien sévère et de toute façon ils n'avaient nullement l'air craintif d'enfants fréquemment repris de leur jeune exubérance. Nous sortîmes de là tout imprégnés du beau rythme et de la cadence soutenue de l'*Opus Dei* cistercien, c'est-à-dire exécuté selon l'étroite observance de la Règle de Saint-Benoît. C'était pour nous un premier contact avec un genre de vie fort différent de nos habitudes, et c'est avec plus de sérieux qu'à l'ordinaire que nous partîmes faire une promenade de digestion par les champs et les bois, pendant que Pères et novices se mettaient au lit pour la nuit.

Il n'était pas huit heures au soleil, celui-ci ayant disparu tout récemment derrière les arbres; le jour était atténué et adouci par les nuages qui se massaient au firmament. Quelques gouttes nous atteignirent même un peu plus tard, dont nous nous protégeâmes sous les feuilles de bouleaux et les sapins bordant la route, mais la nature était clémente et ne nous voulait pas de mal. Peut-être méditait-elle comme nous sur les spectacles nouveaux et pleins d'enseignements, qui venaient de nous être offerts.

— Vous direz ce que vous voudrez, disait l'un — soyons charitable — ce n'est pas une vie que d'être enfermés ainsi pour dire des prières, se coucher à huit heures, se lever à trois, manger des légumes toute l'année, sans jamais dire un mot à son voisin ni seule-

ment lire le numéro spécial du *Progrès du Saguenay* avec le portrait de la Chute-à-Caron.

— Et pourtant, fit une voix des Trois-Rivières sortant d'un petit corps qui flottait dans la route en guignant les framboises, pourtant, sans ces moines, et sans les monastères du moyen âge semblables à ceux-ci, il n'y aurait pas de *Progrès du Saguenay*, ni peut-être de progrès tout court, entendu dans le meilleur sens. Je veux dire que la vie monastique n'est pas inutile, même matériellement, et qu'il lui est dû beaucoup de la science et du confort dont jouit présentement l'humanité. Qui ne sait en effet que sans les moines bénédictins du moyen âge, le monde n'aurait rien conservé de son histoire ancienne et de ses plus précieuses traditions artistiques? J'ai voyagé en Italie, un peu à l'aventure et pauvrement, comme il convient pour bien voir et bien connaître, j'ai causé avec le peuple italien de la plaine et j'ai gravi les flancs sacrés du mont Cassin, au sommet duquel se trouve encore l'abbaye célèbre où saint Benoît fonda son ordre. C'est de là, peut-on dire, qu'est parti le mouvement de civilisation intellectuelle de l'Europe, et n'est-il pas typique que cette œuvre de paix ait dû se réfugier tout d'abord sur le pic le plus rude et le plus haut rocher? Toute l'Italie, du reste, est peuplée, sur ses sommets, de maisons de prière qui commencèrent par être des bastions de défense où se réfugiait le peuple. Il en descendit des flots de lumière et des torrents de charité, parce que le saint fondateur avait su donner au travail une place d'honneur dans la journée bénédictine. Je dis le travail, et non pas seulement la lecture, l'étude ou la composition, bien que ces dernières y trouvent aussi à se développer. Du reste, la règle est simple et ses grandes lignes faciles à comprendre : la

journée du moine se partage en trois œuvres : l'office divin, qui l'occupe six heures, en plusieurs fois; la lecture sainte, *lectio divina*, à laquelle il peut consacrer trois à cinq heures, selon l'époque; et le travail manuel, auquel il se livre, quatre, cinq ou même six heures durant; il reste une heure pour les repas; et vous voudriez qu'il ait le temps de défibrer un *steak* ou un jambon au clou de girofle?

— Ma foi, dit un autre, dans la pénombre qui montait et animait les arbres de gestes confus, ma foi, avec leur fromage, je renoncerais pour ma part au rosbif et au ragoût de pattes...

— Qui vous empêche d'essayer cela pour quelques mois? fit un autre marcheur que son silence inaccoutumé paraissait fatiguer; ça n'empêcherait de fonctionner ni le téléphone du Labrador, ni le train de Washington...

— J'essaierais peut-être! Mais je voudrais savoir pourquoi. Ces hommes à barbe et à capuchon que j'ai vus, après souper, se promener dans le jardin, ne disant mot à personne et ne regardant rien, vrai, j'ai de la misère à les digérer, je ne vois pas bien ce qu'ils font pour diminuer la dette nationale et recoudre la Constitution...

— Il faut pourtant admettre, reprit l'écho de la rue des Forges, qu'ils sont au moins aussi travailleurs que nous et autrement méritants devant Dieu. Quel est, en effet, le but de la vie qu'on mène ici, quelle en est la fin? Je réponds par les notes que j'ai prises tantôt dans un manuel qui traînait sur la table du parloir. « La vie cistercienne, y est-il dit, est essentiellement la recherche de la vie chrétienne dans sa perfection. Saint Benoît ne veut pour son disciple que la *vie chrétienne* pleinement épanouie, ni plus ni moins ». « La règle

de Saint-Benoît, a dit Bossuet, est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile ». Et si vous demandez pourquoi ces hommes sont ici, je réponds que c'est parce qu'ils ont entendu l'appel mystérieux, et que leur âme y a répondu courageusement. Écoutez plutôt les mots mêmes de cet appel qui sonne, dit un auteur, comme la proclamation d'un général : « A toi, dit saint Benoît, s'adresse ma parole; à toi, qui que tu sois, qui, renonçant à tes volontés propres, prends les armes de l'obéissance pour militer au service du Christ ». Forte parole, et qui mérite bien que nous la méditions tranquillement en nous-mêmes, tout en remerciant le Seigneur de nous avoir si heureusement amenés ici, pour enrichir nos âmes et nous faire pardonner bien des paroles inutiles dont certains d'entre nous...

— Faites votre coulepe si vous voulez, grogna une ombre, mais cessez de frapper dans mon estomac, remarquablement « dry » du reste, dans le moment. Et quand à méditer, je le veux bien, mais je vous préviens que je m'endors et que je rapplique au *pieu* sans plus tarder. Vous me réveillerez demain, je vous prie, à l'heure du fromage et du vin de bleuets...

Car telle est l'influence démoralisatrice des grandes métropoles sur l'âme faible de leurs citoyens. Les quatre compagnons revinrent à la porte du monastère et se rendirent silencieusement chacun à la chambre qu'on lui avait désignée; mais aucun d'eux n'aura-t-il le courage de chasser le sommeil au milieu de la nuit, et d'accompagner les Pères à l'office liturgique?

\*  
\*\*

Quelle meilleure fin de journée aurions-nous pu souhaiter que l'asile de paix et de silence qu'est le Prieuré de Notre-Dame de Mistassini? Quel meilleur refuge pour reprendre nos esprits et mettre un peu d'ordre dans les souvenirs accumulés depuis le matin surtout? Quel contraste avec la vie industrielle observée en plusieurs endroits et le calme ordonné qui nous entourait maintenant? Dans la chambre qui m'était dévolue je m'approchai de la fenêtre avec ce sentiment de familiarité attendrie qu'on éprouve en rentrant au pays de son enfance. Ce pays, je le connais si bien sans être jamais venu ici même, que mes yeux reconnaissent sans effort les moindres plis de son terrain, les traits les plus menus de son visage! Les champs allongés et larges sont frères de ceux de Saint-Bruno traversés ce matin, et de ceux de Normandin que nous verrons demain; et la forêt est, elle aussi, faite des mêmes essences un peu grêles de cette partie des Laurentides. Mais ce que je reconnais surtout, c'est le firmament et sa clarté limpide à la ligne d'horizon, clarté particulière à cette région et que celle de Montréal et même de Québec ne connaissent pas. Dans ma jeunesse attentive, je l'appelais déjà « magnétique » avec plus ou moins de justesse, essayant d'indiquer l'influence de la région polaire sur la couleur du temps de chez nous. Couleur impalpable et « incopiable » qui se réalise surtout à la fin de l'été, en septembre d'abord, qui revêt le jour d'une robe légère tissée par les grands espaces du nord et qui ne se peut retrouver plus au sud. Une lumière

diffusée, limpide et d'un bleu clair avoisinant la blancheur lactée et translucide que doivent connaître les explorateurs des pays arctiques. Elle dégage en tout cas une sorte d'appel irrésistible aux grandes rêveries et aux aspirations les plus instantes de la nostalgie humaine, de la faim d'infini qui nous attire tous vers le centre toujours pressenti et toujours inaccessible.

« Confins de la civilisation », peut-on dire avec un cliché assez banal; car il n'y a plus d'habitations, passé celle-ci ou à peu près. La forêt qui commence au delà de ces champs ne se termine plus qu'au domaine des glaces éternelles et de la neige silencieuse et vaste. Aussi éprouve-t-on que les religieux de la Trappe furent bien inspirés de s'établir ici, à la limite même de l'effort colonisateur des nôtres. Il convenait que le grand effort de survie canadienne qu'a été l'envahissement graduel du Lac-Saint-Jean par la croix et la charrue, se terminât en humble et puissante apothéose par le geste de prière et de labeur des moines de l'étroite observance de la règle bénédictine. La Trappe de Mistassini, tout au bout des deux régions agricoles séparées par le lac et qui se rejoignent en elle, c'est comme le crucifix aux mains du missionnaire, c'est comme le ciboire élevé entre celles du prêtre célébrant pour ses paroissiens; que le peuple amassé en vingt paroisses autour du grand lac poursuive donc en paix son rude labeur et le cours de sa vie : chacun de ses efforts est offert à mesure et sanctifié d'avance par l'offrande sacramentelle jour et nuit instituée ici. Jour et nuit, nous le verrons tantôt, car l'office liturgique reprendra son cours à trois heures de la nuit : dormons plus vite pour ménager nos forces afin d'y prendre part avec humilité.

Douceur de reposer dans un asile de paix d'où les soucis du monde sont exclus d'une main ferme et comme dédaigneuse! La foi et l'obéissance élevèrent ici la premièreasure, qui fut remplacée successivement par deux édifices plus convenables et maintenant le froid et la pluie au moins sont exclus du Prieuré. La clarté des étoiles entre dans ma chambre par une haute fenêtre et le sommeil reposant me visite à son tour. On fait des rêves légers, auxquels se mêlent confusément des bruits de pas glissants au dortoir et des sons de cloche discrète conviant les religieux à l'on ne sait quels exercices mystérieux. Puis les bruits se précisent un peu et se résument en un frapement discret mais formel à votre porte. C'est le temps de rêver avec effroi que vous êtes Trappiste depuis des années, et qu'il faudra répondre docilement *Deo Gratia* chaque matin de votre vie au *Benedicamus Domino* du moine implacable qui vous viendra réveiller. Mais rassurons-nous : celui qui frappe ainsi n'est autre que notre fidèle « aumônier particulier » qui s'est juré de me faire assister à la psalmodie liturgique, et qui n'en démordrait pas pour ajouter à sa taille une coudée, qui ne serait pas de trop. Présent! donc, et sautons à terre au milieu de la nuit étoilée. Les bouleaux et les trembles frissonnent à peine sous l'air rafraîchi; devant le monastère la rivière doit couler sombre et vive sur ses rochers lisses, et rejoindre à quelques milles d'ici la nappe d'eau infinie qui a déjà vu passer tant de générations. Allons implorer, pour ceux qui passent, Celui dont la parole ne passera pas.

Lumière discrète dans les couloirs et l'escalier conduisant à la chapelle revêtue d'ombre à peine tamisée, atténuée, par les reflets tremblotants de la lampe du sanctuaire, et parfois par un cierge allumé au centre

pour la lecture d'une antienne par un moine à la voix contenue. Les Pères sont là dans l'ombre pieuse et discrète, où seul notre banc fait une tache de lumière pour que nous puissions suivre les paroles latines de l'office canonial. On a même déposé ici à notre intention le livre d'heures imprimé en gros caractères noirs et rouges, d'un travail typographique admirable et portant le caractère cistercien dans ses moindres détails, y compris la déclaration de son lieu d'origine. *Cisterciensis*, ce mot s'affirme avec une sorte de légitime affection, mêlée d'un peu de contentement. Dans la plus grande humilité l'homme a besoin d'être fier de son cadre d'existence et de sa vocation particulière.

Les religieux sont divisés en deux groupes de chaque côté du chœur et les versets liturgiques se répondent déjà, bien rythmés par ces ombres qu'on devine plutôt qu'on ne les aperçoit, car l'office nocturne doit être récité dans l'obscurité. Nous en suivons le texte, mon compagnon et moi, autant qu'il est possible à mon ignorance; mais que ces strophes latines ont de saveur à être entendues ainsi, proprement scandées, sans coups de voix et sans affectation, mais nettement, humblement... une prière collective instante et nuancée à la fois de détachement, de confiance et de crainte, de repentir et de consolation. Essence absolue de l'imploration humaine s'élevant, du fond de la nuit, en voix impersonnelles et disciplinées comme le doivent être les chœurs célestes et les célestes milices. « Ni harpe ni flûte », disait déjà saint Jean Chrysostome des moines d'Antioche récitant les mêmes prières avec les mêmes mots sacrés. Ni harpe ni flûte qui rende une mélodie semblable à celle qui s'élève dans la solitude et le silence, de la bouche de ces hommes sanctifiés. Quand ils chantent en accord avec les Anges eux-

mêmes *Laudate Dominum de cœlis*, nous, gens de ce siècle, nous dormons, ou, dans un demi-réveil, nous pensons à nos chétifs desseins.

Chants liturgiques venus jusqu'à nous de la primitive Eglise, et qui nous survivront dans tous les cloîtres et dans tous les temps à venir! C'est l'effusion ardente de l'amour sacré dans sa plus haute expression, et de quelle intense poésie : « L'oiseau qui annonce le jour chante la lumière qui s'approche; celui qui réveille nos âmes, Jésus-Christ, nous appelle à la vie ». Le jour en effet va se lever bientôt, sur ce grand pays donné par le Seigneur à notre race il n'y a pas longtemps. J'entrevois rapidement le spectacle de l'activité diverse qui va se dérouler pendant cette journée autour du grand lac et dans trente paroisses; tant de cellules actives formant une ruche immense, tant de fatigue et d'efforts, tant de labeurs soucieux mais tant de protection aussi venue de la prière sacrée qui se récite ici avant même qu'à chaque autel le prêtre soit monté priant lui-même, pour son peuple avec autant d'ardeur et d'efficacité.

Le premier rayon du jour blanchit légèrement les fenêtres de la chapelle quand un religieux placé au centre, devant le livre aux lettres gothiques que soutient un ambon, commence d'une voix empreinte de respect le récit en latin d'une vie qui honore l'ordre de Cîteaux. A travers mon ignorance, je suis péniblement de l'oreille et de l'œil l'histoire d'un moine devenu Pape au douzième siècle sous le nom d'Eugène III, et dont la carrière fut féconde en grands événements, y compris la seconde croisade, dont il confia la direction à saint Bernard, autre gloire cistercienne. Et je commence à comprendre qu'un esprit de famille doux et fort règne en cette maison de paix,

dominé et consacré par l'éternelle Présence devant laquelle tous ces hommes consacrés marchent dans la vie brève,

*« Dans la paix du matin et la splendeur du soir,  
Portant leur âme haute ainsi qu'un ostensor ».*

#### PEUPLE CHRÉTIEN

Il n'est si bonne nuit qui ne prenne fin, et le déjeuner réunit de nouveau les quatre voyageurs à la table des Pères. Le bon accueil de ceux-ci continuait à se manifester par la frugale abondance des mets, et par la présence du Père Supérieur, plein de sollicitude à l'endroit de ceux qui avaient veillé et prié... et des autres qui n'en mangeaient pas moins. Il est vrai qu'ils s'étaient levés plus tôt et parlaient avec éloge de l'air pur du matin, qu'ils avaient déjà respiré. C'était porter l'esprit vers de belles promenades sur les terres en culture, où depuis longtemps les travailleurs nous avaient précédés. Dès notre lever, nous avons pu observer par la fenêtre le mouvement et l'activité des moines dans les champs environnants. Ce labeur ordonné et persistant nous expliquait déjà l'ampleur des résultats matériels obtenus ici, où le sable régnait autrefois en partie et ne rapportait rien qu'une réputation désavantageuse à cette partie de la région. On avait trouvé maladroit de la part des Pères de s'établir en ces sablières, vers 1890, lorsqu'ils y élevèrent leur première maison de bois. Ils durent recourir assez longtemps à la charité, mais bientôt leur action concertée sous la sage direction de Dom Pacôme, promu depuis à celle de l'Abbaye d'Oka, commença à vaincre les résis-

tances de la nature; le logement s'agrandit, la forêt s'éloigna, et la table des moines se vit ravitaillée avec plus de régularité. Nous le comprenons en parcourant avec deux ou trois d'entre eux, qui ont reçu pour cela licence de répondre à nos questions et de causer couramment, les champs les plus voisins du Prieuré, et les dépendances où s'abrite un cheptel de belle qualité. Je cause en marchant avec le père cellérier, ou gérant, dont les traits et la physionomie rappellent fortement — et pour cause — le journaliste canadien que je crois le premier de tous à notre époque, et qui est son frère. Mon compagnon trifluvien trotte de l'autre côté, de par le droit que lui confère la communauté du pays d'origine, et tous deux nous écoutons le père nous mettre au courant en phrases précises des travaux agricoles en cours sous nos yeux. Quand il arriva ici au sortir de ses études classiques, le Père fut mis un matin à faire la peinture des brouettes... En tout cas, il fut conduit à l'atelier de menuiserie où un confrère muet lui mit un pinceau dans la main, en face d'une roue en bois blanc qu'il fallait badigeonner. Joli travail pour un bachelier! Il paraît qu'on s'y fait, puisqu'il est aujourd'hui responsable de tout ce qui est d'ordre matériel dans le monastère. Encore un dont le sens pratique ne demandait qu'à se manifester lorsque besoin en serait.

Nos petits novices sont à l'œuvre, arrachant des mauvaises herbes dans les rangs de légumes et les apportant en tas, par mouvements ordonnés et libres, et sans prononcer un mot. Ce silence monastique à leur âge nous inquiète un peu mais on nous rassure vite, et du reste ces enfants ont l'air parfaitement à l'aise et heureux de leur sort. De fréquentes périodes de conversation leur donnent tout repos, si toutefois le silence les fatigue, et plus joyeux gamins ne pour-

raient se trouver. Nous évaluons du regard les belles moissons qui s'annoncent et revenons vers les dépendances, où on nous fait voir un poulailler modèle, les écuries, étables, batteries et remises largement éclairées et aérées, bref une sorte de ferme expérimentale qui nous rappelle par bien des points celle de la capitale fédérale que nous connaissons bien. Mais quelle superbe leçon de choses pour les cultivateurs environnants, qu'une exploitation de cette qualité à portée de leur observation! Les bons effets doivent s'en faire sentir tout autour et dans un rayon fort étendu.

Nous le constaterons bientôt, puisqu'il faut absolument remercier nos hôtes aimables et généreux et continuer notre course aventureuse autour du grand lac... toujours invisible. C'est vers dix heures du matin qu'ayant pris congé du bon père Supérieur et de ses compagnons, nous « tournons bride » vers Saint-Méthode et Normandin, nos objectifs immédiats.

Nous venons d'accomplir à peu près la moitié du tour du Lac, c'est-à-dire qu'une distance égale nous reste à parcourir avant de retrouver la bifurcation de Saint-Bruno, passée hier matin. Pour le moment nous quittons la région forestière que nous traversons depuis Péribonka, et nous entrons, j'allais dire « toutes voiles dehors », dans la grande plaine d'alluvion qui loge à l'aise une demi-douzaine de belles paroisses essentiellement agricoles : Albanel, Normandin, Notre-Dame de la Doré, Saint-Méthode, d'autres encore dont nous sépare la rivière Mistassini qui court à notre droite, et n'a pas moins de trois milles de largeur à son arrivée dans le lac. Mais nous faisons dans ce pays illimité une entrée impressionnante; c'est prendre le trajet par son côté le plus avantageux.

Aller de Roberval et Saint-Félicien vers Mistassini,

c'est aller progressivement et par nuances de peuplement, mais déboucher de Mistassini en automobile pour courir vivement dans les clairs espaces du grand plateau du « haut du lac », c'est une vraie surprise et une étreignante révélation. C'est que l'agriculture règne ici triomphalement et que l'œil ne voit partout que fermes et moissons, sans rien qui l'arrête jusqu'à la ligne d'horizon : de quoi nourrir abondamment un peuple patriarcal de dix ou quinze mille âmes avec des troupeaux illimités. On atteint d'abord Saint-Méthode, qui me semblait si loin jadis, si loin que je n'y étais jamais venu et que les colons qui en « descendaient », pour leurs achats ou leurs affaires de banque, me semblaient doués d'une incroyable énergie. On traverse aujourd'hui sans s'arrêter leur coquet village et les champs plats qui l'entourent, et l'on met le cap sur Normandin, dont la grande église neuve élève là-bas ses deux flèches élancées, tout au milieu d'un véritable océan de champs, de routes et de maisons dispersées comme d'un geste large et confiant. On ne saurait imaginer plus beau pays pour l'agriculture, d'ensemble, de coup d'œil étendu, offrant une plus complète récapitulation de ce que peut être un pays voué aux belles récoltes et aux riches paroisses. La route court par angles droits entre des champs de grande dimension rappelant quelque peu les prairies de l'ouest canadien par le nombre limité des fermes, chaque maison paraissant commander à d'étonnantes étendues de terrain en culture. Mais ce qui frappe surtout, c'est la sensation d'espace, le dessin ferme, le jet allongé et lointain des terres, qui appelaient depuis la Création le laboureur comme d'un appel cosmique, et qui l'ont vu venir enfin, il y a un demi-siècle, âpre et digne, robuste et joyeux devant tant de belle terre et de si heureuses

promesses pour la génération poussant autour de sa table rustique. Mais n'allons pas oublier le point de mire central du paysage pastoral qu'offre l'entrée en Normandin, dès quinze ou vingt milles avant qu'on n'en approche vraiment.

Ce point de mire, encore une fois, n'est autre que l'église admirablement conçue et située de Saint-Cyrille de Normandin, placée au centre même, semble-t-il, d'une plaine qui doit avoir soixante milles de pourtour. Bâtie à même le granit rougeâtre, qui a servi à deux autres églises que nous verrons plus loin ainsi qu'au massif et imposant Palais de justice de Roberval, l'église de Normandin offre au regard une masse scintillante au soleil, que surmontent deux flèches élégantes et hautes, auxquelles nos yeux exigeants d'Européens entraînés, tous quatre que nous sommes, n'ont vraiment rien trouvé à reprendre.

— Il n'y a qu'une comparaison possible, s'est écrié le Trifluvien, dont les souvenirs sont tous frais; c'est la Beauce française et la cathédrale de Chartres, proportions gardées bien entendu. Mais ce pays vaste, et qui serait, qui devait être un peu monotone autrefois, il se voit maintenant complété, expliqué, soulevé, il vit et il parle, il exprime son âme, il regarde vers les clochers et ceux-ci lui répondent de leur geste superbe, qui n'a rien de retenu, de « ménagé », de mesquin. Encore une fois, c'est Notre-Dame de Chartres bénissant la Beauce dans les vers paysans, c'est-à-dire puissants et nobles, de Charles Péguy. Et notre ami, qui a des lettres, demanda un arrêt de la voiture et nous descendîmes contempler à loisir, tandis qu'il nous récitait d'une voix contenue, mais vibrante, les beaux vers de Péguy à la cathédrale française aux deux tours élancées surmontant la plaine de Beauce :

*Etoile de la mer, voici la lourde nappe  
Et la profonde houle et l'océan des blés  
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,  
Voici votre regard sur cette immense chappe.*

*Etoile du matin, inaccessible reine,  
Voici que nous marchons vers votre illustre cour  
Et voici le plateau de notre pauvre amour,  
Et voici l'océan de notre immense peine.*

*Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.  
De loin en loin surnage un chapelet de meules,  
Rondes comme des tours, opulentes et seules  
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.*

*Tour de David, voici votre tour beauceronne.  
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté  
Vers un ciel de clémence et de sérénité,  
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.*

*C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,  
Qui ne fanera point au soleil de septembre,  
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,  
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.*

*C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,  
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,  
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.*

Les beaux vers, fîmes-nous, et les justes pensées!  
L'Indigène exhiba une brochure et dit à ses  
compagnons :

Pendant que vous pétenez à *full Peg Top*, comme  
dirait le figaro de Chicoutimi, et que vous vous pré-  
lassez dans un hôtel moderne, à deux pas d'une église  
monumentale dominant une petite ville tout à fait

dernier cri, dont les citoyens circulent comme nous en rapides limousines, laissez-moi vous lire une page d'un livre que j'ai trouvé, et qui raconte comment l'on venait au Lac Saint-Jean, aux premiers temps de sa colonisation, il y a cinquante ans environ : c'est l'abbé Provancher qui parle, dans la belle biographie que vient de lui consacrer M. l'abbé V.-A. Huard.

*« Le steamer vous dépose à Saint-Alphonse dans la Grande-Baie, vous prenez là la voiture pour vous rendre au Portage-des-Roches, au pied du Lac Kinogami, distant de cinq lieues et demie. Mais ici il faut échanger la charrette pour la « barge » ou le canot d'écorce. Et, pour peu que le vent souffle tant soit peu du nord-ouest, il vous faudra attendre la nuit pour avoir le calme. Car quelque robustes et exercés que soient les canotiers, ils sont impuissants à lutter durant six lieues, longueur du Lac Kinogami, contre un vent debout : heureux alors si un orage ou le froid de la nuit ne vous force pas à relâcher à la pointe de Cascouïa pour aller demander l'hospitalité au père Cyriac, dans sa cabane d'écorce. Il y a sans doute du piquant et du pittoresque, pour un touriste, à aller chercher le couvert sous le wigwam indien; et la voix nasillarde des vierges des bois, répétant leur cantique sous le toit d'écorce, à la lueur d'une flamme pétillante, flattera plus agréablement son oreille que les plus savantes symphonies de nos célébrités musicales... Mais disons adieu au père Cyriac, à sa vieille Montagnaise et à ses quatre grandes filles, et continuons notre navigation...*

— Pardon, interrompit le Batelier, vous dites quatre grandes filles? Comment se fait-il qu'un si beau troupeau ait échappé à notre attention? Est-ce que Cas-

couïa se trouve sur le reste de notre itinéraire, et combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour s'y rendre?

— Je suis au regret, fit le chauffeur, mais la prudence professionnelle, que vous voulez bien me reconnaître, m'empêche absolument de vous y conduire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— C'est parce que « casse-cou y a », fit le chauffeur en ranimant son *Peg Top*.

Et la séance fut levée pour mettre le cap sur Roberval, en passant par la Pointe-Bleue, après avoir parcouru la paroisse de Saint-Prime sur une longueur d'environ neuf à dix milles, par son troisième rang, d'abord, qui s'arc-boute au Rang Double de Saint-Félicien, puis en angle droit vers le rang de l'église, qui a lui-même deux bonnes lieues de longueur. Et c'est un défilé en vitesse entre deux séries de belles fermes jusqu'à l'église, haut perchée au bout du rang, en beau granit rougeâtre scintillant, puis vers le « Cran des Sauvages » comme il s'appelait jadis, d'où la vue est si étendue que nous pourrions, nous y arrêtant, refaire du regard tout le trajet accompli depuis Normandin. Mais voici bien le moment de faire une autre lecture et de méditer sur les changements accomplis ici par le courage de nos prédécesseurs. Et l'Indigène de produire une autre brochure intitulée « Lettre sur le Saguenay » par M. Boucher de la Bruère, surintendant de l'Instruction publique, voyageant par ici en 1880 :

*« Notre intention était de coucher à Saint-Félicien, sur les bords de la rivière Ashuapmouchouan, et nous ne fîmes que passer à la Pointe-Bleue.*

*« Près de la Pointe est située la Réserve des Sauvages, sur les rives du lac. A peu près aux deux tiers de*

cette réserve se trouve une colline connue sous le nom de « Cran des Sauvages ». De cette hauteur, la vue découvre une plaine immense parfaitement unie, et mes compagnons et moi nous débarquâmes de voiture pour contempler ce riche domaine. A nos pieds s'étendait la belle et fertile paroisse de Saint-Prime, et c'est alors surtout qu'on s'extasia sur la grande vallée du Lac Saint-Jean et les ressources qu'elle peut offrir à l'agriculture...

« Quand cette vallée sera défrichée, le Père Lacasse n'hésite pas à dire que, de ce promontoire, l'œil nu pourra contempler les clochers de quarante églises élevées de toutes les parties du Lac à la gloire de Dieu ».

— Il allait bien, le Père Lacasse, observa le Tri-fluvien un peu railleur, mais dites-nous, nos voyageurs anciens se rendirent-ils à Saint-Félicien ?

— Ecoutez plutôt et que la voix du passé vous aide à goûter pleinement les faveurs du présent :

« De Saint-Prime, nous nous rendîmes à Saint-Félicien, dans le canton Demeulles, sur les bords de l'Ashuapmouchouan qui, à cet endroit, a une largeur de douze arpents. Ce nom indien signifie « là où l'on guette l'original ». C'est une belle grande rivière qui a été explorée à plus de cent milles de son embouchure ».

— Ça lui apprendra, grogna le batelier, qui pensait au père Cyriac.

« A quatre heures du matin, continue notre auteur, M. Euloge Mènard, qui se multipliait pour nous rendre

*le voyage agréable, sonna le réveil, et, à cinq heures, nous traversions la rivière en bac pour nous diriger vers Normandin... où nous pénétrâmes par le chemin de colonisation... A dix heures du matin, les hourras des défricheurs accueillirent notre arrivée et nous prîmes un succulent déjeuner sous la tente, car il n'y a pas de maison en cet endroit... ».*

— Comment, pas de maisons, fit l'un des trois, mais nous y avons vu une église de trois cent mille piastres ce matin, vous avez bien assez déclamé dans cet océan de fermes, de blé et de pacages. Je vous entends encore :

*Tour de David, voici votre tour beauceronne  
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté  
Vers un ciel de clémence et de sérénité...  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée...*

— Pointe-Bleue! annonça tout à coup le chauffeur, comme nous débouchions de la forêt traversée depuis un bon quart d'heure, et pendant lequel nos voyageurs s'étaient reposés dans le silence et l'observation. On avait bien fait une escale de quelques minutes pour prendre contact avec une escouade d'ouvriers réparant la ligne téléphonique; et notre propre Chauffeur n'est-il pas à la fois gérant et propriétaire de ces fils et poteaux sur une longueur totale de cinq cents milles? Il est vrai qu'à un arrêt récent où il avait appelé son bureau de Chicoutimi — 75 milles environ — la jeune préposée ne reconnaissant pas la voix du « patron suprême » lui avait fermement réclamé ses quinze sous de tarif. Et cela ne rappelait-il pas la légende du Petit Caporal arrêté par un conscrit fidèle et formaliste?

*Halte-là, qui vive? s'écrie le militaire,  
Halte-là, qui vive? vous ne passerez pas!*

Encore un chant français que les bonnes gens d'ici m'ont appris sans que je le leur demande. On ne saura jamais le nombre et la qualité des airs de vieille France qui résistent au temps au plus creux des campagnes. Mais qu'avait donc le Batelier à se dresser ainsi à l'avant comme un cerf altéré flairant quelque torrent?

— Je vois le lac, il y a un lac, criait-il avec ivresse. Et le fait est que tous quatre nous étions déjà empoignés et rendus muets pas la grandeur du spectacle qui s'offrait à nos yeux.

Il n'y a pas d'endroit où le lac Saint-Jean offre un plus beau coup d'œil que vu du village de la Pointe-Bleue, réservé aux sauvages Montagnais.

« *A cette vue, écrivait l'abbé Provencher en 1880, une exclamation de surprise s'échappe de toutes les bouches : « Mais c'est une mer, une véritable mer! » Quel coup d'œil enchanteur! Qui croirait à un endroit nouveau? Cet horizon lointain qui se confond avec le firmament, cette onde tranquille qui a l'air de se délecter en se laissant pénétrer par les rayons du soleil, ces cultures si considérables, ces constructions rurales dénotant l'aisance... tout nous reporte ici à nos anciennes paroisses des bords du Saint-Laurent ».*

L'éloquent abbé se trouvait alors placé ailleurs que nous et prenait contact avec la vue du Lac, toujours émouvante, à une quinzaine de milles d'ici en ligne droite au-dessus des eaux, voyant de la Pointe-aux-Trembles à la Pointe-Bleue, tandis que nous sommes

aujourd'hui à la Pointe Bleue, regardant vers la Pointe-aux-Trembles, rendue célèbre aussi par Arthur Buies et son ami Horace Dumais, savant averti et fine plume ainsi que bon arpenteur, à qui l'on doit le tracé du chemin de fer et de plusieurs routes locales. Mais essaierons-nous de rendre les sentiments de nos compagnons de route filant en roulotte aux bords mêmes de cette mer intérieure souriante et placide? Nous l'avons déjà dit, le caractère de cette nappe d'eau immense et de ses rives verdoyantes est essentiellement reposant et tranquille, sauf aux jours de nord-est, où les vagues se soulèvent et grondent avec une sauvage beauté. Nulle part elles ne sont plus fortes et plus belles qu'à la Pointe-Bleue, où elles se brisent contre les rochers parfois escarpés, à moins qu'elles n'ondulent dans les aulnes du rivage comme des tigres dans la jungle. Et le regard les suit à l'infini, se perdant à l'horizon lointain où elles se confondent avec les nuages légers ou pleurards; c'est l'âme du pays canadien dans la plus grande intensité d'aspect qu'on lui puisse connaître. Et quiconque a écouté ces voix profondes ou rempli ses yeux de ce sourire grandiose du Créateur n'en pourra plus déprendre son âme agrandie et charmée.

\*  
\* \*

Il faut avouer que la variété et la diversité des impressions ne manquaient pas à notre voyage. La tête encore pleine des visions forestières de Péribonka, monastiques de Mistassini, vastes et étendues de Normandin, énergiques et progressives de Saint-Félicien, fières et aisées de Saint-Prime, voici que nous débou-

chions soudain au bord de la mer et dans une grosse bourgade de sauvages Montagnais!

En effet, tout dans ce village étonnait nos regards et se révélait différent de ce qu'on voit d'ordinaire, en pays canadien. Maisons et tentes nombreuses dressées çà et là à l'ombre de bosquets de bouleaux ou d'épinettes, laissant voir des familles aux traits bronzés, diversement occupées : hommes nonchalamment étendus, femmes accroupies et montrant des visages aux traits camus, relevés de cheveux de jais roulés en boudin près des oreilles; enfants nombreux gambadant en grappes ou lançant des flèches d'un arc assuré sur quelque cible; jeunes gens conférant par groupes, filles un peu épaisses parfois mais fort alertes et d'une gaieté toujours prête à éclater, même aux dépens de l'étranger, une fois qu'il a passé. N'oublions pas les jeunes mamans, dont plusieurs portent le dernier-né accroché sur leur dos — mode qui les apparente aux Esquimaudes de l'extrême-nord, qu'elles rejoignent sans doute à la saison d'hiver. Car toute cette population, de quatre ou cinq cents âmes environ, est nomade et ne revient à la Pointe-Bleue qu'au printemps, après avoir passé l'hiver à chasser le gibier sur d'immenses étendues de territoire allant jusqu'au lac Mistachini, à la région de Chibougamou et celle de la baie James. Que si le lecteur croit qu'il n'existe plus de Montagnais authentiques et pur-sang, il est dans le cas de deux de nos voyageurs, qui étaient sous la même impression... avant d'avoir vu. Les Montagnais du Lac Saint-Jean sont de purs Montagnais; ce ne sont pas des métis, et il n'en est que plus intéressant de les regarder vivre, vivre de leurs rentes en cette saison de repos et de bonne paresse. On nomme telle famille d'entre eux, revenue le printemps

dernier avec des fourrures valant plus de cinq mille piastres, et ce chiffre n'est ni très rare, ni le plus élevé qu'on mentionne.

— Mais alors, ils sont riches? nous demandera-t-on.

On est toujours riche... quand on croit l'être. La vérité, c'est que l'Indien reste le plus souvent un grand enfant, peu calculateur et indifférent aux problèmes de demain, pourvu qu'il ait bien mangé aujourd'hui. Il faut que les Pères — en l'espèce les Oblats de Marie-Immaculée, qui desservent le village et y ont élevé une belle maison de retraite pour leurs anciens — lui fassent une morale constante, soutenus du reste par l'État et son consciencieux représentant, M. Armand Tessier, ancien journaliste à Chicoutimi et à Roberval, et dévoué de vieille date à tous les intérêts du royaume du Saguenay. Deux membres de la police fédérale prêtent à l'agent surnommé l'appui de la force basée sur la bienveillance et la modération, de sorte que la situation, morale et matérielle de la colonie, est meilleure qu'autrefois et généralement satisfaisante.

— Ils ont bon goût pour se placer, en tout cas, fit l'un de nous, comme la *Buick* courait sur une route de tuf durci; quel magnifique coup d'œil!

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Chauffeur, demanda l'Indigène, que ce spectacle ressemble à celui que la Gaspésie nous offrait à tous deux il y a quelques années, alors que vous me conduisiez avec la même amabilité jusqu'au rocher immuable de Percé? Cette route jetée le long des eaux et s'élevant parfois, pour redescendre, c'est un peu Port-Daniel et Grande-Rivière qu'elle évoque à nos yeux...

— L'an prochain à Paspébiac? s'exclama le Trifluvien toujours enthousiaste.

— En attendant, voici Roberval, la ville sainte de

notre ami, fit le Chauffeur; saluez du même regard l'Île-aux-Couleuvres, la Pointe-aux-Trembles et la chute Ouatouchouan tout au fond d'une baie à la ligne douce et régulière qui évoque souvent des comparaisons, peut-être un peu hardies, avec la baie de Naples. Qu'en dites-vous, Batelier devenu muet?

Il y avait vraiment de quoi rester silencieux et regarder, comme on dit, de tous ses yeux. L'arrivée à Roberval, par l'une ou l'autre extrémité, a quelque chose d'inattendu et de saisissant qui tient, croyons-nous, à deux causes principales : la beauté du site et la sensation de distance par rapport au reste de la province. On se sent tellement éloigné du fleuve, de Québec et du centre géographique, que l'étonnement est grand de trouver ici autre chose que des terres en friche. Mais c'est toute une petite ville qui s'étend sous nos yeux, à un mille ou deux de distance, dans un cadre de verdure épais et soyeux; et les eaux argentées du grand lac la baignent étroitement, comme affectueusement. On aperçoit d'abord les édifices publics, qui étonnent par leur nombre et leur importance; banques, collège et le Palais de justice quadrangulaire et massif, dont le maire qui en conçut et dirigea la construction jusqu'à mi-hauteur environ, me disait plaisamment — et paternellement : « Voilà mon monument! » et qui mourut deux semaines plus tard. Le grand couvent de l'École normale des Dames Ursulines, dont l'œuvre est pour cette région un inestimable bienfait de la Providence; l'église, chère aux anciens, bien que vieille et achevant sa carrière, entre le lac et le champs des morts; l'Hôtel-Dieu Saint-Michel, ainsi nommé en l'honneur de Monseigneur l'Evêque de Chicoutimi, à la sollicitude constante et généreuse pour ses ouailles du lac; hôtels, riches

résidences, terrain d'exposition. Bref, que dirons-nous encore? L'esprit a besoin de repos et de recul pour se rendre bien compte de sa surprise à rencontrer un tel développement à pareille distance de la vallée laurentienne. Nulle part ailleurs, peut-on dire, le succès n'a été si complet, si éclatant, de l'instinctif et magnifique effort d'accrochement au sol de la race canadienne cherchant sa survivance et sa destinée.

C'est ici le chef-lieu et nous allions dire la synthèse, la récapitulation de tout ce que nous avons vu en ces deux jours. Notre-Dame du Lac Saint-Jean ou Roberval, résume par sa situation centrale et les services qu'elle rend, la vie active et diversifiée qui se manifeste tout autour du grand lac étendu à ses pieds. De Péribonka et de Taillon, perdus dans la ligne bleue de l'horizon opposé, des bateaux et des trains amènent ici les clients des services publics essentiels : enregistrement, affaires juridiques, banques, institutions d'enseignement, industries locales, etc., etc. La population stable est pour la plupart établie ici depuis deux ou trois générations et ne souhaite que d'y rester. Jusqu'aux Etats-Unis, sans oublier les centres industriels du Saint-Maurice, on trouve d'anciens résidents du Lac s'enquérant anxieusement si les affaires reprennent et si l'on pourrait y revenir avec chances de succès et de stabilité. Cette masse d'eau démesurée et cette vie homogène, différente, concentrée, et tout imprégnée de sociabilité cordiale, exercent sur l'âme des humains qui l'habitent ou l'approchent une attraction, une fascination qui a quelque chose de magnétique et relève des forces irrésistibles de la nature.

Il n'y a plus qu'à espérer que les grandes choses qui s'accomplissent de l'autre côté du lac, dans le domaine industriel, n'aient sur ce côté-ci que des répercussions

favorables, que la population agricole ne se transforme pas à son détriment, et qu'elle n'y soit pas poussée malencontreusement par une hausse exagérée du niveau des eaux du Lac, qui a déjà quelque chose d'inquiétant.

#### ON BOUCLE!

Tout passe et prend fin, même le tour du Lac Saint-Jean et les soupers au Château-Roberval; les sept heures du soir virent nos quatre compagnons réintégrer la roulotte quasi magique et rouler comme devant sur les bords du grand lac. Entrés dans Roberval par le côté ouest, nous en sortions, un mille plus loin, par l'extrémité opposée, car cette petite ville se ressent encore de n'avoir été d'abord qu'un ruban de maisons suivant de près la rive. Elle s'est élargie d'importance depuis ce temps-là! Quittons-la cependant, non sans admirer en passant le site de la vieille église, sur un plateau qui regarde le lac et d'où le regard embrasse toute la baie qui va jusqu'à Saint-Jérôme et comprend Chambord et la Pointe-aux-Trembles dont nous avons déjà parlé, de même que l'Île-aux-Couleuvres, posée à trois milles en face de l'église. Cette partie de la route qui va de Roberval à Saint-Jérôme, soit vingt milles environ, est d'une particulière beauté ainsi que nous pouvions le constater à chaque instant. Cette grande ligne d'horizon tracée comme d'un coup de crayon sûr et large autour des flots ensoleillés, on éprouve une sorte d'enivrement à la suivre, les poumons rafraîchis par les brises lacustres. Les terres s'élèvent doucement vers les monts modérés dont la chaîne court se perdre vers le nord, et la rare pureté

de l'air, plus grande encore en septembre cependant, fait valoir les moindres beautés du rivage, de l'île un peu lointaine, et des fermes de l'« Anse », ainsi qu'on appelle cette partie de la paroisse. Les voyageurs qui viennent de la direction de Chicoutimi sont d'accord à donner la palme de l'agrément à cette partie du trajet qui commence pour eux vers Saint-Jérôme, en direction du haut du Lac, que nous venons de traverser. C'est le repos des yeux et le dilatement de la poitrine et de l'âme. A l'heure où nous courons autour du grand demi-cercle humide, les jeux de la lumière y sont variés et indescriptibles; parfois c'est un miroir immuable et placide, et parfois une brise venue du large irise les eaux en leur faisant refléter les nuances délicates sorties du mélange des rayons du soleil couchant avec les nuages légers, qui flottent dans l'atmosphère supérieure, avec une lenteur pleine de grâce et de nonchalance. J'ai souvenir d'un effort de description de cette heure au Lac Saint-Jean qui fut tenté il y a environ vingt ans, par le romancier Léon de Tinseau, dans une publication parisienne appelée « La Revue Idéliste », où le sympathique voyageur disait renoncer à rendre les nuances et les jeux de lumière qui se donnent cours sur les eaux du lac, parfois à de grandes distances et parfois à vos pieds même. Une bienveillante hospitalité me permet de dire qu'il en est de même au presbytère de Roberval, quelque peu menacé aujourd'hui, où l'on peut jouir chaque soir d'été d'un spectacle grandiose et varié qui garde tout son attrait, toute sa force saisissante, même au retour d'un voyage outre-Atlantique. Soit dit en passant, toute beauté dépend un peu de celui qui la contemple, et qui dira que le charme certain de la Côte d'Azur, par exemple, opère de la

même façon sur l'âme d'un Parisien échappé au ruisseau argenté de la Seine, et celle d'un Québécois dont le voyage a commencé par une suite fournie de paysages pleins de grandeur? Tout est relatif... mais que l'île-aux-Couleuvres est verdoyante et gracieusement posée dans son humide écrin, à trois milles du bord!

On n'y trouve plus guère des reptiles qui lui donnent son nom un peu inquiétant, mais l'abbé Provancher, qui la visita en 1878, y découvrit bien autre chose : « Quelques jeunes gens, dit-il, étant venus nous proposer dans l'après-midi, une promenade en canot à l'île-aux-Couleuvres, nous nous empressâmes d'accepter la proposition, tant pour jouir plus à l'aise de la vue du lac que dans l'espoir de faire sur l'île de nouvelles captures (entomologiques). Après vingt-cinq minutes seulement de navigation en canot d'écorce, nous avons franchi les trois milles qui séparent cette île de la terre ferme. Nous avons à peine mis le pied sur la grève que nous pouvions prendre par douzaines des fossiles de plusieurs espèces, particulièrement de corallifères, parmi les cailloux roulés, amoncelés par les flots... Nous avons formé le plan de prendre une liste exacte de toutes les plantes que porte cette île, mais nous avons compté sans ses habitants. Ses habitants... des insectes, des cousins aux propensions les plus sanguinaires que nous ayons encore jamais rencontrés. Ils étaient tellement nombreux et acharnés à nous poursuivre... qu'en nous touchant ils nous avaient déjà piqués. C'était à tel point que nos compagnons, qui s'étaient déjà engagés dans le bord des branches pour y cueillir des cerises, furent forcés de lâcher prise aussitôt et de venir s'exposer au grand air de la grève pour se défendre avec plus d'avantage. Aussi, à peine avons-nous une dizaine de noms d'insectes sur notre

calepin que nous nous vîmes obligés de cesser notre travail... et une demi-heure après, nous touchions l'endroit de notre départ ».

— Et après cela, fit le Batelier, il viendra encore nous vanter les vertus et l'hospitalité de la population du Lac Saint-Jean!

— Plaignez-vous, fit l'Indigène, ingrat citadin, qui n'avez pas encore fini de digérer les fèves au lard qui sortaient ruisselantes du four, au troisième rang de Saint-Prime, et qui vous ont guéri à jamais de votre scepticisme... gastronomique, dirai-je! Mais saluez Val-Jalbert et son usine à pâte de bois, mue par la plus belle chute de la province, avec ses trois sauts gracieux et écumants. Usine bâtie par feu Damase Jalbert et acquise plus tard par M. Dubuc, le financier-industriel éminent qui nous a si aimablement reçus à Chicoutimi, et dont le fils... mais paix à sa modestie et ne troublons pas le soin qu'il prend de nos existences. Et que vous semble du lac, aperçu de cette hauteur, avec la Ouiatchouan qui se jette en son sein sans le troubler beaucoup?

Mais à quoi bon tenter de rendre ce qui échappe aux paroles humaines? Traversons donc Chambord, belle paroisse et coquet village, sans seulement saluer tant d'amis, de souvenirs et de sujets d'admiration qu'y rencontre le voyageur attentif aux qualités maîtresses d'une population rurale, économe, frugale et solidement prospère. Glissons, c'est le terme qui convient, sur les huit ou dix milles qui séparent Chambord de Saint-Jérôme, toujours au long du Lac et toujours par une magie de nuances qui séparent chaque moment comme autant de dates différentes entre elles, et pensons à ce qu'était ce pays jadis, avant la voie ferrée et les pneus ballon. « Lorsqu'en 1861,

écrit encore M. Provancher, nous atteignîmes pour la première fois la rive du Lac Saint-Jean à Koushpigan, c'est-à-dire à l'endroit de la décharge de la Belle-Rivière, dans le lac, Saint-Jérôme n'existait pas encore, et le trajet entre Koushpigan et les quelques maisons constituant le « poste » de Métabetchouan ne se faisait qu'en canot sur le lac ou à pied sur sa rive; et aujourd'hui tous les rangs de cette paroisse nous montrent déjà des habitants prospères et vivant dans l'aisance ».

— Aujourd'hui, ils me paraissent vivre plutôt les pieds dans l'eau, fit un autre, en montrant certaines terres envahies par le lac, et je crains des dommages durs à évaluer...

— Hourra pour Koushpigan, fit le Trifluvien avec diplomatie; mais arrivons-nous déjà au « Poste » et quelle est cette usine imposée au regard au milieu de ces fermes à ne plus les compter?

— Desbiensville, fit le Chauffeur avec quelque ironie, car la ville est menue si la rivière est large.

— Nous traversons en ce moment un pont magnifique et fort élevé, à l'endroit même où pendant plus d'un demi-siècle les voyageurs ont dû s'arrêter sur la rive, appeler le bac, et l'attendre; en un mot, c'était l'un des obstacles majeurs de la route du Lac à Chicoutimi, et qui disait « le Poste » disait aussi l'étape, souvent rude et longue. C'est également ici le lieu sacré par le souvenir des premiers missionnaires, établis tout auprès de l'embouchure de la Métabetchouan, que nous venons de traverser si orgueilleusement. On y conserve pieusement ces traces, qui étaient déjà vieilles, lorsque le Père Laure en faisait mention à son supérieur, dans une lettre datée de « Chek8timi, le 13<sup>e</sup> de mars 1730 ». Parlant d'abord

du « Saguené », « ce fleuve, dit-il, prenant sa source au lac Piék8agami, que le Père de Crespieuil, dont les sueurs apostoliques ont arrosé durant trente ans les bois d'alentour, nomma Lac Saint-Jean... Il n'est pas profond, et dans l'été ses eaux extrêmement basses découvrent une belle grève de sable fin... Une partie de l'ancien établissement des missionnaires y subsiste encore, où l'on voit qu'il y avait un grand jardin et une chapelle, où fut enterré notre frère Malherbe, sur la fosse duquel j'ai fait planter une croix ».

— C'est bien beau de sa part, dit quelqu'un, et vous dites que c'était en 1730? Voilà qui ne nous rajeunit guère... Mais il me semble en avoir déjà entendu parler, en effet : « Enfin, Malherbe vint... ».

— Voire, mais écoutez la suite de la lettre du Père Laure : « Cette rivière industrielle se précipite dans le Lac Saint-Jean comme plusieurs autres qui viennent de la hauteur des terres et que fournit le Lac Ka8itchi8it.

— Ka-8-quoi? Ah! Epargnez-nous! Chauffeur, passez-moi la barre de fer!

— Koushpigan! annonça le Chauffeur avec un grand flegme. Ayant quitté le village industriel qui s'est élevé autour de l'usine à pâte chimique du *Montreal Star* et qui perpétue le nom d'un estimable industriel défunt, Louis Desbiens, nous avons atteint les lumières électriques et les belles maisons de la petite ville de Saint-Jérôme, qui fut toujours coquette et active. Quittant ici la rive du Lac, nous courions maintenant à travers la campagne, vers Hébertville et Chicoutimi, ce qui mettait fin à notre grande excursion. En gare d'Hébertville, deux des voyageurs prirent congé pour monter dans le train et nous jetterons un voile discret sur les effusions mélancoliques de cette séparation. Aussi

bien avons-nous abusé de la patience de nos lecteurs, et prendrons-nous aussi congé d'eux, sans toutefois oser promettre trop formellement de faire mieux ou d'être plus court une autre fois...

---

II

LETTRE A L'AMI LOINTAIN QUI ÉTUDIAIT  
A ROME

*A Monsieur l'abbé Albert Tessier, prêtre  
au Séminaire des Trois-Rivières.*

*Mon cher ami, je veux vous dire que j'ai tenu hier la promesse que je vous avais faite sur le mont Pincio, d'aller au village qui vous a vu naître, saluer ceux qui vous sont si chers. A vrai dire, j'avais regretté un peu, depuis, cette promesse échappée à l'émotion romaine, et qui se nuançait ce jour-là d'un tel parfum de bonne amitié.*

*Cent milles de distance canadienne lorsqu'on est à Rome et qu'on pense au pays, peuvent paraître négligeables et se franchir en un saut... d'imagination. Mais c'est autre chose quand vient le moment de l'accomplir, et que les multiples occupations de la vie courante, même très courante, vous environnent de leur réseau tenace.*

*Il fallait quelque chose d'imprévu, une cause fortuite, échappant à mes courtes vues, et comme vous pensez bien, ce déclenchement n'a pas manqué de se produire. Ce fut d'abord une aimable lettre d'inv-*

tation, rédigée en des termes d'une précision, d'une décision aussi, qui me rappelèrent fortement votre propre manière : « Tel jour et telle heure, me disait-on, on vous attendra à la gare ». Voilà une famille, si j'ose le dire en tout respect, où l'on sait vouloir et exprimer nettement ce qu'on veut. Mais comment m'arranger pour ne pas désappointer tant d'obligeance et d'hospitalité? Aller à Sainte-Anne de la Pérade! Comme si je n'avais pas, en sus de mes travaux, six raisons péremptaires, d'ordre paternel, de rester à mon foyer, surtout après une si longue absence!

Mais la vie est un rêve... « Marche! marche! »

Un voyage à Québec, que je crus nécessaire, s'imposa soudainement, et sur lequel je découvris que pouvait se greffer le premier projet.

Et je me lançai une fois de plus sur les grandes routes de fer. Je ne dis pas que je n'y trouvai aucun plaisir, et que le roulement ferroviaire soit antipathique à mon tempérament, qui me vaut parfois quelques taquineries. Ce n'est pourtant pas moi qui ai inventé les chemins de fer et les bateaux!

J'ai revu les villages paisibles posés au bord du fleuve, et devant l'un des plus beaux, à la vue de l'église à haute façade ouvragée, au portail gothique en renforcement aérien, je suis descendu, en songeant à vous, cher ami, qui battez ces temps-ci, d'un pied rapide et d'un cœur nostalgique, les grandes routes de France et d'Italie. Hélas! ce sont toujours les autres, au début de la vie, qui revoient nos maisons, et serrent les mains qui nous aidèrent à grandir.

L'homme cher entre tous à qui vous devez le jour m'attendait comme il avait dit, et je n'eus pas de peine à retrouver la droite énergie de vos propres regards dans les traits de l'homme estimable qui s'en venait,

alerte, à ma rencontre. Nous avons parlé de vous avant que d'ouvrir la bouche, et deux cœurs battaient du même rythme, parce que vous avez mis de loin le vôtre entre les deux. Bienheureux le père d'un tel fils, dont les amis se lèvent et vont lui rendre hommage. Heureux le Canadien dont l'enfant grandit dans Rome, à l'étude et connaissance de Dieu et du passé. Je vous avais retrouvé dans la Ville-Eternelle, et j'allais aux côtés de votre père, dans la route chère à vos souvenirs d'enfance. Et je comprenais que vraiment mon voyage d'Europe était accompli pleinement.

Je sais bien que ce n'est pas moi que les arbres saluaient au passage, sous l'effort fraternel du vent un peu humide, mais plutôt votre âme de jeune lévite, qu'ils connaissent pour l'avoir vue passer ici souvent, d'abord avant l'auguste consécration qui vous a fait l'oint du Seigneur, puis, plus tard, quand vous vîntes célébrer le Sacrifice divin pour la première fois, dans le temple paroissial où priaient les familles en enviant la vôtre.

Les cloches ébranlaient les airs, habitués à caresser jadis votre visage d'enfant pieux, et la grande paroisse en habits de fêtes, était réunie en votre honneur. A son banc un homme vous regardait à travers un nuage où semblait revivre toute votre jeunesse à peine écoulée. On peut bien dire que deux âmes revivaient en ce moment en lui : la sienne et celle de la compagne trop tôt envolée aux célestes parvis, où vous la rejoindrez tous deux au jour de réunion marqué par le Seigneur.

Les arbres se disaient cela, monsieur l'abbé, pendant que j'accompagnais votre père dans la voiture que vous m'aviez prédite. Au même moment, sans doute, vous étiez agenouillé là-bas dans quelque sanctuaire de la mère-patrie. Mais que vous dirai-je?

L'humble et calme demeure, les hôtes unis et laborieux, le bébé babillard, premier d'une dynastie qui n'a sans doute pas fini de s'allonger vers l'avenir, les gâteries qu'on me réservait, votre souvenir partout présent, oui, votre « présence » filiale et sacerdotale, malgré l'absence, et qui me faisait penser à ce que me disait l'an dernier un autre modeste, mais orgueilleux, père d'un jeune prêtre de notre race : « Vous ne savez pas quelle place ça tient dans la maison, un prêtre : quand il est sorti, on dirait qu'il ne reste plus rien dans la maison ».

Oui, que dirai-je de plus? « J'ai revu le village et connu la maison! » vous me l'aviez décrite par votre émotion nostalgique, plus encore que par les mots qui l'exprimaient. Je vous suis reconnaissant de m'avoir procuré ces quelques heures, qui m'ont fait aimer davantage notre pays et nos gens : heure d'émotion admirative et émue, au milieu d'une famille chrétienne et canadienne, servant Dieu et bénie de Dieu, auprès du bon serviteur qui, sentant son bras fatigué de jeter la semence des moissons matérielles, vous a offert généreusement au Maître et au Pasteur, afin qu'Il vous mette à l'œuvre dans son champ, pour assurer la moisson du blé qui fait les forts et qui ne peut ni périr ni se dessécher dans les siècles des siècles.

---

III

SOUVENIRS DE « LIAISON »  
PHOTO DU FEU CARDINAL

A Sainte-Anne-des-Chênes, province de Manitoba,

à la fin d'un banquet tout familial qu'avait bien voulu présider S. G. Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, le journaliste invité à remercier les dames organisatrices s'avança sous le feuillage entre deux tables, et s'exprima à peu près en ces termes :

« Monseigneur l'archevêque, mesdames et messieurs, avant d'essayer d'exprimer aux dames de Sainte-Anne notre reconnaissance à tous pour cette réunion si véritablement « réconfortante », me permettez-vous, d'abord, de libérer mon esprit d'une réminiscence qui l'obsède depuis que nous sommes entrés en ce lieu si accueillant? C'est votre présence, Monseigneur, faisant suite à vos paroles si judicieuses de ce matin, et c'est à la vôtre aussi, mesdames, si généreuses envers nous, qui ont fait naître dans ma mémoire le souvenir que je voudrais vous raconter. Il fera ressortir, mieux que tout ce que je pourrais improviser laborieusement, la bonté de cœur et la délicatesse d'âme du grand prélat canadien que les membres de la Liaison française ont tenu à saluer à leur départ, en lui demandant de bénir leur voyage : vous savez déjà que je veux parler de son Eminence le cardinal Bégin, qui devait nous suivre jusqu'ici, mais que son grand âge en a empêché à notre vif regret.

Donc, je voudrais vous rapporter ce que j'ai eu le grand honneur, il y a cinq ou six ans, d'entendre de la bouche même de Son Eminence, et qui vous concerne particulièrement, mesdames. C'était au commencement de l'année 1919 ou 1920 et, me trouvant de passage à Québec, la pensée me vint d'aller présenter mes humbles hommages au vénéré cardinal, sans autre autorisation que la grande bonté qu'il m'avait témoignée en plusieurs occasions, daignant même se souvenir d'une cérémonie de confirmation remontant

à plus de trente ans, puis de certaine rencontre à Paris, alors que Son Eminence revenait de l'un de ses nombreux voyages à Rome. Ces souvenirs et l'attrance qu'éprouvent tous ceux qui ont pu approcher le doux prélat, m'enhardirent donc au degré voulu, et je me présentai au palais cardinalice en demandant si Son Eminence voulait bien me recevoir pendant quelques instants. Cette démarche de ma part était assez présomptueuse, je m'en rendais mieux compte à ce moment, mais le sort était jeté et il n'était plus temps de reculer.

On vint me dire de monter au salon, où j'aurais l'honneur d'être reçu dans quelques instants. C'est une grande pièce impressionnante, avec un trône monumental, des portraits représentant les premiers pasteurs de l'Église canadienne, et de grandes fenêtres regardant vers la côte de Beaupré et la rivière Saint-Charles. Son Eminence y entra bientôt, tout de pourpre vêtu et prononçant de paternelles paroles de bienvenue. Je m'excusai de ma hardiesse en invoquant je ne sais quelle explication boiteuse, quand il eût été beaucoup plus simple de dire : « Eminence, j'avais envie de vous voir et je n'ai pas pu y résister ». Peut-être mes yeux étaient-ils plus sincères que mes paroles, car je fus invité à pénétrer dans le cabinet de travail attenant à la salle de réception, et Son Eminence s'assit en face de moi, me questionnant avec bienveillance sur mes occupations du moment, ma famille, etc. Pendant que je répondais de mon mieux, la porte s'entr'ouvrit et un étranger apparut, que je pris pour un photographe ou un peintre, à sa tenue de travail. Je voulus me lever, m'éloigner discrètement, mais le cardinal me fit signe de rester et demanda brièvement

quelques instants de plus à l'artiste qui s'était montré, et qui disparut comme il était venu.

— C'est un sculpteur, dit Son Eminence, pour lequel on m'a demandé de poser pendant quelques jours, mais rien ne presse et je ne serai que mieux disposé tout à l'heure. Et vous disiez que vous arrivez du Lac Saint-Jean?

Cette question me permit de relater quelques-unes de mes impressions sur cette région, sur la belle population qui habite les bords du grand lac, ainsi que sur le souvenir et l'affection que l'on y conserve pour l'ancien évêque de Chicoutimi, devenu cardinal de la sainte Eglise...

— Ah! les braves gens, en effet, fit Son Eminence, avec un sourire plein de réminiscences. Et tenez, fit-il il faut que je vous raconte un souvenir que j'en ai gardé, depuis déjà longtemps. Vers 1890, étant évêque à Chicoutimi depuis peu d'années, j'eus à faire la visite épiscopale des paroisses du Lac Saint-Jean. Partout l'on se portait au-devant de nous et partout les plus touchantes manifestations de foi et d'affection nous étaient offertes et ce voyage n'était pour nous qu'une grande et douce consolation. Les bons chrétiens, les bons citoyens, la belle population croyante, honnête et dévouée à ses prêtres! Il y eut cependant, dans une certaine paroisse, un incident dont la portée véritable commença par m'échapper, comme vous allez voir. A la suite de la cérémonie de confirmation et comme j'avais assez besoin de me reposer, le curé vint me dire, non sans un peu d'embarras, qu'une de ses paroissiennes insistait pour me voir et recevoir une bénédiction particulière. Pourquoi cela et quel mérite spécial pouvait avoir cette brave femme? Enfin, ce ne serait toujours pas bien long, et je demandai qu'on la

laissât entrer. C'était, en effet, une mère de famille, commençant à avancer en âge, et qui me réitéra en termes respectueux, mais pressants, la demande dont on m'avait parlé. Un peu intrigué, je lui demandai sans sévérité :

— Oui, ma bonne dame, je vois bien ce que vous désirez, mais je voudrais comprendre pourquoi vous y insistez plus que les autres bonnes chrétiennes de la paroisse; vous êtes une bonne mère de famille, mais enfin, vous n'êtes pas la seule; quel droit spécial avez-vous à une bénédiction personnelle et particulière?

La réponse ne se fit pas attendre et je ne l'oublierai jamais :

— Mais, Monseigneur, s'écria la brave femme, j'ai vingt-deux enfants vivants et je vous assure que ça ne s'élève pas tout seul!

— Que vouliez-vous que je dise? demandait le vénérable cardinal en me racontant cela, le visage illuminé d'un bon sourire, trente-cinq ans après cet incident. Je lui donnai de bon cœur la bénédiction demandée, et, ma foi, j'ai encore eu une pensée pour elle à ma messe de ce matin... Ah! nos bonnes mères canadiennes, nous n'aurons jamais trop de respect, de vénération pour elles...

Le vénérable prélat regardait par la fenêtre qui donne vers la côte de Beaupré et le sanctuaire lointain de la bonne sainte Anne. Il me semblait voir passer dans son regard l'âme de toutes les générations maternelles qui ont fait le Canada français et catholique, et une émotion m'étreignait le cœur; je me levai et pris congé en balbutiant, remerciant Dieu de m'avoir accordé ces instants inoubliables; et le cardinal me reconduisit en souriant jusqu'à la porte du cabinet

qu'il remplissait chaque jour de son auguste et religieux labeur.

---

IV

L'ASTROLABE

Ce livre, qui récemment a remis au premier plan la question scolaire en Ontario, et, d'un plus large coup d'œil, toute la question des deux races en présence, *ad mari usque ad mare*, ne représente-t-il pas tout simplement une étape de plus dans notre marche vers la pleine compréhension de notre vocation nationale? Un observateur étranger ne pourrait manquer d'être frappé de la persistance du souci qui se manifeste de toutes parts, parmi nous, de nous bien comprendre et bien diriger dans l'obscur chemin de la destinée. Nous devons donner un peu l'impression d'une inquiétude, ou à tout le moins d'une sensibilité toujours en éveil, par le constant défilé de nos études sur notre passé, nos appréciations du présent et nos prévisions de l'avenir. Peut-être ont-ils raison dans un sens, ceux qui nient l'existence de notre littérature, mais ne seraient-ils pas mal venus jusqu'à l'évidence à ne pas admettre, au moins, la valeur quantitative de nos études historiques et patriotiques? Si vraiment nous sommes un « miracle », il faut dire que c'est un miracle conscient, et fort curieux de soi-même, ainsi que de son destin. Songez à tout ce qui s'est fait, à tout le déblaiement accompli depuis Garneau, chef de file, jusqu'à l'« Appel de la Race » en passant par Ferland, Labrie, Turcotte, Rivard, Groulx, Chapais, vingt autres encore, animés

d'une même flamme de chaude sollicitude pour la plante vivace, mais jeune, que constitue notre nationalité. Le groupe le plus homogène d'Amérique, a-t-on dit avec vérité, mais la Garde impériale était homogène aussi, lorsqu'elle entra dans la fournaise. Nous n'y entrerons jamais avec si triste résultat, sans doute, parce qu'il n'est plus de fournaise assez grande pour nous faire disparaître; nos berceaux se refuseront toujours à brûler, étant faits d'un bois trop durci par le feu du sacrifice. Et l'astrolabe de Champlain n'a pas fini de nous bien diriger.

S'il y avait concours entre les nations de la terre au point de vue de la volonté de vivre, et de la recherche patiente des moyens d'y parvenir, nous prendrions sans aucun doute l'un des premiers prix. Peu de peuples possèdent dans la même proportion un tel ensemble d'œuvres inquisitives, de réflecteurs dirigés sur l'être collectif, ses sources et son évolution. Nous finirions par nous connaître avec un excès de précision, si, comme toute créature, nous n'étions en perpétuelle élaboration de nous-mêmes, et si le diagnostic d'aujourd'hui n'était toujours assuré de n'être pas tout à fait celui de demain. L'univers que nous habitons n'est-il pas lui-même une agglomération de poussières emportées dans l'espace? Tout passe et tout change, et demain n'aura pas le même son qu'aujourd'hui.

Il n'en est pas moins vrai que les patients chercheurs qu'attire notre passé ont fait œuvre utile et noble, ainsi, par exemple, que sous d'autres cieux, les excavateurs d'œuvres d'art abandonnées au long des siècles disparus, à Thèbes, Memphis ou Pompéi. Et de même que le sable et la lave ont livré des secrets de gloire et de beauté, de même la « naissance d'une race », la nôtre, s'est-elle entourée d'une ambiance de

foi et d'élévation dont nous ne saurions être trop fiers; et c'est là que se précise le mérite de nos historiens, chroniqueurs et romanciers. Ils ont redonné la vie aux ancêtres, et remonté l'âme de notre génération et de celles qui la suivront. Et qui pourrait dire que ce geste d' « Excelsior » n'était pas nécessaire et ne se produisit pas opportunément? L'avenir est une chose si vaste, pouvant contenir de si grands progrès, de si hautes aventures, qu'il ne faut jamais s'étonner absolument du présent, qui en est l'inconsciente préparation. Du fait que nous marchons présentement d'un pas plus ferme, et l'âme plus assurée, plus animée d'une fierté raisonnée qui ne descendra plus, il est devenu permis de prévoir ou de pressentir, au moins, une destinée plus grande encore qu'elle ne pouvait apparaître auparavant. Lorsque la base a été proprement et solidement dégagée, les charpentiers peuvent édifier sans contrainte et sans timidité.

Au reste, n'avons-nous pas été engagés d'honneur à faire grand et bien, par tous ceux qui nous ont précédés? Voyez, en 1636, avec quels transports un Joinville canadien saluait les premières moissons. Giffart a récolté du blé de quoi nourrir vingt personnes, et le Père Le Jeune « laisse aller sa plume, lit-on dans la « Naissance d'une race », aux métaphores les plus exhubérantes : « Il me semble, écrit-il, qu'en contemplant le progrès des affaires de la Nouvelle-France, je voy sortir une aurore des profondes ténèbres de la nuit, laquelle embellissant de ses rayons dorez la surface de la terre, se change à la parfin en ce grand Océan de lumière que le soleil apporte... Ceux qui n'ont point vu le Païs dans sa pauvreté, n'admirent pas, peut-être, ces commencements encore assez petits; pour moi, je confesse ingénûment que Kébec

me semble un autre païs, et qu'il n'est plus ce petit coin caché au bout du monde, où on ne voyait que quelques mazures et quelque petit nombre d'Européens ».

Le blé qui venait nourrir à la fois tant de courage et tant d'espoirs, il symbolisait bien la force et la pureté de nos origines, reconnues telles plus catégoriquement encore à mesure des lumières qu'y projette l'histoire. Et cette pensée donne une signification de plus au geste du bronze élevé à Louis Hébert, aux lieux mêmes où il traça le premier sillon. Nos véritables progrès ne s'accompliront pas autrement qu'à la façon prudente et persévérante, du soc de la charrue, dans un sol rempli des plus riches promesses.

---

V

## CATHÉDRALES

Les cathédrales de France ont immigré chez nous pendant une heure, à l'appel évocateur de M. Louis Hourticq, professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris. Et quel magnifique défilé elles constituent, sous la description verbale d'abord, la projection lumineuse ensuite ! Deux époques symbolisées en deux styles d'architecture : le massif et lourd roman, l'aérien et souple gothique, l'un succédant à l'autre. Le premier accroché à la terre jusqu'à se confondre avec le paysage environnant, le second s'élevant dans les airs avec toute l'élégance de ses fins arceaux. A vrai dire, toutes les préférences de l'orateur vont au gothique, à

l'ogive dont la découverte a permis l'allégement des masses et l'envol de la pierre vers la voûte-sœur du ciel. Ces notions fondamentales et d'autres, faisant suite, nous sont rappelées avec une clarté, une simplicité cordiale, qui confirment à chaque instant l'orateur dans la sympathie de son auditoire. Et dans quelle idéale atmosphère nous tiennent sa pensée et sa chaude parole! Villes de France, d'Espagne et d'Italie déjà vues ou rêvées, il les dessine d'un mot, ou les unit entre elles par quelque rapprochement imprévu. Saint-Sernin de Toulouse, par exemple, la belle cathédrale de briques, étonne à cause de cela, des visiteurs du Nord, accoutumés à la pierre. Qui de nous savait qu'elle possède sa réplique, sa jumelle, en terre d'Espagne, à l'autre bout de la voie tout exprès construite entre ces deux sanctuaires qu'affectionnait le moyen âge? Toulouse et Compostelle, reliés par une autre voie appienne fréquentée par d'incessants pèlerinages! J'ignorais cela, l'autre jour en arrivant tout seul, à Toulouse, sous la voûte haute et hardie, où je m'avançai jusqu'aux chapelles du transept, dont l'une était occupée, à ce moment, par les enfants d'une école. Quel plaisir à retrouver ces souvenirs sur la toile, avec tant d'autres, aussi fugitifs. Voici Arles et Saint-Trophime, Nîmes avec le pont du Gard aux arceaux séculaires, sur lesquels, j'en parle savamment, il est plus aisé de grimper que de redescendre..., puis voici Reims la glorieuse, Amiens, Chartres, Notre-Dame de Paris, symétrique et majestueuse, et jusqu'à la « famille » gothique des bords du Rhin, représentée sur l'écran par Strasbourg, avec sa haute flèche et sa façade carrée comme on dit que sont les têtes d'Alsaciens!

« Celle-là est rentrée dans la famille française », dit

simplement M. Hourticq. Et l'auditoire n'a pu retenir ses sympathiques applaudissements. Ils répondaient, dans la mémoire de l'un des auditeurs, à une autre salve, vieille de plus de dix ans. Dans l'hiver de 1911, M. l'abbé Galy, qui prêcha à Montréal un peu plus tard, donnait à Paris une conférence illustrée sur le même sujet : les cathédrales de France. Lorsqu'il vint à mentionner celle de Strasbourg, il refusa d'admettre qu'elle fût située en pays étranger : « Bâtie par des mains françaises, elle reste à jamais française ! » s'écriait-il au milieu des acclamations de ses auditeurs de l'avenue de Clichy. Prophétie dont la réalisation devait être proclamée aux mêmes oreilles dix ou onze ans après. « Pierre l'Ermitte » assure que passé un certain âge, on a fréquemment l'occasion de se dire : Tiens, j'ai encore vu cela moi, pendant mon passage terrestre ! » Le fait est qu'il s'est passé quelque chose, entre l'espoir de 1911 et le fait accompli en 1918, entre les deux envolées patriotiques séparées par une décade et pareillement sanctionnées par l'émotion de deux foules inconnues l'une à l'autre.

Cet art médiéval qui nous apparente et nous réunit, Français et Canadiens, comme il mérite bien, à tous égards, le chaleureux accueil que nous lui faisons, ainsi qu'à ses délicats et sympathiques interprètes.

---

## VI

### MONSIEUR BOURASSA VA PARLER

Puisque la politique chôme décidément, et qu'on

n'a à se mettre sous la dent professionnelle que le charbon bitumineux qui menace de manquer au ventre de nos locomotives — puisqu'en un mot l'actualité manque à la confection du quotidien, comment ne pas succomber à la tentation du voyage qui s'offre et d'aller se mêler à la bonne foule qui entendra ce soir l'orateur annoncé, au cœur même de la grande métropole? L'envie subconsciente que j'en avais depuis deux ou trois jours se précise, s'affirme, et je vais évidemment finir par capituler. De cette distance, en effet, et dans ce milieu semi-glacial, je vois comme une fête réchauffante, comme un retour à la vie, la scène traditionnelle qu'offre le *Monument* par ces soirs de foule empressée, gravissant bruyamment le grand escalier d'arrivée, puis se répandant, avec un murmure de conversation française, dans les diverses parties de la grande salle. Soirs de patriotisme réchauffant, que l'on est loin de vous dans le train-train banal de la capitale politique! Que le sort, donc, en soit jeté! J'irai.

\* \* \*

Au commencement de l'après-midi j'ai quitté la maison, accompagné jusqu'au seuil par des petites pattes diligentes. L'aîné, le Chef, m'a serré la main avec gravité, un peu mécontent peut-être de ne pas partager mon voyage « dans les gros chars ». Sa petite sœur, deux ans, sa poupée solidement maintenue contre l'épaule gauche, me fait de l'autre main des signes d'adieu, en répétant avec volubilité : « *Bonzou*, bon *voyatte*, saluts chez vous, ma'ci! » Pour y mettre le compte, n'oublions pas le petit dernier, dans les

bras maternels... Où allons-nous, Seigneur, avec ce commencement de paroisse! Je prends congé en tout cas : que voudriez-vous que je fisse contre trois? Et les deux petites voix me poursuivent : « *Bonzou* papa, bon *voyatte*, ma'ci ». Dieu vous entende, c'est justement pour ça, pour faire un bon voyage, que je quitte un moment mes habitudes quotidiennes; il n'est pas bon que l'homme soit seul... à toujours chauffer la même fournaise.

\* \* \*

Départ en gare. Le plaisir du départ est pour celui qui... part. Pourquoi aimons-nous le mouvement, et tout ce qui change? Pourquoi devient-on si agacé contre tout ce qui ne vient pas à bout de déménager, les gouvernements, par exemple? Encore une session, bientôt, avec les mêmes visages du même côté; heureusement, on les sentira moins solidement établis dans la place, et eux-mêmes perdent déjà, c'est visible, l'outrecuidance des époques de majorité assurée. Il n'est presque plus de gracieuseté que le gouvernement ne soit prêt à accorder à l'opposition; et les deux sont secrètement d'accord à surveiller avec appréhension les signes des temps qui se préparent au centre. Mais je m'étais promis d'oublier la politique et m'y voilà déjà revenu. Je crois que je commence à vieillir, à défaut d'épaissir, selon la réclame célèbre. Mais roule carosse vers la métropole, et conduis bien ton « *proprio* »! Ne sommes-nous pas tous devenus, en effet, déjà propriétaires de cette *Grande Valise* depuis que le parlement en a voté l'acquisition l'autre jour? J'ai assez travaillé à la transaction, indirecte-

ment si l'on veut, pour avoir le droit de me prélasser un peu sur ces confortables banquettes, et reposer mes yeux de la ville en regardant courir les campagnes, défiler les fermes, gambader les veaux du printemps, autour des étables, en attendant le « train » de cinq heures. On traverse des villages aux noms anglais : Maxville, Glen quelque chose, Alexandria, mais je sais bien que « nous » y sommes établis comme ailleurs, et du reste je vois partout le clocher surmonté de la croix franchement posée sur l'azur du ciel automnal. Une qualité de notre signe distinctif religieux, c'est d'être clair, sans équivoque possible : une croix catholique, c'est une croix catholique, et nul ne peut s'y tromper. Pourquoi n'en est-il pas de même du caractère de chacun de nous ? Pourquoi sommes-nous tentés de n'être catholiques qu'avec des réserves, des ornements et des fioritures qui ne servent qu'à mal déguiser nos faiblesses ?

Trois heures plus tard, l'orateur devait m'apporter la réponse à cette question, en disant qu'il ne faut pas se contenter d'être catholiques tout bonnement, mais qu'il faut savoir au besoin l'être « effrontément ».

\*  
\*\*

Ce qui peut arriver de mieux à un voyageur que la longueur du trajet commence à lasser, c'est de découvrir soudain un ami, causeur substantiel et agréable, qui vous aidera à en oublier la dernière partie. Les roues du wagon ne peuvent pas tourner si vite que les rouages cérébraux qu'une bonne conversation met en mouvement. « Adieux, veaux, vaches, cochons,

couvées », je vous ai assez vus, vogue la galère, vite rendue maintenant!

Il n'y a pas de chose pour rester sale comme une ville sale. Mais sale ou non, on aime toujours revenir aux lieux qui vous ont vu paître, pendant quelques mois de votre vie. Justement, l'estomac réclame en ce moment pitance et le restaurant sera le bienvenu, en dépit de ce que l'un de nos auteurs, M. l'abbé Huard, a appelé « l'art un peu gros de la cuisine anglaise ». Mais ventre affamé est volontiers bilingue; les vol-au-vent que je déteste n'en sont pas moins bons pour s'appeler autrement. Et l'orchestre qui pleure la « tune » yankee présentement en vogue, dont je suis saturé sans en avoir jamais su le nom, me satisfait autant ce soir que les extraits choisis d'opéras que rendait jadis tel orchestre d'anciens élèves du Conservatoire, lorsque j'étais arrêté prendre l'apéritif rue d'Amsterdam, en lisant le numéro tout frais sorti d'*Excelsior* ou de la *Liberté*. Autre temps, autre musique!

On rencontre toujours quelques connaissances, et c'est l'un des besoins de notre pauvre nature sociable. Mais voici la rue Saint-Laurent et le but est tout près. On reconnaît déjà le courant visible d'humanité en route vers le rendez-vous donné; des gens qui, par milliers, viennent entendre parler d'apostolat! Dans la ville la plus commerciale d'un grand pays! Il y aura toujours des justes parmi nous.

Je sens bien que ce que je suis venu chercher ici tout d'abord, c'est le souvenir des quelques années passées; on se recherche soi-même avant tout autre chose. C'est l'un de mes plus précis souvenirs montréalais, que les chaudes assemblées du *Monument National*, surtout quand c'était cet homme-là qui devait parler. La foule, la salle, le brouhaha, les

lumières, les peintures historiques, l'ensemble en un mot, l'atmosphère vibrante, l'atmosphère-résumé des aspirations nationales, qui se crée si souvent en ce lieu, d'où les effluves en vont ensuite se répandre par tout le pays. Je n'ai pas été mêlé à cela, je n'ai pas éprouvé cela depuis un temps qui me semble très long; j'y reviens avec hâte, m'y voici revenu.

\*  
\*\*

Je retrouve plusieurs des habitués, bien qu'ils aient tous un peu vieilli, ce qui m'étonne toujours. Pourquoi ne font-ils pas comme moi? A moins que... Mais l'impertinente pensée!

La salle déborde dans les couloirs et jusque sur l'estrade, où je monte en vieil habitué. Brave orchestre, qui dédaigne les *Home Fires* et le trala-la-la impérialiste inévitable là-bas; et n'est-il point facile de reconnaître plusieurs visages familiers et amis aux premiers rangs des sièges? Il revient à la mémoire des réminiscences de telle ou telle causerie ressemblant à celle-ci, il y a deux, trois, cinq ans; déjà loin, tout cela.

Voyageurs de commerce, « effrontément catholiques »! Ils ont envahi la salle, avec leurs femmes, leurs grands enfants et les amis nombreux qu'ils ont comme par vocation. Auditoire nouveau à mes yeux, en tout cas, et qui mangera des yeux, tantôt, l'orateur qui ne fait pas de compliments banals et parle, presque avec l'austérité d'un religieux. Ces auditeurs sont pour commencer, au moins aussi étonnés qu'intéressés. Puis le contact s'établit, et ils en rapporteront un enchantement inoubliable dont ils donnent déjà des

marques non équivoques, qu'une brave personne résumera tantôt en sortant dans la rue : « Comment se fait-il que cet homme-là ne soit pas à la tête du gouvernement? »

Brave femme, que vous êtes naïve, et si vous voyiez comme nous les gouvernements de près! Et puis, les hommes comme celui-là, vous savez, ce n'est pas à la tête d'un gouvernement que le bon Dieu les place : c'est à celle d'une génération, au milieu d'une époque!

---

VII

L'AMI DU CARDINAL

Mon ami l'Ambulant me parlait de son voyage au Congrès eucharistique de Rome, en 1922. « Lorsque nous débarquâmes à Naples, dit-il, après une traversée paisible mais longue de deux semaines, nous fûmes distribués dans deux hôtels, et comme il y avait peu de chambres libres, je consentis à partager la mienne avec l'un de nos compagnons de traversée. C'était un catholique américain, brave homme un peu bavard, approchant la cinquantaine et prenant constamment des notes pour envoyer chez lui, au Wisconsin, où il possédait un journal hebdomadaire. Je remarquai que ce qui l'intéressait dans les monuments publics était moins le nom de Michel-Ange ou celui de Caracalla, que le nombre des fenêtres ou le diamètre des colonnes. Au demeurant bon chrétien et de manières acceptables, avec sa carrure robuste et ses traits empâtés reflétant la bonne humeur. Il avait été plusieurs fois candidat à la mairie dans sa ville, où le vote

allemand était considérable, mais moindre que l'irlandais, qui l'avait défait. On voyait qu'en voyage il n'oubliait pas les prochaines élections municipales, et je dirais que le Pausilippe, que nous avions sous les yeux, ne lui faisait pas oublier le Capitole de ses rêves « édiliques ».

Pompéi m'ayant déjà vu deux ans plus tôt, je n'y retournerai pas avec les autres, et partis pour Rome un matin, flanqué de mon associé de canot, que je commençais à appeler « Fritz », in petto, lorsqu'il m'encombra un peu. Le train franchit la campagne romaine vers deux heures de l'après-midi, suivant de loin les arcatures imposantes de l'aqueduc de Claude, qui court dans les champs pendant plusieurs milles avant de rejoindre la banlieue de la Ville Eternelle. Celle-ci nous saluait déjà des rayons d'or du soleil sur le dôme de Saint-Pierre au Vatican, et comment n'être pas ému au fond de l'âme d'une heure pareille dans la vie ?

Sortis de la gare et me retrouvant *piazza di Thermi*, ou place des Thermes de Dioclétien, que je connaissais déjà, nous prîmes place dans un omnibus, que mon compagnon fit cependant arrêter un peu plus loin, devant un bureau où il attendait son courrier postal. Rendus à l'hôtel, il se trouva encore que les chambres étaient rares, la mienne prête, mais qu'il n'y en avait pas pour l'autre voyageur. Une fois de plus je consentis à laisser installer un second lit dans ma chambre, au reste spacieuse, et nous continuâmes de fraterniser, partageant même, à table, un petit vin d'Orvieto qui se laissait faire *pianissimo*. Entre temps, le grand Congrès se déroulait, en des « funzioni », des cérémonies d'une splendeur inexprimable, et mon Fritz ne me quittait pas d'un pas. Au Palatin, à l'Ara-

Cœli, au Forum, à Sainte-Marie-Majeure, via Merulana pour se rendre à Saint-Jean de Latran, partout il suivait, écoutait ce que m'apprenait mon jeune et obligeant guide, l'abbé Tessier, et quand celui-ci me citait, en français naturellement, Gaston Boissier ou de Roussi, mon Yankee demandait : « How many windows? » (combien de fenêtres?) et griffonnait dans son cahier. Je commençais à regretter qu'il ne fût pas de vingt ans plus jeune, afin d'avoir constaté personnellement l'efficacité des canons français à Verdun ou sur la Marne. Mais une autre cause devait nous séparer bientôt.

Comment le nom du cardinal Mercier fut-il prononcé entre nous, un soir de conversation sur le balcon de notre chambre, je ne m'en souviens pas, mais à ce seul nom, mon boche-yankee s'était hérissé comme une vieille poule.

— Don't mention that man to me, disait-il, he has not acted well, he has misbehaved himself politically...

— Comment, politiquement, fis-je avec surprise, mais vous êtes catholique, et le cardinal Mercier n'est-il pas l'une des plus belles figures, l'un des caractères les plus élevés de notre temps?

Mais le désaccord était complet entre nous. Pour mon interlocuteur, le prélat belge n'était qu'un « pro-Franzische » qui avait méconnu la supériorité de la race teutonne et avait osé protester contre les mesures fermes du grand von Bissing. Le sang teuton bouillait dans les veines de mon faux Yankee, et rien, que des platitudes injurieuses, ne pouvait le soulager. Je l'en exemptai en quittant la chambre, et le lendemain il partait pour la Suisse et l'Allemagne. Comme il arrive assez souvent en ces excursions, nous nous rencontrâmes un mois plus tard à Monte-Carlo; mais il daigna

à peine me serrer la main. Nos amours étaient finies. Je m'en consolai aisément, un an plus tard, lorsque Son Eminence le cardinal Mercier vint au Canada, et prononça, dans la chaire de la Basilique d'Ottawa, une inoubliable et toute paternelle allocution.

---

VIII

PROSE POUR UN NOUVEAU PETIT FRANÇAIS

« UN PEU ET HUMBLEMENT A LA MANIÈRE DE PAUL CLAUDEL »

*A un ami de France.*

« Thérèse, Odile, Yvonne, Denise, Solange, AFFRE de SAINT-ROME ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leur petit frère DENIS ».

*Je suis bien en retard, ami, pour vous serrer la main et vous féliciter, me réjouir avec vous de ce fils que le ciel vous a enfin donné;*

*Qu'il vous a accordé après ces cinq filles, couronne de leur mère et joie de grand'maman, mais qui avaient peut-être mis une hâte un peu vive à s'amener ainsi, en guirlande fleurie;*

*Joyaux de grâce jeune, frimousses s'ajoutant l'une à l'autre, vite d'accord, une fois grandettes, pour soupirer après un petit frère;*

*Pour soupirer d'unisson avec bon papa Louis, qui ne disait rien et n'en pensait pas moins, retardé dans*

ses espoirs de mâle descendance et s'inquiétant un peu, sous l'œil amusé de l'Ange des berceaux;

Des berceaux français, et qui se plaint parfois qu'on ne l'emploie pas assez, mais non pas cependant au « Val-Ombreux » où règne une mère chrétienne auréolée de courage et les yeux plus hauts que fatigues et peines, regardant le devoir et le réalisant, avec confiance en Dieu;

Permettez le salut qu'au nom d'autres berceaux j'adresse avec respect à votre noble épouse, au nom des Canadiennes justement renommées, dont les bras ne cessent pas d'étreindre des petits, ni le pied fidèle d'agiter le berceau du dernier-né;

Car cela nous connaît, en ce pays si loin et si près à la fois, cela nous connaît, la république des petits êtres en grappe, qui savent leur pouvoir et nous le font sentir;

Et qu'on aime tellement mieux malgré tout, le soir, après qu'ils sont couchés.

Enfin, je suis heureux pour vous, le ciel a béni vos vœux, exaucé vos prières, celles de chaque jour et des pèlerinages. Car je sais bien que vous n'avez pas négligé Notre-Dame où est Mgr Affre, ni manqué de mettre Montmartre de votre côté, ainsi que Sainte-Geneviève qui veille sur Paris à l'autre extrémité. Il leur a bien fallu vous exaucer mais qui sait laquelle de vos prières, et peut-être était-ce bonnement à Saint-Louis d'Antin. Vous souvenez-vous de m'y avoir conduit? Toute petite et menue, non loin de l'Opéra, on peut passer devant sans presque la toucher, mais une fois entré, quel repos des taxis et comme on est pêché, par l'éternel Pêcheur;

Dans Paris, la grand'ville, où j'ai été conduit avec ma bonne épouse, gente et canadienne, au foyer tout

à l'heure, incarnant à mes yeux tout notre beau pays, ainsi que celui-ci;

Car malgré vous, ami, et l'hospitalité si chère de Soisy, c'était bien loin pour nous, Paris, et nos cœurs étaient gros souvent, surtout de cette enfant, que le ciel attendait avant qu'il fût longtemps;

Départ bienheureux pour le cher Canada, vous souvenez-vous, cinq jours après votre mariage, cette belle cérémonie, au Gros-Caillou, avec des fleurs, des harpes et Monseigneur, vous bénissant lui-même, le cœur plein du grand nom de l'évêque-martyr, ce nom qui est le vôtre et que DENIS maintenant perpétuera tout fier;

Mais pourquoi tant parler, le cœur est insondable et les échos du mien n'auraient jamais de fin. Amitié qui ne s'appuyait pas sur le sable de l'intérêt ou la fragilité des compliments; mais se fortifiait en se perdant dans l'Unité de Celui qui nous rassemble tous, brebis du bon Pasteur qui n'en dédaigne aucune;

Et l'avait bien montré, pendant ces trois années, nous dirigeant si bien à l'abri des dangers;

Premier hiver d'Auteuil, dans ce calme faubourg qu'on gagnait par un train roulant entre deux murs;

Passy, Henri-Martin, Courcelles, Levallois. Un journal du matin ou « Liberté deuxième » et la gare enfumée avec son peuplement; le vieillard déplumé bredouillait : « La Presse ! » et toussait sans répit;

Avant d'aller mourir durement dans un coin, car la misère est grande en votre vieux pays, en la ville de joie où les pauvres abondent;

Fracas des autobus dans la rue d'Amsterdam, énigme du Métro qu'on ignore d'abord, qu'un ami vous révèle, et qu'on adore ensuite; métro, énorme ami qui nous conduit partout;

*En grondant sous les rues et sautant des quartiers, avec des noms français émaillés sur les murs : Villers, Anvers, Pigalle et Barbès-Rochechouart. L'histoire qui sourit en tuiles bien vernies formant le mot « Etoile »;*

*C'est le siècle étourdi de sa force bruyante, l'univers assemblé pour danser et jouir, cherchant à oublier la Mort qui est partout : faisant un bruit d'enfer pour tromper le silence implacable et final qui nous rattrape tous;*

*Les pas de l'homme vieux, brandissant une faux, qui s'en vient sur la voie qui conduit à chacun, marchant avec lenteur mais n'arrêtant jamais, et qui nous rejoindra, inévitablement;*

*Mais quels tristes pensers en votre jour de joie, et que viens-je évoquer, au lieu de me réjouir;*

*Et de dire vraiment notre bonheur ici, priant avec le vôtre;*

*Et les vifs souvenirs que j'ai du Val-Ombreux, avec le parc fleuri et les arbres fruitiers;*

*Qui rappellent les mas qu'en Provence j'ai vus, et j'ai encore le goût chaud et sucré des mirabelles mûres;*

*Qu'on goûtait à Soisy, le dimanche, après messe avec de BOISHÉBERT, venu de Normandie,*

*Ayant quitté la ville et pris le petit train de la Pointe-Raquet, qui me semblait créé expressément pour moi;*

*L'église est toujours là, auprès du Val-Ombreux, je vois ses rides fières et sa vieille façade, et l'électricité qui rend hommage à Dieu; je vois le nouveau-né s'avançant au baptême, et les petites sœurs entourant la marraine. Voilà un fier chrétien qui revient au logis, deux mères bien heureuses et l'une pleure un peu. Car*

*toute fleur qui s'ouvre en un parfum d'amour en rappelle quelque autre qui fut belle aussi, et que Dieu a cueillie. Mais voyez qu'il ne prend que pour donner encore, et qu'un petit enfant qui sourit à maman, exprime un plus grand bien qu'on ne le saurait dire.*

*Et je vous quitte, ami, pour retourner aux miens.*

---

IX

EN DEUX PAYS

Il est des récits que l'on doit commencer par la fin, et des raisonnements dont il faut d'abord poser la conclusion, pour l'amour de la clarté, née française. Disons donc tout de suite qu'il va s'agir dans les lignes qui vont suivre d'un même coup de sonde jeté dans l'âme de deux peuples éloignés l'un de l'autre, et du son différent qu'a donné chacune d'elles.

Ce billet pourrait aussi porter un autre titre, et ce serait : la cordonnière et la marchande. Or, apprenez au plus vite que j'ai rencontré ce matin même la cordonnière de mon quartier montréalais; il peut arriver que l'héritier présomptif de vos dettes ait usé sa chaussure, et que, à l'instar de M. de Corneille, il se soit occupé de la faire réparer. Il est de même à prévoir que papa sera appelé à réclamer l'objet contre espèces sonnantes, péniblement gagnées au son de l'écritoire. Supposez maintenant une absence momentanée du disciple de saint Crispin, remplacé par sa digne compagne, attentive aux besoins de la clientèle. Avenante et jeune, cette dame, mais ne gagnant pas

beaucoup de couleurs à respirer au long des ans l'odeur du vieux cuir et du brai, avec quoi l'on poisse le ligneul. Elle s'informe du détail de ma réclamation, rejoint la paire de sandales « amochée » par l'usure, et comme la réparation n'est pas terminée, elle entreprend bravement de mettre les machines en marche, à l'électricité s'il vous plaît, et de passer les deux semelles neuves sur la meule. C'est tout de suite dans la boutique un ronronnement d'activité, dans lequel elle s'affaire avec des gestes précis et efficaces. Je ne puis retenir un discret compliment.

— Mais vous maniez ces machines-là comme un expert!

Les yeux francs et droits me répondent en même temps que les lèvres.

— Je suis accoutumée, vous savez, j'ai aidé mon mari assez longtemps, il faut bien gagner sa vie.

— Bah! la famille n'est pas grande...

— Pourtant, nous sommes six quand même; mais on en vient à bout, en mettant chacun du sien. Voilà, monsieur, soixante-quinze sous.

Ce qui m'a frappé surtout dans cet entretien, c'est l'air tranquille et le sourire confiant de la jeune madame, de condition sociale si modeste. Et je n'ai pu empêcher ma mémoire de me dresser un autre tableau, en présence de celui-là. Celui que j'appelle : la marchande parisienne, par comparaison avec la cordonnière canadienne.

Il est vrai que le quartier d'Auteuil, où se place ma rencontre, semble n'appartenir qu'à regret à l'agglomération parisienne, et s'en éloigner avec un peu de dédain, tellement il est coquet avec ses villas entourées de marronniers. Pour y avoir vécu quelques mois jadis, j'aime y retourner parfois et acheter quelques

brioche à la boulangère qui me fournissait alors le pain quotidien. Or, il arrive que la vitrine de quelque modeste boutique vous retienne un instant, dans ces voyages au pays du goût délicat. Un fichu pour madame, une robelette pour la petite dernière, on entre avec un peu d'inquiétude sur les prix...

— Bonjour madame, puis-je vous demander le prix de cet objet qui orne la vitrine?

La patronne n'est plus toute jeune mais elle a gardé la fraîcheur des honnêtes gens, cet air que l'on rencontre peut-être moins fréquemment au cœur de la grande ville, où la vie est plus intense et plus dure. On me répond en tout cas avec beaucoup d'aménité, d'autres parures sortent des rayons, mais sans insistance malhonnête, et d'avoir trouvé, homme et femme, des commerçants français de la meilleure catégorie, me voilà tout content et comme en famille. Je lâche donc le mot « Canada », qui a coutume d'ouvrir les cœurs, et je vois tout de suite que je ne me suis pas trompé. « Ah! monsieur vient du Canada? Nous ne connaissons pas, mais vos soldats ont été tout à fait bien, et puis nous avons un parent qui habite du côté de Toronto, ou de Vancouver. Et les affaires sont bonnes, au Canada? »

J'explique qu'elles seraient meilleures s'il n'y avait jamais de boucheries autour des Balkans, et je trace un aperçu de notre existence. Il faut bien mentionner nos luttes de survivance, et l'espoir que font naître nos berceaux jamais vides. Ici la patronne intervient, yeux noirs et joli langage, tandis que son époux approuve de la tête ou des épaules. Sauf, toutefois, lorsqu'elle l'envoie en commission. « Oh! dis, voudrais-tu aller éteindre le gaz sous la marmite, j'ai laissé allumé... ». Brave époux, c'est un type dans mon

genre, il obéit tout de suite quand ce n'est pas fatigant...

— Vous êtes bien heureux, là-bas, de pouvoir élever beaucoup d'enfants, me dit cependant la madame. Ici, ce n'est pas possible. Non, vraiment, ce n'est pas possible. Il y faudrait trop d'argent, trop d'espace. Le Français, vous savez, aspire à monter dans l'échelle sociale. Il veut que son enfant soit placé mieux que lui, sur un échelon plus élevé. Par conséquent, il lui fait donner une instruction supérieure à celle qu'il a reçue lui-même. Et cela coûte des sous, tout ce qu'il peut y consacrer. Vous concevez qu'il n'y en aurait pas, en règle générale, pour une demi-douzaine. Un enfant, deux enfants, c'est bien tout ce qu'on peut élever. Et encore ne peut-on pas les garder auprès de soi lorsqu'on habite la ville. Il faut les envoyer en nourrice à la campagne. Il en est qui partent au lendemain de leur naissance pour plusieurs années. Les parents se priveront de tout pour les établir au-dessus de leur propre condition. Et vous savez si les temps sont durs. Ainsi, je puis bien vous dire, ce qu'il y a de plus lucratif en France, pour gagner son pain, c'est encore le commerce. Mais les impôts nous écrasent. On ne sait plus comment on arrivera au bout de l'année, et c'est une lutte constante entre le fisc et les échéances. Comment oserait-on se charger d'une nombreuse famille? On ne peut pas, je vous dis qu'on ne peut pas...

Et cette brave femme détournait des yeux qui se voilaient d'une tristesse qu'elle réprimait avec un effort visible. Je mis fin à la conversation par quelques mots banals, j'acquittai mon emplette, et je me retrouvai bientôt dans la rue Géricault, les bras chargés, le cœur alourdi. Dieu ait pitié des pays d'ou

les berceaux sont chassés par les cruelles computations de la caisse enregistreuse...

---

X

DE LA VICTOIRE AU DÉSASTRE

*Récit des inoubliables scènes qui ont précédé et suivi  
l'effondrement du pont de Québec*

Nous avons vécu à Québec, hier, des heures inoubliables. Commencée dans l'entrain et la joie, cette journée s'est teintée de deuil dès avant qu'elle eût atteint son midi. Il serait impossible de décrire les émotions diverses par lesquelles ont passé les foules innombrables — cent mille personnes, assure-t-on — qui ont suivi les manœuvres hardies qui ont entouré la pose de la travée centrale du pont de Québec, se sont réjouies bruyamment de leur succès pour s'en retourner moins d'une heure après, le cœur brisé par la rapidité et la brutalité de la catastrophe. Ce soir, quand nous avons quitté Québec, une stupeur régnait encore dans tous les rangs de la population. Réveillée ce matin dans la joie du succès et le mirage des perspectives brillantes qu'offrait l'avenir, l'antique capitale s'endort ce soir dans le deuil et la tristesse. Le pont était une victoire éclatante, et ce n'est plus qu'un désastre cruel et déconcertant.

Mais essayons de rassembler nos souvenirs, d'un crayon rendu hésitant par la trépidation du navire qui nous ramène en ce moment vers Montréal, après

être passé, comme frémissant, tout à l'heure, au-dessus de la ferraille énorme et enchevêtrée dans laquelle s'agitent lugubrement de pauvres corps humains ravis par la mort en pleine joie et en plein triomphe, et que les vastes eaux du fleuve recouvrent avec solennité.

### LE DÉPART POUR QUÉBEC

Le luxueux vapeur *Rapids' King* avait amené dimanche de la métropole un considérable contingent d'hommes politiques et de journalistes, invités par le ministre des Chemins de fer. N'indiquons que d'un mot l'attrait indescriptible d'un voyage exécuté tout d'une traite, sans un arrêt, dans cette route humide incomparable qu'est notre Saint-Laurent, entre Montréal et Québec. Partis à dix heures du matin par le beau temps qu'il a fait dimanche, nous sommes arrivés à Québec après une journée qui n'avait été qu'une suite d'enchantements savourés dans une atmosphère d'agréable camaraderie. On était bien de partis politiques différents, mais on n'allait pas à une lutte de partis, on s'en allait assister à la naissance du Pont de Québec. Et quelle mesquine discussion, du reste, pourrait tenir devant le déroulement continu d'un pareil panorama? Le soleil disparut comme on dépassait Lotbinière, et la Pointe du Platon, avec sa forêt sombre et ses clochers élancés, devint comme une sombre émeraude enchâssée dans l'or du ciel et l'opale des eaux calmes, à peine ridées par l'hélice rapide du navire qui nous emportait. Il y a des heures et des scènes qui découragent la description. Mais elles entrent dans l'âme et l'éclairent, et lui font ressentir l'infini...

Le firmament n'était plus qu'une grisaille mourante lorsque nous arrivâmes en vue des grands bras dressés du colosse d'acier. De chaque côté du fleuve un peu rétréci, ils se dressaient comme un témoignage éperdu de la force et de la hardiesse de l'esprit humain. On passa dans un silence impressionnant entre ces deux montagnes d'acier tendues vers le ciel et semblant attendre avec sérénité le prodige nouveau qui devait le lendemain les joindre l'une à l'autre, comme deux mains tendues pour l'étreinte. Des chapelets lumineux en dessinaient les lignes hardies. Le défi était jeté et accepté et les combattants en présence. Il n'y avait plus qu'à attendre le moment où se produirait l'acte complice de la nature, le surélévement prévu des eaux du fleuve. On fit une promenade dans les rues de la vieille capitale bientôt atteinte, puis l'on revint coucher à bord, afin de ne pas manquer de se trouver au rendez-vous fixé par Dieu et accepté respectueusement par les hommes.

#### PREMIÈRE INQUIÉTUDE

Le matin se révéla tout de suite favorable et à tous points de vue, encourageant. On éprouvait seulement un peu d'inquiétude du fait d'une brume légère qui flottait mollement sur les eaux. Elle devait s'élever tout à fait une heure plus tard, sous l'action vigoureuse du soleil.

Dans la petite baie de Sillery attendait l'énorme pièce métallique pesant un million de livres (5.500 tonnes) que l'on allait demander au fleuve de s'appliquer lui-même comme un coursier docile s'incline pour recevoir le mors.

En passant, la veille au soir, nous avons vu la char-

pente énorme éclairée gaiement à l'électricité et semblant déjà frémir à l'attente de l'effort favorable de la marée. On la mit en mouvement vers cinq heures du matin non sans émotion. A Dieu va! Deux chalands aux extraordinaires dimensions la supportaient sur des épaules d'acier habilement disposées. Sous une direction ferme, des remorqueurs s'attelèrent, et l'in vraisemblable embarcation descendit au fil du courant, soigneusement contrôlée et dirigée. La brume flottait encore et engloutit l'étrange et silencieux combat. Tôt levés, les voyageurs sondaient inutilement du regard le voile impénétrable qui leur refusait son secret. D'autres vaisseaux avaient eux aussi leurs grappes humaines, penchées aux bastingages, attentives dans la paix matinale, attentives et un peu angoissées.

On eut le temps de prendre un bref déjeuner où personne ne parla beaucoup. L'attente de l'événement occupait tous les esprits.

On constata bientôt que le vaisseau ne stationnait plus tout à fait, mais qu'il avançait lentement, qu'il progressait avec précaution. Le paysage québécois se révélait splendide de chaque côté du large fleuve. Silhouette un peu rigide de la citadelle couronnant le Cap Diamant de pierre et de défi, falaise escarpée de la rive lévisienne, bosquets touffus de Sillery précédés de la flèche fière et haute de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes comme jadis à ce même endroit, l'armée épique de la Défaite fut précédée du chef empanaché de M. le marquis de Montcalm. Le vaisseau s'avancait sans bruit dans cette gloire matinale du pays canadien, et les autres vaisseaux suivaient, les gros vapeurs, les yachts effilés, les canots à essence, les éclaireurs rapides à l'étrave coupante et à la robe grise, faits pour la chasse au fauve des mers,

le sous-marin furtif et vulnérable. Et le peuple aussi était de la fête sur les eaux, ou sur la rive, en canot ou bien à pied, sur les quais verdissés de mousse ou bien accrochés au flanc du cap et assis sur la rive, cent mille personnes regardaient et écoutaient en retenant leur souffle. Et le brouillard commençait à se déchirer et à laisser passer des bruits de fer choqué, des commandements brefs, des grincements mystérieux. On pensait aux batailles épiques racontées par d'Esparbès et par Rostand, on attendait en frémissant presque que retentît la voix impérieuse et brève de l'Empereur. Une angoisse planait.

#### LA TRAVÉE EST AMENÉE

Ce fut Dieu qui répondit. Il écarta son brouillard et souleva les eaux de son fleuve, juste au point qu'il fallait et qu'on avait espéré. La lourde et haute charpente vint se ranger vis-à-vis des deux bras gigantesques qui attendaient ouverts. Elle s'arrêta vis-à-vis et juste au-dessous. Pour lui indiquer l'endroit et l'y retenir, on avait laissé pendre au bout de chaque travée comme deux fortes échelles d'acier dans lesquelles il fallait emprisonner au passage les extrémités du grand tablier de six cents pieds dont les ailes formidables s'élevaient à cent dix pieds de hauteur, sans atteindre seulement au niveau des deux travées énormes qu'elles devaient réunir.

Le brouillard s'écarta lentement et montra un spectacle comme on n'en voit pas deux fois dans une vie humaine. Ce pont, cet édifice enchevêtré et formidable, dans ce paysage et à cette heure! Les buées s'en écartaient avec respect et laissaient voir qu'il était en travail, ou que du moins l'homme, cet atome

orgueilleux, s'attaquait hardiment à l'effrayante entreprise. Des pygmées s'agitaient à la base du colosse et des machines haletaient. A la révélation muette de cet effort insensé, je vous dis qu'on haletait, sur les rives et sur les ponts.

Et le souffle automnal repoussait les flocons laiteux du brouillard déchiré. A mesure que se précisait l'effort et que se révélait la possibilité du succès, un frisson passait sur l'attentive humanité.

Puis l'on subit une secousse nerveuse violente. Dans la clarté dorée de l'épique paysage, un jet de fumée blanche s'éleva d'un petit remorqueur battant pavillon officiel qui se tenait immobile et visiblement attentif auprès de la base où l'on cherchait depuis une heure à attacher la pièce centrale aux montants qui devaient l'élever vers ses deux sœurs aériennes. Or, ce jet de vapeur et ce sifflement prolongé, puis répété, étaient l'annonce de la victoire...

Victoire! les remorqueurs chargés de combattre le courant laissèrent tomber leurs amarres devenues inutiles. La travée centrale ne dépendait plus des eaux du fleuve, elle était assujettie, elle faisait partie du Pont!

#### ON ACCLAME LE SUCCÈS

Le cri strident de la sirène se perdit dans une cacophonie indescrivable de voix humaines et de gosiers d'acier. Frénétiquement, tous les capitaines faisaient marcher les sifflets à vapeur. L'air fut déchiré de clameurs triomphales inlassables. On n'arrêtait que pour recommencer, et le concert effréné se répercutait sur les eaux, l'excitation était au comble. Il fallait s'agiter, marcher, causer, chacun expliquait à son voisin les détails de l'entreprise et la signification des diverses

machines que l'on apercevait de loin, malgré l'assez grande distance. Et l'on continua ainsi d'attendre encore l'espace d'une heure. Car si la ferraille énorme était assujettie, il fallait maintenant qu'elle restât suspendue à ses supports, au retrait de la marée, puis qu'on la fît monter, qu'on enlevât jusque là-haut ce poids de plus d'un million de livres! Les deux chalands continuaient de la supporter en flottant au-dessous d'elle, mais le baissant commençait et tout à l'heure, les suspensions au bout desquelles elle était fixée, en devraient supporter tout le poids. Pourraient-elles bien y résister? Et comment ne pas se rappeler la catastrophe de 1907 qui jeta sur le flanc une structure plus orgueilleuse encore, sertie de vies humaines nombreuses! On attendit encore, pendant que, comme une meute entêtée et curieuse, les navires chargés d'humanité s'avançaient prudemment vers le pont, puis se laissaient ramener au loin par le courant pour se rapprocher bientôt encore.

Un nouveau cri de triomphe déchira les airs, et fut répercuté encore, par des milliers de poitrines. Du pont des navires on se montrait du doigt le libre espace, la couche d'air libératrice qui grandissait maintenant à chaque instant entre la charpente suspendue par ses deux extrémités et les chalands devenus inutiles et dont les remorqueurs se détachèrent avec une triomphante désinvolture. Un délire régna dans la foule bruyante, porté à son comble par la tempête discordante des sirènes aux voix puissantes et multiples, profondes ou criardes, brèves ou lancinantes, mais toutes exprimant de leurs poumons d'airain l'intensité de l'émotion triomphale qui secouait la foule. On vit bientôt les deux lourdes embarcations se détacher toutes fières de leur tâche accomplie et dériver au

courant favorable qu'elles avaient mâté. Dirigées à terre par des remorqueurs pavoisés, on les vit habitées d'hommes seccués par le succès et la détente nerveuse, agitant des mouchoirs et criant dans le soleil. Sur la rive une mer humaine déferlait.

### LE PONT EST RÉALISÉ

Et le Pont était réalisé. Au bout de ses quatre bras rigides, il retenait lui-même le lien qui lui avait manqué et ses deux longues travées n'étaient plus veuves et séparées. Dans un panier conduit par une mécanique, des ouvriers descendirent et coururent sur le lourd poids suspendu; ils rejoignirent la travée de la rive sud, ils avaient traversé le fleuve! Des bateaux de toute allure, les voix se confondaient en une frénétique clameur, qui se renouvela avec autant d'allégresse l'heure suivante, lorsqu'on vit que le poids gigantesque, obéissant à l'effort formidable des presses hydrauliques, s'était docilement élevé d'un cran vers le but à atteindre, et que l'extrémité nord avait monté de deux pieds jusqu'au cran d'arrêt spécialement aménagé. On surveilla d'un œil rassuré l'ascension d'abord imperceptible de l'autre extrémité, et quand ce fut fait, debout à l'avant d'un petit remorqueur, un ingénieur radieux donna du mouchoir le signal d'une nouvelle débauche de joie qui déchira de nouveau les échos. Les mânes de Donnacona durent s'agiter au bord de la frontière des chasses du Grand-Esprit. Quant aux vivants qui étaient là, ils retrouvèrent à peu près, dans le commerce des leurs, le calme relatif que réclamaient leurs esprits fatigués, et après l'espace d'une nouvelle montée satisfaisante de la lourde pièce vers ses hautes destinées, la plupart des navires s'approchèrent tout

après afin qu'on pût bien voir et constater le triomphe. Les hommes d'Etat passaient en vitesse joyeuse sur des yachts rapides et pavoisés, et l'on vit nombre de canots automobiles passer par bravade joyeuse au-dessous même de la pendeloque épique, la narguer du geste et saluer à coups de sirène les ouvriers triomphants qui répondaient par de grands gestes et des cris de triomphe.

Pauvres ouvriers, que la mort allait tantôt moissonner!

Un par un, et comme à regret, les bateaux vinrent tourner autour du prodige, et s'en retournèrent lentement à la ville, à un petit quart d'heure de distance. On revint en causant, en chantant gaiement. On retrouva la ville avec transport, et les journalistes entrèrent bruyamment saluer un confrère, retenu au pupitre.

Pendant ce temps, ô stupeur et incrédulité, la travée était tombée au fond de l'eau avec les ouvriers qu'elle portait!

#### ON PEUT CROIRE AU DÉASTRE

On n'en voulait rien croire, on protestait qu'on en arrivait, que l'on venait de la voir, triomphante au soleil, s'élevant par une gradation soutenue. Et l'on regardait, bouche bée, sans comprendre, les confrères qui vous entouraient, qui affirmaient, qui répondaient au téléphone et qui lançaient au télégraphe des dépêches éperdues.

La travée au fond de l'eau! Les ouvriers radieux lancés en un effroyable instant dans leur éternité! O néant et fragilité des entreprises humaines!

Le soir, après six heures, notre vaisseau a repris comme affaissé de stupeur, sa course de retour. Bientôt

nous sont apparus les deux losanges gigantesques, tendus, comme hier soir, vers le ciel, dans la fraîcheur assombrie du soir de septembre. Nous ne nous en sommes pas approchés sans un serrement de cœur, accompagné d'un léger sentiment d'inquiétude personnelle. N'allons-nous pas passer juste au-dessus de la macabre épave? Sans doute l'eau la recouvre entièrement et abondamment, mais qui nous dit, qui peut assurer au capitaine qu'un tronçon d'acier ne s'élève pas à fleur d'eau, prêt à déchirer traîtreusement la coque de son navire? Et puis un sentiment moins égoïste nous a tous envahis, et c'est d'un regard plus assuré que nous avons fouillé le cours des eaux noires qui cachent en leur sein les débris du désastre et les corps ballottés des malheureux que nous avons vus pleins de vie au commencement de cette néfaste journée. Quelques épaves flottaient; aucune dépouille humaine n'est apparue à nos yeux. Mais comme nous passâmes en silence au-dessus de l'humide nécropole, entre les grands bras tragiquement levés du colosse incomplet et infirme! Je sais que des cœurs ont murmuré une muette prière et j'ai vu que les drapeaux se sont baissés, par un geste de piété envers les morts et de chrétienne charité envers ceux qui les pleurent...

A bord du *Rapids' King*.

11 septembre 1916.

---

XI

LE PAYS DES GRANDES ÉPREUVES

Je découvre de plus en plus, par diverses lectures,

que la France subit de nos jours une invasion presque aussi menaçante que celle des Allemands en 1914.

Pour le bien comprendre il faut se rappeler la lourde saignée qu'a subie la nation française : quinze cent mille hommes tués, plus encore de grands blessés, qui sont morts aussi peu à peu depuis l'armistice, ou ont traîné une existence diminuée, affaiblie, amputée.

Cette guerre terrible a coûté environ trois millions d'hommes à ce pays malheureux, qui n'en avait peut-être pas un seul à perdre pour lutter contre tous les dangers qui le menacent; dangers dont le moindre n'est pas le voisinage d'un pays de 70 millions d'êtres moins hautement civilisés, et toujours prêts à l'attaque.

Trois millions de Français disparus, perdus pour leur patrie. Comment cette brèche terrible peut-elle jamais être comblée? Car il faut qu'elle le soit de quelque façon, sans quoi la France est un pays perdu. Et la perte de la France serait, malgré tout, le plus grand malheur qui puisse atteindre l'humanité.

L'humanité sans la France serait assez comme un bel arbre dépouillé de ses feuilles, un rosier ayant perdu ses roses; la France est en effet incontestablement la fleur de la civilisation moderne, parce qu'elle procède et résulte de l'épanouissement logique et prolongé des civilisations antérieures, grecque, romaine et de celles aussi qui les ont précédées. Le tout concentré, assimilé et affiné par la suite féconde des siècles imprégnés par le catholicisme, doctrine essentiellement ordonnatrice et constructive. On a dit avec raison que les évêques ont fait la France comme les abeilles font la ruche. Elle est donc bien faite, et il fallait qu'elle le fût pour résister aux secousses de son destin grandiose et terrible. Elle est le pays des plus grandes épreuves

« Où les plus belles choses ont le pire destin ».

Avec cela, des défauts éclatants qui déconcertent ses amis les meilleurs, sinon toujours les plus clairvoyants. Car elle mérite au fond qu'on l'estime quand même, à cause de sa mission.

Or, je disais qu'elle est envahie de nos jours autant qu'en 1914.

Invasion d'apparence pacifique, mais non sans danger pour son intégrité ethnique et la durée de ses qualités fondamentales. Mais voyons de quoi au juste il s'agit.

Je trouve dans une revue française un essai intitulé : *Discours aux Français sur les étrangers*. C'est poser en trois mots, avec une clarté absolue, la donnée du problème.

Les étrangers en France. Non pas les touristes, mais les immigrants, qui s'y entassent depuis 1918. Savez-vous dans quelle proportion? Quatre millions à l'époque actuelle, quatre millions de nouveaux venus établis sur le sol français, demandant à y vivre, à s'y accrocher à demeure, à y faire souche, à y laisser leurs descendants.

« Quatre millions d'étrangers, écrit l'auteur de cette étude, au milieu de vos trente et quelques millions! La moitié de ces quatre millions doit demeurer des vôtres et vous avez besoin de leurs bras, de leur sang, peut-être de leur tête ».

De leurs bras, en tout cas, car ce sont des agriculteurs et des ouvriers qui manquent en France, fauchés par les mitrailleuses; et ce sont des agriculteurs et des ouvriers qui sont venus les remplacer.

Qui sont venus par le nord et par le sud, et par l'est; au nord les Flamands et les Scandinaves, fils des

Northmen d'antan, suivant la même route qui conduit à Rouen et à Paris; au sud, les Espagnols et les Italiens, en train d'annexer littéralement la Provence et la Gascogne; à l'est, les Polonais, les Allemands, eh oui! et les Russes, et par les ports de l'Ouest, des Asiatiques et des Africains de tout acabit. On n'exagère qu'un peu en disant que le sud de la France est devenu territoire italien et espagnol, à tel point qu'on peut voyager longtemps dans ces régions sans pouvoir obtenir un mot de français. Il y a des églises et des écoles d'où la langue française est nettement exclue, comme dans certains groupements de nos prairies canadiennes on ne parle que telle ou telle langue balkanique. Et dans le Nord, un reporter de l'« Humanité » (j'ai lu cela dans une traduction anglaise) a dû traverser plusieurs villages peuplés avant de trouver quelqu'un qui lui répondît autrement qu'en flamand ou en polonais. La France est encerclée et pénétrée en tous sens par des fleuves vigoureux d'invasion humaine, qui remplissent les vides laissés béants par le grand cataclysme.

On est porté à se demander, devant ce phénomène, si les pays se nourrissent comme les individus, et si on assiste là à un cas de nutrition, d'assimilation plutôt, ou bien d'indigestion. Cet aliment nouveau, administré avec une telle énergie, doit-il fortifier le patient, ou bien l'engorger à jamais? Verrons-nous disparaître le type français que nous avons connu, ou bien va-t-il plutôt grandir et devenir plus fort en se modifiant encore?

Difficile réponse, et que chacun a le droit de formuler à son gré. L'auteur que nous avons cité y arrive par des routes allongées, qui conduisent à un plateau élevé et serein. Pour lui, la civilisation française absor-

bera tout cet humus et lui fera rendre des fleurs, ainsi que du froment. Mais ces fleurs garderont longtemps quelque chose d'exotique et d'étranger au sol et au climat dont elles tireront la vie. Il faudrait les entourer de soins et d'attentions et diriger vers elles les vents favorables et les eaux du terroir. Moyennant quoi elles se mettront à embaumer et à embellir, selon la propre mission de leur patrie d'élection.

\*  
\*\*

J'aurais dû citer des extraits de ces pages réfléchies de Drieu La Rochelle, car tel est le nom de ce jeune écrivain. Peut-être suffira-t-il du vibrant tableau qu'il trace de la France d'avant-guerre, telle que l'ont trouvée les combattants venus de partout ailleurs; ce qu'elle représentait d'histoire, d'art et d'humanité. « Les hommes, dit-il, qui se sont rencontrés entre les Pyrénées et le Rhin ont parcouru, avec une vitalité fougueuse, des mondes aussi divers et étranges que s'ils avaient vagabondé de l'Equateur au Pôle : ce magnifique, complet, débordant Treizième siècle, que nous ignorons trop et que l'Europe remercie de lui avoir donné des cathédrales, des chansons de geste, la philosophie chrétienne, une construction politique qui excluait quelques-uns des despotismes que peut craindre l'humanité; ce Dix-Septième si révolutionnaire, si hardi; enfin ce Dix-Neuvième, énorme, commencé vers 1750 et qui a fini en 1918 par une victoire qui ne nous paraît peut-être si éreintante que parce qu'elle était l'aboutissant d'une si longue fécondité. »

J'aurais pu indiquer, aussi, que cet auteur prend une vue très large du problème français, qui fait partie

selon lui du problème universel : une migration générale entraînant toutes les poussières de peuple mal agglutinées à leur centre, une sorte de recommencement de la création des astres. « Nous créons en ce moment, conclut-il, quelque chose d'inattendu, de surprenant ».

Tout cela ne serait, en fin de compte, qu'une phase nouvelle de l'immense aventure, pleine d'imprévu et de mystère, qu'est le destin des hommes sur la planète qu'ils habitent bruyamment. On pourrait trouver que notre auteur néglige un peu les forces avoisinantes ou rivales, et qu'il pourrait faire au moins mention de ces entités assez vivaces qu'on étiquette Angleterre ou continent américain. Mais sa thèse ne va pas si loin et ne vise qu'aux solutions internes, qui sont peut-être les principales.

C'est le secret de l'avenir dont Hugo a dit qu'il est à Dieu.

---

## XII

### AUTOMNE

L'automne, lorsqu'il fait tout de bon son entrée, mérite qu'on l'accueille autrement que d'un regard distrait. Mais il faut qu'il se présente sans équivoque et tienne plutôt d'un avant-coureur frileux de l'hiver que d'une sorte de souriante arrière-garde de l'été qui s'en va. La première journée de pluie froide et de ciel attristé apporte un avertissement que l'âme reçoit avec une inquiétude augmentée d'humble soumission. « Il est fini, le temps des roses, mais les chrysanthèmes ont bien leur charme aussi et les feuilles mortes jonchent

le sol ». Il existe un hivernement de l'âme auquel celle-ci doit bien se soumettre, et qui répand sur elle comme un voile de pénitence. Tant de boue nous rappelle que nous sommes poussière, et la fin des beaux jours, que l'existence humaine a sa limite aussi. Les joyeuses envolées de l'hirondelle dans l'azur d'un jour d'été se terminent dans l'ombre vespérale, et les cris de joie du haut du jour font toujours place aux chuchotements discrets du crépuscule. Notre âme agit ainsi dès que le ciel pleurard et rétréci la ramène au sentiment de la brièveté de son voyage terrestre. Elle s'unit à la nature endeuillée pour accepter le châtiment et s'humilier devant le Dispensateur Suprême.

La tristesse automnale est largement rétrospective et réminiscente. Avec le souvenir des ans passés flotte en nous celui des jours ensoleillés de la saison dernière. Comme nous avons joui des larges horizons qu'ils nous ont souvent révélés! Quel entrain à nous mettre en route, et comme tout nous attirait sous la chaude lumière! Il semblait que le monde fût un palais mis à notre portée pour notre joie et l'entier contentement de nos envols vers le bonheur. Comme les oiseaux, la lumière épandue nous rendait un peu fous. Il faut bien déchanter quand le soleil nous manque. Il doit rester au fond de nous quelque chose de la Peur confuse des premiers âges, lorsque l'Homme n'avait pas encore compris sa prédestination et ce que ses devoirs rigoureux lui valaient de haute protection et de rassurante durée. Il a continué depuis lors au cours des générations, mais dans chacune d'elle il s'est retrouvé le même et sujet aux mêmes influences. Et les jours sombres d'automne ont chaque fois amené sa pensée sur le cours implacable du temps, qui ne dépend pas de nous et ne se gêne pas de nous le faire entendre.

Et quelle variété dans la tristesse de chacun des paysages qui encadrent notre vie ou les déplacements qu'elle impose! Le temps a-t-il jamais la même couleur, le vent la même voix, en deux endroits séparés par la fée Distance?

*Que de fois, sphères éternelles  
Mon âme a réclamé ses ailes  
Hélas! pour savoir à quel monde  
Mène cette courbe profonde...*

Le jeune Hugo voulait franchir la voûte céleste après un jour de pluie d'été. On est moins brave un jour d'automne; comme l'oiseau caché sous les feuilles frémissantes, l'âme chuchotte alors et gémit, aspirant sérieusement au retour du soleil. Et qui peut dire qu'elle serait plus heureuse s'il était donné à chacun, dès avant l'autre vie qui nous attend si vite, de pouvoir goûter en un même jour la mélancolie diverse des lieux les plus lointains...

On rêve à des forêts inconnues où errent des bêtes mouillées et menaçantes, à des plages désertes où la mer se plaint pour Dieu seul, à des villes aux maisons ruisselantes, à des palais, des cathédrales dont les gargouilles dégoulinent comme aux siècles qui ne sont plus. On voudrait retourner partout où l'âme vécut intensément, loin de son cadre habituel.

Je voudrais écouter pleurer la pluie sur les ardoises usées du château de la reine Anne à Nantes, puis dans les pergoles enchantées de Versailles, où les blanches statues se souviennent encore des causeries de Corneille et de La Bruyère, des colloques du Grand Roi consultant Jacques Bénigne, de Meaux, sur quelque inquiétude de sa royale conscience. Mais c'est une loi de l'éternelle égalité que les riches lambris ni les tours

imposantes n'abritent plus de poésie, ne retiennent davantage le vol pensif de l'âme que l'humble demeure de l'ouvrier du sol, que le foyer perdu dans les champs silencieux, où la pluie tombe en gouttes fines et persistantes, qui pénètrent et fécondent comme l'effort de nos jours et comme, sur nos âmes, les mystiques rosées d'En-Haut.

---

XIII

L'APOTRE DES ESQUIMAUX

Mon cher lecteur, n'avez-vous pas comme moi souvent entendu parler du Père Turquetil, Oblat de Marie Immaculée? Nous savons tous, un peu vaguement, que c'est le nom d'un missionnaire de l'extrême-Nord canadien, qui s'est fixé plus loin que les autres, au milieu des Esquimaux mêmes. Ceux qui lisent le « Devoir » ont eu l'occasion, depuis quelques années, de prendre connaissance des lettres qu'il envoyait à ce journal, lettres d'une fine tournure et d'un intérêt puissant.

L'an dernier, je crois, on entendit dire que le Père Turquetil était devenu Monseigneur et préfet apostolique des régions du nord. C'était donc qu'il y était encore et persévérerait dans cette frissonnante vocation. On faisait « Brrr » et l'on n'y pensait plus.. Or, pour nous obliger d'y penser encore, le ciel nous a envoyé Monseigneur Turquetil en personne, prononcer une conférence au Château-Laurier d'Ottawa, qui est bien l'endroit le moins ressemblant à un « iglou » qu'il y ait au Canada. Je ne sais si vous savez qu'un iglou,

c'est une maison de neige ou de glace habitée par des Esquimaux; et si vous ne me croyez pas, il y a toujours moyen d'y aller voir..

Monseigneur Turquetil est cependant trop courtois et bienveillant pour nous poser un pareil ultimatum, et il tient pour acquis, avec raison, que nous ne doutons pas de ses paroles. Elles furent écoutées avec un intérêt soutenu par un auditoire nombreux, comprenant de non moindres notabilités que l'honorable M. James Robb, premier-ministre intérimaire, et le docteur H.-S. Béland, sénateur, le Père Marcotte, O. M. I., recteur de l'Université d'Ottawa, et maint autre personnage, ainsi que des dames en grand nombre. M. le juge Thibaudeau Rinfret présidait, car la séance avait lieu sous les auspices de l' « Alliance française »; cela lui fournit l'occasion d'une de ces allocutions où il joint la grâce littéraire à l'autorité judiciaire et l'on applaudit le grain de sel attique qui lui fit dire au bon missionnaire : « Monseigneur, vous étiez prédestiné dès votre naissance à vous placer le plus au nord qu'il vous serait possible; n'êtes-vous pas en effet né dans le Calvados, partie la plus septentrionale de la France? »

Septentrionale un peu, aurait pu répondre le missionnaire, qui vit depuis vingt-six ans à l'intérieur du Cercle arctique, seul avec un confrère tout d'abord, le Père Leblanc, canadien-français, qui y est mort et a été remplacé par deux autres, si je ne me trompe. Ces détails me manquent aujourd'hui parce que Monseigneur Turquetil n'en a pas parlé, confinant ses paroles à ses chers Esquimaux, qu'il a étudiés et définis devant nous avec une science sûre et un cœur de père.

Quels étranges concitoyens nous avons là, à l'étage

supérieur de notre Canada, quand on y pense bien! Répartis en deux peuplades principales, celle de la mer et celle de l'intérieur des terres, sur une étendue de 1.500 milles carrés pour le moins, dans un climat brutal, et sans feu! On rapporte qu'au temps des guerres prolongées entre eux et les Algonquins, sur la côte du Labrador, ces derniers furent vainqueurs et poursuivirent les tribus en retraite jusqu'à la limite extrême de l'endurance algonquine.

L'esquimau reculait toujours et s'accommodait aisément des circonstances environnantes, au point que les Algonquins abandonnèrent un jour la partie en s'écriant avec stupéfaction : « Ils mangent tout cru! » En effet, l'esquimau empoignait un poisson ou un phoque et contentait sa faim sans plus de cérémonies. Il s'en trouve au reste très bien et se moque du blanc, qui regarde à sa montre pour savoir s'il a faim ou s'il s'endort. Pour lui, il mange quand il a à manger et tant qu'il en a, après quoi il se met en chasse de nouveau et ne pense pas à autre chose. Toute sa conversation se ramène à la chasse, aux saisons, à la faim, aux mangeailles. Cependant, il ne manque pas d'intelligence, son esprit est très vif, moqueur au besoin, et son sens artistique très développé, ainsi qu'en témoigne l'habileté qu'il déploie dans la confection de ses armes et de ses vêtements. Lorsque, dans les cahiers d'images des missionnaires, il aperçoit un Chinois ou un Japonais, il éclate de rire en disant : « Tiens, un esquimau mal habillé! » Et on ne peut lui ôter de la tête que ce n'est pas un des siens dont il voit l'image; il insiste pour savoir « Où vit-il, celui-là? » A-t-il raison de se croire apparenté aux Asiatiques? Regardez la carte, et comme le détroit de Behring semble étroit et facile à franchir. Les Normands sont bien

venus dans le Saint-Laurent avant Christophe Colomb!

Monseigneur Turquetil est un savant doublé d'un écrivain, et sa conférence en avait toutes les marques. Ecrite soigneusement, elle contenait moins d'anecdotes que de réflexions et presque de dissertations, elle eût pu amuser plus, mais non pas instruire davantage. L'esquimau nous est apparu plus estimable qu'on ne pensait généralement. Grand enfant, jusqu'à un certain point, mais non dépourvu de qualités naturelles. Il lui arrive de répudier sa femme, mais non pas pour des motifs futiles, sans quoi il est l'objet de la réprobation du reste de la tribu. On a vu des fiancées dont le promis était absent, se défendre bec et ongles contre toute entreprise née de la rareté des femmes dans certains clans, et rester fidèles, ainsi, dès avant l'union.

En cas de famine, cas assez fréquent, il arrive que la tribu abandonne ses malades, mais ce n'est qu'à regret et pour sauver les autres. On installe l'abandonné dans l'endroit le plus favorable à sa prolongation et si l'on trouve bientôt du gibier, on revient en toute hâte le chercher. Ce n'est donc pas par dureté de cœur qu'on l'avait abandonné, mais par nécessité. Les vieillards ne sont pas nécessairement les victimes condamnées que l'on croyait. Quant aux enfants, on ne leur demande tout d'abord que de ne pas naître dans l'habitation ou iglou familial. Ils sont priés de voir le jour dans un abri à eux tout seuls, où leur mère en aura soin à peu près seule pendant huit jours francs. A cette date de la jeune existence, on vient en grand apparat lui donner un nom. S'il s'agit d'une fille, sa vie est fort en danger pendant ces huit premiers jours. Il n'y a pas de mal à étrangler une fille qui a moins de huit jours, aussi en supprime-t-on beaucoup, ce qui

cause plus tard une rareté sur le marché et ajoute un prix redoutable à l'élément féminin adulte.

Mais revenons au huitième jour. L'enfant reçoit le nom d'un ancêtre qu'on veut honorer, par exemple « grand-papa »; il s'appellera ainsi jusqu'à l'âge adulte au moins, ce qui n'est pas sans drôlerie dans la bouche de ses parents et autres. Vers trois et quatre ans, lorsqu'il apprend lui-même à parler, l'enfant appelle les autres « mon petit-fils » ou bien « ma bru », au lieu de dire maman; et cela est sensé faire grand plaisir aux vénérables défunts qui fréquentent l'iglou sous leur forme invisible et continuent de s'intéresser à la pêche au phoque, ce qui est bien beau de leur part.

La religion joue un rôle important dans leur vie. Ils passent leur temps à redouter les mauvais esprits et à respecter leurs défenses, fort nombreuses et détaillées. Ainsi nous avons vu que les naissances ne doivent pas avoir lieu dans la maison, il en est de même de la mort; les mourants sont portés ailleurs, et malheur à qui touche un mort autrement qu'aux funérailles! A certaines dates, si la femme mange du phoque, la tribu entière en sera privée pendant des semaines, et de même pour nombre d'autres nécessités de l'existence. On a vu des femmes mourir de faim à côté de victuailles défendues pour elles à ce moment. Toute la vie est ainsi gendarmée par des défenses rappelant l'Allemagne avant la guerre. L'esquimau est sans cesse en danger de contravention et n'y échappe pas toujours. Alors il faut aller trouver le sorcier et obtenir le pardon des esprits qui sont ses amis. On devine que le sorcier ne travaille pas gratuitement. Il peut arriver que la femme de son client lui paraisse plus belle que de coutume et il n'a qu'à le dire. « Mais comment

donc, cher monsieur! » C'est la seule immoralité permanente, en principe, que peut exercer le sorcier; il en est une autre, accidentelle, celle d'un étranger à la tribu survenant tout à coup avec de bonnes nouvelles, relatives au gibier. Celui-là est un frère et tous les bras lui sont ouverts, à 50 degrés sous zéro, ce qui doit un peu rafraîchir ses goûts de conquête. N'oublions pas de dire que tout est en commun dans la tribu et que la coopération est rigoureusement en honneur. Chaque groupement doit cependant se suffire à soi-même.

Que dirons-nous de plus en cet incomplet compte-rendu d'un travail d'une haute valeur documentaire et scientifique? Mgr Turquetil a été fort modeste à son ordinaire et a peu parlé de son travail d'évangélisation. Celui-ci est lent mais plein de consolations. A la fin d'une leçon de catéchisme à une douzaine d'auditeurs, une jeune femme sortait toute contente en s'écriant : « Je le savais bien, qu'il devait y avoir quelqu'un qui est bon et qui nous aime. Je l'ai prié bien des fois, quand j'étais pour mourir de faim, je criais fort pour qu'il m'entende par-dessus les autres et il m'a toujours protégée ».

« Cette parole m'a été au cœur, conclut le missionnaire; elle prouvait qu'ils ont l'intuition de la miséricorde divine et par cette voie leur cœur nous est ouvert. Nous y jetons humblement la semence de l'amour de Dieu, comptant qu'il la fera germer en moissons généreuses et dont nous entrevoyons déjà les consolantes promesses ».

Mgr Turquetil est un Breton à longue barbe noire, à la tête d'une régulière conformation, annonçant, dirions-nous, l'aptitude aux études abstraites, à la pensée philosophique, jointe à la fermeté d'exécution. Sa voix est bien timbrée en dépit d'une accentuation

un peu hésitante aux débuts, qui semble causée par son habitude d'une langue fort différente; et la large ceinture de pourpre romaine souligne admirablement un corps modéré mais nerveux et résistant, consacré héroïquement au service du Maître éternel qui a enjoint que l'on évangélisât toutes les nations...

---

XIV

LA VIE DE NOS PÈRES

Lorsque l'Institut canadien d'Ottawa inaugura la série annoncée de conférences d'*Action française*, son président, M. A. Paré déclara qu'on ne pouvait le faire sous de plus heureux auspices qu'en commençant par M. l'abbé Lionel Groulx, ce « professeur de fierté et d'énergie nationales » dont l'œuvre est si grande et si utile. L'auditoire souscrivit pleinement à ce témoignage, au cours de l'étude, vivante en même temps que précise et évocatrice, qu'il lui a été donné de faire de « la vie de nos pères », à la suite de l'éminent missionnaire d'action française.

Auditoire où l'on retrouvait un nombre satisfaisant des personnalités locales en même temps que des représentants du clergé séculier et des diverses communautés religieuses. L'important était de frapper un grand coup pour commencer, de satisfaire et d'empoigner, et qui pouvait mieux le faire que l'historien érudit de nos ancêtres? La musique, du reste, s'en est aussi mêlée, M. Emile Boucher et M<sup>lle</sup> Yvonne Gagnon apportant un concours mélodieux qui a fourni juste la

préparation d'esprit qu'il fallait à la dégustation des tableaux élevés ou pittoresques qui allaient suivre.

\*  
\*\*

Car c'est bien une série de tableaux que cette évocation d'un passé jusqu'ici entouré de mystère, mais constituant l'un des aspects les plus attachants de notre passé national. Quelle vie menaient les premiers Canadiens, au moment où ils commencèrent de se trouver en nombre, par groupements et par villages, pour ne pas parler des deux établissements principaux de Québec et de Ville-Marie? La plupart des historiens ont négligé le côté intime, humain, de cette époque, longue de plus d'un siècle et demi, et c'est pourquoi elle échappait jusqu'à présent à notre « vision » mentale. Cette lacune est comblée, pour les auditeurs de la conférence de l'Institut, et l'on sait que d'autres auditoires ont eu, depuis, la même faveur. Il n'y a plus qu'à espérer que l'imprimerie s'en mêle bientôt, et que l'on puisse conserver et relire à loisir certains passages, certaines envolées de patriotisme, certains tableaux qui réchauffent l'âme, font vibrer la corde patriotique, et soulèvent les auditoires. Et puis, la matière est considérable et ne se peut épuiser en une seule séance ni même en une brochure. Il y a là matière à plus d'un volume, et l'intérêt que l'on prend à écouter M. l'abbé Groulx démontre bien qu'Aubert de Gaspré lui-même n'avait pas épuisé cette matière.

\*  
\*\*

Modestement, l'auteur explique que c'est simple-

ment de la « petite histoire » qu'il va nous faire, celle de la vie familiale et paroissiale de nos pères, sous l'ancien régime. Et d'abord, quelles gens étaient-ils et pouvons-nous en parler sans embarras? La réponse est aussi prompte que catégorique. Ils parlaient un français soigné, supérieur à celui de bien des régions ou des couches sociales de France, et quant à leur moralité, elle fut de tout premier ordre. Alors qu'en d'autres pays, autrefois et de nos jours, l'époque des débuts d'un établissement n'est que trop souvent marquée de dérèglements, pas de désordres au berceau de la colonie du Saint-Laurent. Aussi pouvons-nous remonter avec confiance à la source de nos hérédités; elle est pure comme l'eau des premiers ruisseaux canadiens.

Et comment vivaient nos aïeux? Ici, l'écrivain fait place au peintre véritable. Sous le charme de la parole émue, mais précise du conférencier, l'auditoire a « vu » littéralement la maison de l'habitant canadien à l'orée du bois, quoique à une distance prudente de celui-ci, et dans un espace entièrement vide, afin de ne laisser aucune cachette possible à l'Iroquois. Et les « bâtiments » étaient couverts de chaume, comme ils le sont encore en tant de nos paroisses de colonisation. Comme construction, la maison était de pierre ou de bois « pièce sur pièce », avec un toit pointu à la normande; mais c'est à l'intérieur qu'on aime à pénétrer avec M. l'abbé Groulx!

Il s'y promène avec amour, et comme chez lui, il nous montre la haute cheminée du centre, les divisions simples et l'ornementation naïve, puis les gens : ce sont les enfants qu'on voit tout d'abord, parce qu'ils sont bruyants et actifs, et qu'ils remplissent la maison de leurs ébats. La mère est au rouet, la grand'mère ou

la fille aînée au métier, le père « au bois », si c'est l'hiver, et les garçons à battre au « flau » dans la remise. Quel appétit aura tout ce monde au prochain repas, et quelle gaieté! Ici, on s'est toujours demandé, avec une naturelle inquiétude : « Mais à quoi pouvaient-ils bien penser, de quoi était-il question dans leurs conversations? On devait périr d'ennui, dans ce demi-désert! » Quelle erreur! N'y avait-il pas, outre la vie familiale, la vie paroissiale, avec l'événement hebdomadaire de la grand'messe, du prône, de la lecture des ordonnances du gouvernement ou du Conseil suprême, et puis les fêtes, religieuses et civiles, telles le mai et la Saint-Jean; n'y avait-il pas la vie collective du pays? M. Groulx nous montre les habitants de telle paroisse pavoisant les maisons, battant les routes, écartant les branches, pour faciliter le voyage prestigieux de M. le marquis de Montcalm et M. de Vaudreuil passant à grand fracas pour aller tenir à Montréal le marché annuel des fourrures avec les sauvages des pays d'en haut.

Ce dernier mot amène le conférencier à un autre élément important de l'atmosphère canadienne de ce temps : les pays d'en-haut. Mais il n'était pas de jeunes gens qui n'y eussent accompli des voyages de deux ou trois années; leurs cadets s'y préparaient et ne pensaient pas à autre chose, tandis que souvent une expédition revenait, glorieusement et bruyamment, au milieu de toute l'excitation que devait nécessairement créer ces retours, au sein des familles et dans le cœur des jouvencelles promptement épousées, sans doute, après de si longues et si complètes séparations de leurs amis d'enfance. Mais comme il est facile de voir que le merveilleux flottait dans l'air plus encore peut-être que de nos jours! Descriptions des « mers d'eau douce »,

récits de traversée des Rocheuses, descentes du Mississipi, etc., etc. Un jour les cloches des églises sonnèrent à toute volée pour annoncer le retour de Louis Jolliet, après une longue et fructueuse absence; croit-on que l'on ne savait de quoi parler, à la table familiale en de pareilles époques? Et puis, n'y avait-il pas les « veillées », les chansons de France, les plaintes dont celle de Cadieux est restée immortelle, et puis les noces?

On sait qu'elles duraient souvent trois jours, et qu'on y venait de loin. On mentionne même une occasion où il vint des invités de Niagara et de Détroit! En résumé, on a l'impression que la vie n'était pas tellement différente de ce qu'elle est aujourd'hui, dans les nouveaux centres de colonisation, naïve, simple, laborieuse et déférente aux voix du devoir et à l'appel du clocher. L'Eglise était déjà l'armature principale de la société, et M. l'abbé Groulx fait apparaître la silhouette courageuse de Mgr de Pontbriand, voyageant en canot ou dans la neige, d'une paroisse à l'autre, reçu respectueusement chez l'habitant et y laissant le souvenir de sa paternelle bonté autant que des secours spirituels précieux qui faisaient l'objet principal de sa fatigante mission. On y avait l'habitude de la « grand'prière » qui se récitait en commun, soir et matin, d'un bout du continent à l'autre; nul ne manquait à la messe, et ce n'était pas sans mérite en hiver, étant donné qu'aucune église n'était encore chauffée. Or, prône, ordonnances et sermon ne prenaient jamais moins d'une heure et demie, ou autrement les paroissiens se seraient dit à l'oreille que « M. le curé a quelque chose contre nous ». Et de retour à la maison, ceux qui n'avaient pu faire le voyage écoutaient avec une vive

attention ce qui leur était rapporté du sermon, des nouvelles et des amis rencontrés.

\*  
\*\*

La vie gardait quelque relent féodal, mais juste pour lui donner encore plus de saveur; le seigneur se logeait ordinairement dans la meilleure maison du bourg, mais les redevances qu'il touchait annuellement, à la Saint-Martin, n'avaient rien d'onéreux ni d'humiliant; l'habitant, on l'a souvent dit, était un autre personnage que son cousin de France et il s'en ressent encore. « Mauvais valet, a dit un gouverneur, mais c'est parce qu'il a le cœur trop haut ». D'autres s'en aperçoivent de nos jours. L'habitant n'eût pas voulu se passer de ses seigneurs, qui vivaient à peu près comme lui et partageaient sa destinée, en paix ou en guerre; et leur présence donnait le ton de la vie à la communauté; le populaire y prenait d'imperceptibles leçons de tenue et de langage dont il bénéficiait et qui nous ont aidés à mériter l'épithète de « peuple de gentilshommes » qui chatouille si agréablement l'épiderme national.

Pour résumer, les Canadiens français peuvent regarder avec autant de fierté que d'intérêt vers la source de leurs ascendances. Mais cela leur crée le devoir impérieux de rester dignes du passé et calmes et déterminés devant les tâches présentes et futures. Cela est exprimé par M. l'abbé Groulx avec une éloquence vibrante et une passion qui ne réussit pas toujours à se contenir; et l'auditeur est enlevé vers les plus hautes régions de l'émotion patriotique. Le bien que peut faire et qu'accomplit une croisade de cette nature ne se peut décrire; l'Institut canadien d'Ottawa

a vraiment eu là une pensée heureuse et riche en bons résultats. C'est ce qu'a exprimé M. le juge Brodeur, chargé des remerciements d'usage, tandis que le président, M. A. Paré, s'est acquitté avec tact et à-propos de la tâche initiale de présenter l'entreprise et le premier des conférenciers-missionnaires que nous promet la métropole.

---

XV

DANS L'OUEST FRANÇAIS  
AU LOINTAIN ALBERTA

UN NOUVEAU MINISTRE CANADIEN-FRANÇAIS. — VISITE CHEZ  
L'HONORABLE M. GARIÉPY. — ENTREVUE IMPROVISÉE. —  
UN DÉPARTEMENT IMPORTANT.

Edmonton, 30 janvier.

... Dans le tramway de l' « Edmonton Radial » qui me ramenait vers le centre de la ville, je me suis rappelé que j'avais à consulter, sur certains détails d'organisation, le président de la Société, M. Wilfrid Gariépy, devenu récemment ministre des Affaires Municipales dans le Gouvernement de l'Alberta. « Bonne occasion, me suis-je dit, d'aller visiter dans ses nouveaux bureaux notre brillant représentant, et voir un peu comment il se loge ». O incurable curiosité professionnelle, tu m'en as fait faire bien d'autres!

La Huitième Rue resplendit sous sa mince couche de neige nouvelle; le soleil albertain, imperturbable-

ment au poste depuis six mois, inonde de lumière, là-bas, l'édifice tout neuf du « Government Building », qui fait face à la Huitième et tourne le dos à la rivière; massif édifice rectangulaire et grisâtre, orné au milieu d'un vaste péristyle d'allure grecque rappelant celui de la Madeleine, et surmonté d'un dôme qui ressemble comme un frère à celui des Invalides; notons cependant en passant, une sorte de faute d'orthographe artistique commise par l'architecte, si nous avons encore quelque peu dans l'œil le compas des Parisiens; en effet, ce dôme est superbe en lui-même, mais on a cru devoir le surmonter d'une sorte de protubérance, pour ne pas dire un appendice, pour le moins inutile. Sans cette addition malencontreuse, l'édifice aurait une allure véritablement classique; tel quel, il a l'air d'attendre qu'un coup de vent charitable le débarrasse de cette hérésie.

Grand bien lui fasse. Je pénètre par le péristyle et ses portes monumentales dans un vaste « hall » central auquel, vraiment, je ne trouve rien à redire. Les marbres les plus beaux y sont triomphants; l'escalier monumental qui mène à la Chambre proprement dite, donnerait des envies de « se présenter » au plus réfractaire des nationalistes; en haut, presque à perte de vue, le regard s'élève librement jusqu'à l'extrémité supérieure de la haute coupole et, à mes pieds une massive clôture de marbre entoure une profonde excavation circulaire qui rappelle celle de l'Hôtel des Invalides; instinctivement, l'œil y cherche le tombeau de l'Empereur et les drapeaux d'Austerlitz et de Wagram; mais rien; rappelons-nous que nous sommes en pays neuf... et pacifique, surtout pendant les vacances parlementaires.

« Municipal Affairs » proclame une pancarte, à

l'entrée d'un grand corridor de marbre. Je pousse la porte, avec la calme désinvolture de ceux qui commencent à en avoir vu bien d'autres, et je me trouve dans une vaste pièce encombrée de bureaux, et peuplée de bureaucrates. Car ils sont bien cinquante là-dedans, affairés comme des mouches, et semblant vraiment craindre que les récoltes ne poussent pas l'année prochaine s'ils ne font pas vivement leurs petites entrées dans leurs gros livres. Du reste, je crois bien qu'ils se sont déjà aperçus que le nouveau ministre ne dort pas sur l'ouvrage et qu'ils ont besoin, comme on dit, de se faire aller pour le « fournir ». Pauvres diables de fonctionnaires, s'ils s'imaginaient avoir du bon temps avec le jeune « Frenchy ! » Je leur donne un mois pour proclamer avec ensemble que ce diable de canadien-français n'est pas un ministre ordinaire, c'est un bolide ! Mais nous en reparlerons.

Au premier guichet, deux braves colons ou « homesteaders », racontent leurs affaires à un employé courtois qui prend des notes. Au guichet suivant, je demande si le ministre est à son bureau. Empressement du jeune plumitif, qui vient lui-même me conduire jusqu'à une porte voisine, par laquelle il m'introduit avec une révérence dans un grand bureau sobrement meublé. Nouvel accueil courtois de la part du secrétaire particulier, M. Verreault, qui m'apprend que l'honorable M. Gariépy est en train de dicter son courrier à la sténographe, M<sup>lle</sup> Lamoureux. — Pas d'erreur, voilà des noms qui sonnent français !... Le ministre est toutefois immédiatement averti de ma présence et de mon nom et l'instant d'après je suis introduit dans le cabinet de travail. Le jeune honorable est debout, dans une pose à la fois calme et alerte que je lui connais bien, et il termine de dicter une lettre,

tout en me disant cordialement bonjour et en me priant de m'asseoir.

Mais je suis trop intéressé pour ne pas faire une petite promenade circulaire et curieuse. D'abord, je note que le soleil est encore moins obéissant que moi, il entre céans sans passer par le bureau de M. le secrétaire, et il déborde dans la pièce, grâce aux deux larges fenêtres s'ouvrant sur l'admirable panorama que présentent les deux rives escarpées et couvertes de neige de la rivière Saskatchewan. Celle-ci serpente autour de la ville, comme un bras protecteur autour d'une coquette danseuse; des deux côtés du fleuve, maisonnettes confortables et riches résidences s'étagent, brillent et fument dans l'air sec et ensoleillé : beauté de la température et du pays, prospérité évidente des habitants, arrangement coquet et régulier des maisons, tout l'Alberta est là, jeune, vigoureux, bouillant d'avenir et de « possibilités ». Et une pensée d'orgueil national me vient, de songer que cette grande ville que je vois, et toutes ces villes et tous ces villages qui sont répandus dans la plaine ondulée et presque sans bornes de cette vaste province, dépendent pour leur législation et leur bien-être de l'un des nôtres, d'un des fils de cette race entêtée, courageuse et forte, quoiqu'on dise, qui depuis deux siècles combat pour sa vie nationale sur cette terre prédestinée qu'elle a découverte, et sur laquelle elle continue, malgré tout et malgré tous, de prospérer et de grandir en force et en influence, comme ce jeune politique qui est là sous mes yeux, et qui incarne entièrement, ce me semble, toutes les qualités mâles et fortes de la race.

Je regarde, en effet, l'honorable Wilfrid Gariépy, qui va et vient d'un air délibéré dans son vaste bureau;

il a la démarche nette et souple comme sa pensée; ses gestes sont rares et précis, et l'on sent en lui l'homme dont tous les actes sont déterminés par une calme et prompte réflexion; l'œil aigu de l'observateur et du studieux est adouci par le lorgnon, qui atténue ce qu'il aurait sans cela d'un peu trop volontaire et combatif; une impression quelque peu augmentée, d'ailleurs, par la bouche, qui porte au repos, un pli de volonté précise et nette; le front justifie pleinement l'épithète de « Scholar », d'intellectuel, qui attire premièrement votre attention lorsque vous arrivez à Edmonton, et qu'on cause devant vous des hommes publics locaux. Car là-dessus, tout le monde est d'accord; « Wilfrid » comme on l'appelle familièrement, est un « Scholar ». On pourrait dire aussi, en meilleur français, qu'il est un travailleur et un courageux; l'histoire de sa vie est celle d'une lutte constante et presque acharnée; lutte contre la mauvaise santé, qu'il a vaincue entièrement à force de vouloir, lutte dans les études, qu'il a poursuivies avec des résultats remarquablement brillants; luttes municipales, ensuite, victoires difficiles remportées avec des chiffres de majorité qu'on cite encore avec respect; luttes politiques, enfin. Ah! celles-là, il s'y livre avec délices, avec « furia » dirait-on, depuis 20 ans. Et il n'a que trente-sept ans! Pas une élection dans la province de Québec à laquelle il n'ait pris part, au cours de ses études, pas un homme politique qu'il ne connaisse ou dont il n'ait étudié la carrière. Une véritable vocation! Au cours du solide discours qu'il a prononcé récemment, au grand banquet qui célébra sa nomination, il a rappelé ce souvenir amusant et caractéristique : sa santé fatiguée l'ayant obligé d'interrompre ses études, il avait passé deux années comme simple employé au magasin de son

père, M. J. H. Gariépy, dont la réputation d'honorabilité et la richesse sont aussi légendaires. Mais le commerce ne plaisait guère au futur ministre, et après mûre réflexion il sollicita de son père la permission de retourner aux études, à Montréal. Celui-ci ne pouvait qu'accéder à ce désir, mais il y mit cependant une condition, dictée par la prudence, et probablement aussi par la sollicitude paternelle : « C'est entendu, mais à condition que tu ne t'occuperas plus de politique ».

— Je ne me souviens pas trop si j'ai donné ma parole, conclut en souriant le jeune ministre des Affaires Municipales, mais si je l'ai donnée, je crains bien, pour une fois, d'y avoir un peu manqué. On devine les rires et les applaudissements qui ont salué cette confession pleine de sincérité.

Je songe à tout cela, en causant agréablement avec le ministre, qui s'est maintenant assis à son bureau et s'informe du but de ma visite, cependant que mon regard de journaliste impénitent se promène autour de la pièce, garnie de meubles massifs d'allure sobre; au mur, un remarquable portrait de Sir Wilfrid Laurier, qui est là comme une profession de foi et comme un modèle; ailleurs, des diplômes intimidants de Laval, Mc Gill et autres lieux pleins de prestige; sur la cheminée, un portrait d'O'Connell, puis une artistique plaquette de bronze sur laquelle sont gravés, en caractères gothiques, des vers clairs et virils de Tennyson, dont je note de mémoire la dernière strophe :

*Let us then be up and doing  
With a heart for any fate,  
Still achieving, still pursuing,  
Learn to labor and to wait.*

*Up and doing* : Debout et à l'œuvre. Tout Wilfrid Gariépy est là : alerte et réfléchi, observateur et studieux, remarquable orateur et journaliste averti, savant avocat, prévoyant diplomate et pratique homme d'affaires, il est plus que tout cela, homme d'action, j'ai envie de dire terrible homme d'action, mais ce serait le tenter d'augmenter la besogne de ceux qui l'entourent, pour mieux justifier cette appréciation; et je ne serais pas le dernier à m'en ressentir...

L'honorable M. Gariépy, qui possède maintenant une belle fortune personnelle, habite presque en face du Parlement, une confortable résidence dont M<sup>me</sup> Gariépy, sa charmante épouse, fait les honneurs avec une grâce et une distinction qui n'ont d'égaux que la franche cordialité de son accueil. Certes, M. Wilfrid Gariépy a remporté en sa vie bien des victoires et accompli bien des conquêtes; mais tout le monde s'accordera à vous dire qu'il n'eut jamais la main aussi heureuse que dans le choix de l'épouse accomplie que la Providence lui a départie, dans la personne de M<sup>lle</sup> Albertine Lessard, sœur de l'honorable M. P. E. Lessard, qui représenta également avec dignité, naguère, ses compatriotes dans le gouvernement de l'Alberta. Quatre aimables enfants ont béni cette union et mettent la note charmante de leur joyeuse enfance à ce foyer favorisé. En un mot, M. et M<sup>me</sup> Gariépy sont comme les héros de romans : ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants. Que voulez-vous qu'on en dise de plus?

— Vous paraissez avoir sous vos ordres un bon nombre d'employés? ai-je demandé au ministre.

— Oui, me répond-il, environ soixante. Nous avons beaucoup de travail; tout est encore assez rudimentaire dans la province, au point de vue municipal. Ce

n'est pas comme dans les pays organisés depuis longtemps, où il y a conseil municipal, conseil de comté, bureau d'enregistrement, etc., etc. Dans l'Alberta, tout est encore à faire, et de nouveaux groupements surgissent tous les jours, avec des besoins légitimes auxquels il faut pourvoir. De plus, nos fermiers albertains ont l'esprit pratique et organisateur, témoin la belle réunion de 700 Fermiers-Unis à laquelle j'ai assisté la semaine dernière à Lethbridge, et la nombreuse délégation de maires que j'attends la semaine prochaine en vue de la mise en pratique de la nouvelle loi d'assurance contre la grêle.

— En somme, ai-je conclu en me levant, on vous a confié là un département extrêmement important, et c'est un honneur pour vous et pour nous...

Mais à ce moment, et pour la dixième fois peut-être, une sonnerie discrète appelle le ministre au téléphone. Je me lève et prends congé rapidement, sur un cordial bonjour. Je me retrouve devant le péristyle solennel qui me rend à l'air extérieur, assombri déjà par le rapide crépuscule de janvier. A gauche, là-bas, un tramway illuminé semble glisser dans les airs, tant le nouveau « High-Level Bridge » s'élève hardiment au-dessus de la rivière Sasbeatekewan, en face, les lueurs blafardes des lampes électriques dessinent le parcours de l'avenue Jasper. Je songe frileusement à d'autres promenades que jadis, aux Batignolles..., mais taisez-vous, ô mes souvenirs, et rentrons... froidement, à Edmonton en Alberta.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE . . . . .	7
I. Autour du Lac Saint-Jean . . . . .	13
II. Lettre à l'ami lointain qui étudiait à Rome . . . . .	89
III. Souvenirs de « Liaison », Photo du feu Cardinal . . . . .	92
IV. L'astrolabe . . . . .	97
V. Cathédrales . . . . .	100
VI. M. Bourassa va parler . . . . .	102
VII. L'ami du Cardinal . . . . .	108
VIII. Prose pour un nouveau petit Français . . . . .	111
IX. En deux pays . . . . .	115
X. De la victoire au désastre . . . . .	119
XI. Le pays des grandes épreuves . . . . .	128
XII. Automne . . . . .	133
XIII. L'apôtre des Esquimaux . . . . .	136
XIV. La vie de nos pères . . . . .	142
XV. Dans l'ouest Français. Au lointain Alberta . . . . .	148



**BNQ**



000 338 418

BNQ



C000263833